Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/p1wannchlore27balz

PG
2157
E42a
V. 27
pt. 1-2
SMRS

Wann-Chlore.

Una fides, unus Dominus
Un meme amour, un seul maître
St. Paul, *aux Corinthiens.*

TOME PREMIER.

PARIS.

URBAIN CANEL, LIBRAIRE,
place Saint-André-des-Arts, n° 30;

DELONGCHAMPS, LIBRAIRE,
boulevard Bonne-Nouvelle, n° 3.

M DCCC XXV.

WANN-CHLORE.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
Rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 3.

WANN-CHLORE.

Una fides, unus Dominus:
Un même amour, un seul maître.
St. Paul, *aux Corinthiens.*

TOME PREMIER.

PARIS,

URBAIN CANEL, LIBRAIRE,
place Saint-André-des-Arts, n° 30;

DELONGCHAMPS, LIBRAIRE,
boulevard Bonne-Nouvelle, n° 3.

M DCCC XXV.

WANN-CHLORE.

CHAPITRE PREMIER.

— Il est donc riche, madame?

— Oh! très-riche, car il a un intendant; quand je dis un intendant, c'est plutôt une espèce de *maître Jacques* cumulant les fonctions de valet de chambre, d'écuyer, de maître-d'hôtel.

— En tout cas, s'il est riche, il n'est guère poli...

— Comment cela, ma chère amie?

— Comment?... Ne nous devait-il pas une visite? Quand on arrive dans un pays, qu'il s'y trouve des gens *comme il faut*, il me semble que l'usage exige...

— Certes, ma chère fille, tu en vaux bien la peine; mais un jeune homme qui nage dans l'opulence n'a guère besoin de deux pauvres recluses comme nous.

— Au surplus, sa visite ne nous est pas de grande privation; nous nous sommes, Dieu merci, bien passé de lui jusqu'à présent; et d'ailleurs nous ne sommes pas venues au village pour recevoir.

— C'est vrai... Mais, écoute: une connaissance est toujours agréable, on trouve à qui parler, on peut jouer le soir, et cela donne toujours un peu de distraction. Il est dur, ma chère amie, après avoir été dans la splendeur, entourée de gens d'esprit, à la tête d'une bonne maison, de se voir confinée dans une campagne,

à dix lieues de Paris, et loin des secours en cas de maladie.

Ici l'on entendit du bruit à la porte du salon, mais l'entretien était par trop animé pour que les deux dames fissent attention à quelque chose.

— Et à qui le dites-vous? répondit-elle. Croyez-vous, madame, que je m'y trouve bien, lorsque j'ai toujours *exécré* la campagne, quand mon rang, mes habitudes, mes goûts m'appellent à Paris, que je ne reverrai peut-être jamais?... A trente-trois ans être ensevelie à Chambly pour tâcher de rétablir, à force d'économie, une fortune dissipée par un mari rempli de défauts!.. Est-ce là le sort que je méritais?...

— Ah, ma pauvre fille, c'est vrai!

Puis elle ajouta, en poussant un soupir : Il faut avouer que nous avons eu une cruelle pensée le jour que nous t'avons mariée à cet homme-là.

— Allons, madame, le mal est fait, et réparé puisqu'il a eu le bon esprit de mourir, n'en parlons donc plus; tous nos discours ne me rendront ni mes cent mille livres de rente ni mon hôtel; et quand je resterais dix autres années dans ce maudit village je n'en deviendrais pas plus riche.

— Ah! oui, s'écria la mère en soupirant, cent bonnes mille livres de rente qu'il a mangées et que ton père avait si bien su amasser!...

— Encore, s'il ne me restait pas une fille de ce triste mariage, j'aurais l'espoir de pouvoir me remarier.

— Certes oui! car tu es bien fraîche!

il y a même des jours où tu parais être la sœur aînée de ta fille. Va, sois bien sûre que si ce jeune homme vient nous voir, il ne croira jamais que tu es la mère d'Eugénie.

—Simonsieur n'est pas déjà venu... je ne crois pas que monsieur nous daigne faire cet honneur!...

Il est impossible de rendre l'air d'ironie qui accompagna ces paroles. La femme qui les prononçait devait être très-piquée du prétendu dédain dont elle se croyait victime.

—Mais pourquoi pas?... Va, quelque jour, en passant, il entendra jouer du piano, ou chanter, et... ce jeune homme n'est pas un ours, il voudra savoir qui nous sommes: on dit qu'il est bien fait, spirituel; et si ta fille...

— Mais ma fille est encore trop jeune pour se marier!....

Pour cette fois, le dépit en personne prononça cette phrase : la pauvre mère, voyant la rougeur de sa fille, se tut, et continua de broder, en regardant souvent par la fenêtre.

Eugénie rentrant alors dans le salon, alla s'asseoir à côté de sa grand'-mère; mais après avoir examiné le visage sérieux de sa mère, et repris son ouvrage, elle se hasarda à dire bien doucement:

— Si M. Landon ne nous a pas fait de visite, c'est peut-être parce qu'il a trop de chagrin?...

Cette phrase supposait deux choses: d'abord, que le léger bruit entendu à la porte du salon venait de la curieuse Eugénie; elle voulait apprendre,

ce qui se disait en son absence, et... la pauvre petite en avait bien le droit. Ensuite, l'on pouvait conjecturer que la jeune personne n'était pas contente de voir expirer la conversation, surtout quand il s'agissait de M. Horace Landon.

— Mais, mademoiselle, à quel propos cette observation vient-elle ?... et quelle est la personne qui a pu vous dire que M. Horace fût triste ?

La jeune fille rougit, retint, une fois pour toutes, qu'en surprenant des secrets il fallait avoir soin de ne pas les trahir; alors son âme innocente conçut la dissimulation : elle regarda donc sa mère avec hardiesse, et, répondant à une seule chose comme aurait pu le faire un ministre constitutionnel, elle lui dit :

— C'est Marianne ; elle prétend savoir du domestique de M. Landon que son jeune maître est sujet à de grands accès de mélancolie.

C'était, comme on voit, procéder assez finement, éviter le danger avec une certaine habitude ministérielle : aussi, l'attention de la mère étant excitée sur un autre point, et l'envie de contredire s'élevant soudain, elle se hâta de répliquer ainsi :

— Eh bien, Rosalie m'a dit que M. Horace était très-gai ; mais Eugénie, retenez bien que je ne veux pas que l'on parle chez moi de cet inconnu : vous m'entendez?...

Un « oui madame » timidement prononcé fut toute la réponse d'Eugénie, qui, poussant un soupir produit par l'accent dur et absolu de sa

mère, continua d'ourler un mouchoir, sans oser regarder par la fenêtre; elle envia même le privilége qu'avait sa grand'mère de pouvoir librement examiner si M. Landon revenait de la promenade qu'il avait coutume de faire tous les jours.

C'était un véritable tableau de genre que le groupe de ces trois femmes : la vieille grand'mère, ses lunettes sur le nez, brodait une collerette; sa fille, tenant un livre, annonçait par sa pose et sa mise que l'orgueil lui faisait dédaigner les travaux du ménage ; sa figure altière contrastait singulièrement avec la douceur qui paraissait sur le visage de la tremblante Eugénie. Celle-ci travaillait sans mot dire, en tenant sa jolie tête toujours penchée sur

son ouvrage; et si l'on avait à peindre la Crainte, il ne faudrait pas lui choisir d'autre attitude. La vieille grand'-mère, bonne par excellence, jetait de temps en temps un coup d'œil aimable sur sa petite-fille, qui répondait à cette caresse par un regard qu'elle semblait vouloir dérober à l'œil sévère de sa mère.

Cette famille habitait une jolie maison de peu d'apparence, située au commencement du village de Chambly : c'est le dernier de ceux qui animent une campagne pittoresque connue sous le nom de Vallée de l'Ile-Adam ; moins célèbre, mais plus riante que la vallée de Montmorency, qui la sépare de Paris, elle est couronnée par de vastes forêts, divisée en plusieurs vallons ro-

mantiques; les sites y sont variés, la rivière d'Oise l'embellit de ses gracieux détours, et sur les collines qui bordent les rives, une foule de villages sont disposés avec tant d'élégance, qu'on les dirait jetés là pour servir aux caprices du pinceau.

La scène que nous venons de rapporter se passait dans un salon éclairé par quatre fenêtres placées de telle sorte que deux donnaient sur les jardins de la maison et les deux autres sur la rue. La grand'mère, que nous avons montrée brodant une collerette pour Eugénie, étoit âgée de soixante et quelques années : sa fille avait trente-trois ans, car elle le répétait si bien depuis quatre ans que tout Chambly le savait : pour Eugénie, sa petite fille, elle entrait dans

cet âge charmant où les glaces ne sont plus indifférentes, où une parure est un bonheur, et le mariage une terre promise sur laquelle on ne jette que des regards furtifs.

La grand'mère, madame Guérin, veuve depuis long-temps d'un fermier général, demeurait toujours avec sa fille madame d'Arneuse. Avant la révolution, madame Guérin avait marié sa fille à M. d'Arneuse par suite de l'ambition qui poussait tous les financiers à rechercher l'alliance des maisons nobles. Cet honneur ne s'obtenait qu'au moyen d'une très-riche dot, et alors M. Guérin sacrifia une grande partie de sa fortune pour faire de sa fille une femme de qualité. Si M. d'Arneuse ferma par cette mésalliance la porte des

chapitres à ses filles, il se ferma aussi la porte de l'hôpital, où il était sur le point d'entrer.

Il résulta de cette union des choses fâcheuses. Mademoiselle Guérin, devenue madame la marquise d'Arneuse, donna l'essor à l'orgueil, sa passion dominante. Elle punit sévèrement sa mère d'avoir désiré ce mariage; elle l'écarta de son hôtel, la bannit de ses réunions, l'écrasa par son luxe, et la méconnut tout-à-fait.

Le bonhomme Guérin pleura ses écus ; madame Guérin, la bonté même, pleura l'aveuglement de sa fille sans se plaindre, et l'excusa même quelquefois auprès de l'avare fermier général. Madame d'Arneuse, ivre de vanité, finit par ne plus voir son père. On prie tous ceux qui

éprouvent quelque plaisir à lire les lettres patentes qui les anoblissent de pardonner à madame d'Arneuse, et que le reste agisse comme bon lui semblera.

M. d'Arneuse était le véritable modèle d'un dissipateur. Il avait mangé la majeure partie de sa fortune avant d'épouser mademoiselle Guérin; mais une fois marié, le gaspillage devint double, car madame la marquise, enchantée d'avoir le droit de *vivre noblement*, mit à honneur d'imiter son mari. Alors, quand les biens de M. d'Arneuse furent tout-à-fait dissipés, que son espoir ne reposa plus que sur des substitutions dont les effets étaient très-éloignés, il n'eut d'autre ressource que dans les biens de sa femme, et leur dissipation fut

tout aussi rapide, madame d'Arneuse, fière comme elle l'était, ayant déclaré la première qu'elle ne voulait rien rabattre de son train.

Au milieu de cette splendeur, il est à remarquer que madame d'Arneuse, quoique coquette, vaine, et cherchant à briller, conserva une réputation de vertu qui donnait à penser qu'elle savait parfaitement bien dissimuler; car il n'entra dans l'esprit de personne, pas même dans celui de M. d'Arneuse, qu'elle n'eût rencontré aucun amant parmi la foule d'hommes distingués qu'elle recevait dans son salon : et ce qui confirmerait l'opinion tant soit peu aristocratique de son mari, c'est qu'en toute occasion madame la marquise se targuait de sa vertu comme

d'un trésor chèrement acquis. Madame allant sans cesse au bal, à l'opéra, faisant plusieurs brillantes toilettes par jour, laissant un intendant administrer ses biens, donnant des fêtes élégantes, ainsi que cela se pratiquait jadis; monsieur jouant, ayant des maîtresses, crevant des chevaux, perdant des paris, comme cela se faisait autrefois, finirent l'un et l'autre par se ruiner noblement. Le pauvre Guérin, avare comme un fermier général qui a été laquais devait l'être, mourut de chagrin en voyant s'évanouir en fumée le fruit de ses peines, de son usure et de ses travaux. Tout ce que l'on sait d'authentique sur la douleur de madame d'Arneuse, c'est qu'elle prit le deuil.

Ce fut alors que commencèrent les

scènes de la révolution française : fidèle aux principes qui dirigeaient l'aristocratie, M. d'Arneuse émigra, ne laissant guère en France que des dettes. Il était dans une situation à se battre en désespéré pour la cause sainte; mais s'il trouva la mort, ce ne fut pas dans un aussi noble combat, car il périt en duel à Coblentz. Il était passionné pour le jeu de tric-trac, et faisant avec un personnage assez distingué une partie très-chère, il se voyait sur le point de terminer un coup brillant qui devait lui donner un avantage immense. En effet, son adversaire avoit entassé la fatale pile de misère ; mais le coin de M. d'Arneuse était vide, et M. S*** amena trois fois de suite *bezet*. D'Arneuse s'écrie aussitôt que les dés sont

pipés, et S*** irrité lui battit la joue comme il avait battu le coin, c'est-à-dire *à vrai* (1). Le jour, l'heure, le pré, les armes, les témoins furent choisis, et le lendemain M. d'Arneuse perdit la vie et la partie sans que de part et d'autre on ait dérogé aux formes prescrites par le code de la politesse et du bon sens.

Cet excellent joueur ne fut regretté de personne, pas même de sa femme, qui n'avait épousé que son nom. Cette mort vint assez à temps pour que madame d'Arneuse pût garder, toutes dettes payées et l'honneur sauf, mille écus de rente, qui, par une fatalité singulière, se trouvèrent dépendre de la fortune de

(1) Terme de trictrac.

M. d'Arneuse. Eugénie était le seul fruit de leur union. L'obligation d'élever une fille en bas âge et de lui léguer des exemples de vertu fut une espèce de charge qui sembla déplaire à la jeune veuve.

Au milieu de ce grand naufrage, madame d'Arneuse ne conserva que son orgueil et ses prétentions : elle retrouva sa mère immuable dans sa bonté ; car madame Guérin consentit à vivre avec elle pour joindre six mille livres de rente qui lui restaient au faible revenu de sa fille ; et le village de Chambly, dix ans avant le moment où commence cette histoire, avait été choisi pour servir de tombeau aux grands airs de madame d'Arneuse : elle espérait, à force d'économies et de privations, pouvoir

sortir de la médiocrité, et reparaître au grand jour de la capitale. C'était là tout son avenir.

Alors on peut voir les résultats naturels de ces antécédens : madame d'Arneuse, aigrie par ses malheurs, devint extrêmement difficile à vivre; et comme son âme, quoique frappée de sécheresse, n'en était pas moins agitée par une vivacité toute nerveuse, elle se trouvait toujours en proie à des sentimens extrêmes : ne sachant qu'espérer beaucoup ou tomber dans le désespoir, sa vie devint un mélange continuel de bonheur et de malheurs fictifs : à force d'exagération, son caractère avait de l'âpreté; tout était en dissonance avec ses idées. Enfin, le besoin de domination qui semble en première ligne dans ces âmes hau-

taines et rudes, ne trouvant pas à s'exercer au sein d'un village tel que Chambly, s'étendit sur les personnes qui l'entouraient; ainsi, sa fille, qu'elle aurait dû chérir, fut l'être auquel elle fit sentir le plus durement son empire; il fut terrible : c'était le modèle du gouvernement despotique. Eugénie à ses yeux avait mille défauts : le premier, celui d'être née; aussi la pauvre petite semblait-elle vouloir, à chaque instant, en demander pardon par le regard suppliant qu'elle jetait à sa mère : le second, c'était de devoir le jour à M. d'Arneuse. Ensuite, Eugénie avait une charmante figure, qu'embellissait cet air de douceur soumise qui rend les femmes si touchantes, et cette expression devenait encore plus attendrissante

par la teinte de souffrance que la sévérité de sa mère répandait sur son visage. Les yeux d'Eugénie sollicitaient si bien l'appui de tous ceux qu'elle voyait, qu'il était impossible de l'envisager sans être profondément ému, moins peut-être par son aspect même que par le sentiment douloureux qu'excite en nous l'injuste oppression de l'innocence.

Cette naïve beauté formait donc encore un sujet éternel d'aversion et un perpétuel levain de reproches endurés par Eugénie avec une inconcevable patience. Une mère jalouse, une mère veuve est dans une situation cruelle, il faut le dire; elle sait tout ce qu'elle a perdu, elle a peu de moyens pour reconquérir : mais est-ce un droit à profiter de toutes

les ressources de l'intimité pour tourmenter une tendre créature que le cœur ordonne de protéger.

L'aspect d'Eugénie faisait naître une émotion d'autant plus vive, qu'à travers la crainte que madame d'Arneuse lui inspirait, l'amour filial et son respect brillaient dans les regards qu'elle portait sur sa mère : elle en épiait le moindre geste, la moindre volonté, et cette tendre fille prévenait les ordres et les désirs, plutôt par tendresse que par peur des sévérités. Une joie presque enfantine animait son visage lorsque ses attentions n'étaient pas dédaignées, ou que madame d'Arneuse les recevait avec moins d'indifférence qu'à l'ordinaire. Enfin, semblable au fils d'Abraham, elle eût apporté avec

candeur les instrumens de son propre supplice. Elle semblait deviner la situation de sa mère, la plaindre, l'excuser même de prendre sa fille pour victime.

La grand'mère, madame Guérin, souffrait de voir sa petite-fille traitée avec tant de rigueur; mais, idolâtrant madame d'Arneuse, elle ne pouvait que l'approuver et plaindre Eugénie. Elle-même, toute vieille et respectable qu'elle fût, ressentait quelquefois les effets du caractère de sa fille : endurant alors avec l'impassibilité de la vieillesse ces traits qui blessent si fortement le cœur, elle se contentait de rejeter tout le blâme que méritait madame d'Arneuse sur le fatal mariage qu'elle avait conclu jadis, en calcu-

lant que si la fille avait épousé un homme de leur classe, sa fortune se serait accrue, son orgueil diminué, son caractère embelli; puis, considérant combien de malheurs justifiaient sa fille, elle finissait toujours par recommander à Eugénie de ne pas heurter sa mère, de voler au devant de ses désirs et de l'aimer toujours. C'était là le refrain de tous ses discours, la boussole de toutes ses actions.

Madame d'Arneuse, au milieu de cette médiocrité de fortune, agissait comme madame de Montespan, qui, n'étant plus maîtresse de Louis XIV, exigeait encore les respects dus à une reine; elle voulait être servie comme lorsqu'elle avait cent mille livres de rentes. Or Marianne et Ro-

salie, les deux seuls domestiques qui fussent restés à son service, avaient bien de la peine à représenter dignement l'ancienne maison; aussi Eugénie prenait-elle une grande part aux soins que l'on prodiguait à sa mère: elle excusait les domestiques autant qu'elle le pouvait, les remplaçait pour toutes ces petites attentions qui semblent, même dans un état prospère, appartenir au domaine d'une demoiselle. Reconnaissantes de cette condescendance qui ne compromettait en rien la dignité d'Eugénie, les deux domestiques ne continuaient guère à servir que par amitié pour leur jeune maîtresse. Elle répandait un charme si séducteur sur tout ce qui l'approchait, que les deux servantes adoraient sa présence; elles

déploraient secrètement la tyrannie qui pesait sur cette aimable personne, et Eugénie trouvait en elles un appui plus grand qu'on ne se l'imagine, car les deux bonnes formaient une conjuration permanente dont le but était d'adoucir sa servitude; et si l'on vient à penser que les maîtres sont, en quelque sorte, livrés à leurs domestiques, l'on concevra facilement le secours que Rosalie et Marianne apportaient à Eugénie.

Cette maison ressemblait donc à toutes les maisons du monde : calme à la superficie, mais troublée dans l'intérieur, et en proie à mille petites intrigues domestiques qui roulaient plutôt sur les sentimens que sur les choses. Pour en achever le tableau

et le rendre complet, avant de revenir à ce qui se passe dans le salon, nous allons écouter ce qui se dit dans la cuisine.

Une jeune fille, assez jolie, repassait une robe de percale qu'elle venait d'étendre sur une couverture Elle mettait à cet ouvrage une grande attention; et, à la manière dont Rosalie formait les plis de la robe, on aurait cru que c'était la sienne : on devine qu'elle travaillait pour Mademoiselle.

— Avouez, Marianne, disait-elle à une femme d'une soixantaine d'années qui attisait le feu dessous une chaudière, avouez que cette pauvre jeune personne serait bien heureuse si par un événement quelconque nous la tirions d'ici.

— Malheureusement, répondit Marianne en raffermissant sur sa tête un bonnet hebdomadaire, il n'y a pas moyen, mais je donnerais bien, pour ma part, la moitié d'un quaterne pour la délivrer.

— Hé bien, repartit Rosalie en abandonnant son fer et venant s'asseoir près de la cuisinière, nous pouvons toujours l'essayer.

— Eh ! bonne sainte Vierge ! comment?... s'écria la cuisinière en mettant les mains sur ses hanches et regardant la soubrette avec une avide curiosité.

— En la mariant avec M. Horace Landon, répondit la femme de chambre.

— Il est beaucoup trop riche, et

puis il a quelque amour dans la tête, il est triste.

— Il est gai, répliqua Rosalie.

— Il est triste, répéta la cuisinère d'un ton péremptoire.

— Qu'est-ce qui vous a dit cela? demanda Rosalie.

— C'est sa cuisinière, répondit Marianne se croyant victorieuse.

— Et moi, c'est le valet de chambre, s'écria Rosalie en rougissant; M. Nikel, celui qui gouverne la maison de M. Landon; il mène son maître par le bout du nez; il est le seul qui puisse le voir; et c'est la vérité, il me l'a bien dit plus d'une fois...

A ces paroles, la cuisinière regarda la femme de chambre d'un air inquisiteur, et ses yeux gris cherchèrent à

percer le front de Rosalie comme pour y découvrir la vérité. — Est-ce qu'il vous ferait sa cour?... demanda-t-elle.

— Je n'ai pas dit cela... répliqua la femme de chambre en baissant les yeux; mais quand cela serait, j'aurais bien la force de me dévouer pour gagner M. Nikel, et l'engager à faire épouser notre demoiselle à son maître.

— Dévouer! s'écria Marianne; saint Jésus, je me dévouerais plutôt mille fois qu'une!

A cette exclamation, la femme de chambre abandonnant la place qu'elle occupait auprès de la cuisinière, reprit son fer, et le passa silencieusement sur une percale d'une blancheur éblouissante, en réfléchissant à la phrase de Marianne.

— Est-ce que vous avez déjà vu M. Nikel? demanda Rosalie après un moment de silence qui supposait bien des pensées, et de plus d'un genre.

— Oui, répondit Marianne; et c'est lui qui m'a dit que son maître avait cinquante mille livres de rente; que c'était une maison d'or; que M. Landon ne prenait garde à rien; que les domestiques y vivaient comme le poisson dans l'eau; qu'à Paris M. Landon possédait un bel hôtel; et il m'a encore raconté que personne de chez eux ne pouvait découvrir ce qui l'avait obligé à venir habiter un petit village pour y vivre retiré, et très-mal; mais il paraît que M. Horace n'aime pas trop la bonne chère, puisqu'il a une si mau-

vaise cuisinière, et qu'il la garde!...

Le ton avec lequel Marianne prononça ces dernières paroles permit à Rosalie de respirer; elle s'aperçut que Marianne n'ambitionnait en la personne de M. Nikel que le moyen de parvenir par son entremise à la place de cuisinière de M. Landon, et que, pour cette espérance, elle ferait tous les sacrifices nécessaires. La femme de chambre ainsi rassurée tourna la tête vers Marianne d'un air moins inquiet, et leur conversation finissant par l'aveu mutuel de leurs intérêts, elles convinrent de marcher chacune à leur but en s'entr'aidant et dirigeant tous leurs efforts pour amener M. Landon à venir dans la maison de madame d'Arneuse.

— Cela sera d'autant plus difficile, dit Marianne en terminant, qu'il n'est pas dans l'intérêt de M. Nikel que son maître se marie : aussitôt qu'il y aura une femme dans la maison, il perdra son empire, et je gage qu'il empêche son maître de venir ici.

— Si je parviens à lui brouiller la cervelle, pensait Rosalie, ce M. Nikel ne fera que ma petite volonté !....

— Si je deviens cuisinière, pensait Marianne, j'en dirai tant sur mademoiselle Eugénie, qu'une pierre désirera la voir.

Ces dignes servantes s'imaginaient que M. Landon était un homme auquel on parlait aussi facilement qu'à leurs maîtresses, dont la détresse avait autorisé une certaine licence.

On doit bien s'imaginer que tout Chambly savait ce qui se passait dans la maison de madame d'Arneuse, par l'organe de la digne Marianne, qui de sa vie n'avait pu retenir une demande ou refuser une réponse. On dit même qu'elle faisait souvent l'une et l'autre à la fois.

Pendant que les deux domestiques complottaient ainsi de marier mademoiselle Eugénie à M. Landon, le silence régnait toujours au salon. Eugénie avait fort bien vu passer M. Horace, le matin; et, ayant remarqué le temps qu'il mettait à faire sa promenade, elle regardait la pendule pour calculer le moment de son retour. Jugeant enfin que cette heure désirée approchait, elle se leva, quitta son ouvrage et se mit au piano.

Certes, cette petite manœuvre, tout innocente qu'elle était, annonçait évidemment qu'Eugénie pensait à M. Horace Landon. Au total, cette action n'aurait rien prouvé, si elle eût été l'effet d'un pur hasard, et qu'Eugénie eût joué, sans recommencer le lendemain; mais non, la jeune fille touchait du piano tous les jours; elle ne faisait entendre les morceaux les plus brillans qu'au moment où le jeune Landon devait passer. Aussi, l'on peut conclure de cette adroite combinaison si souvent répétée, qu'Eugénie avait conçu un petit plan de séduction que l'on pourrait développer ainsi, en partant toujours de cette sonate de Beethoven qu'elle jouait à quatre heures. — A force, s'était-elle peut-

être dit, d'entendre jouer, il voudra connaître la musicienne; alors, comme Marianne et Rosalie ont disposé tout le monde en ma faveur, on ne pourra que l'intéresser en lui rapportant ce que les heureux bavardages de Marianne ont appris sur mon compte: s'il est riche, il n'a pas besoin d'une femme qui lui donne encore de la fortune, il voudra donc voir la musicienne.... et.... s'il vient.... il est pris.

Cependant Eugénie avait trop de candeur dans le caractère pour prononcer ce dernier mot avec tant de hardiesse; elle se contenta peut-être de le penser; n'était-ce pas à ses yeux le commencement d'un innocent badinage; enfin, qui n'aimerait à s'imaginer qu'au sein du bonheur

tous ces petits stratagèmes de guerre d'amour n'auraient pas eu lieu, et quelle femme ne les excuserait pas en faveur du désir que la nature nous a imprimé de chercher sans cesse le bien-être !

Alors la maison ressemblait assez à l'un de ces forts à plusieurs étages de batteries qui défendent l'approche d'un port militaire : Madame d'Arneuse, ayant beaucoup d'esprit et de prétentions, par conséquent beaucoup d'amour-propre, avait aussi remarqué les heures auxquelles M. Landon passait et repassait. Chaque jour elle montait à sa chambre, abandonnait le salon à sa fille, et courait, sous un prétexte habilement trouvé, s'établir à sa fenêtre pour foudroyer l'ennemi par un feu

soutenu de regards, de gestes et d'attitudes qui ne paraissaient pas le concerner, tout en s'adressant évidemment à lui.

Ainsi la première batterie faisait son explosion au rez-de-chaussée par un déluge de petites notes, par des traits gracieux qu'Eugénie envoyait à M. Landon sur l'aile du zéphyr, tandis que madame d'Arneuse, au premier et loin de sa fille, avait toujours à lire à sa croisée, à regarder sur la route, etc... Enfin, souvent Rosalie, se trouvant sur la porte, formait une troisième batterie qui tirait à bout portant sur Nikel.

Ces manœuvres étaient la suite de choses si naturelles, que le diable en personne ne s'en serait pas aperçu. Un homme aurait vu ces

divers mouvemens des parties belligérantes cent fois de suite, et cent fois il aurait jugé que par le plus pur hasard madame d'Arneuse allait s'habiller à quatre heures, ou qu'elle montait chercher un autre volume de roman, précisément à cette heure, dans la seule intention d'avoir le volume; que Rosalie croyait entendre sonner à la grande porte, ou qu'elle ne sortait que pour courir chez la mercière acheter du fil, etc....

Cependant madame d'Arneuse était en proie aux plus graves soupçons: elle commençait à croire que sa fille avait l'audace de tracer sur ses propres lignes une paralèlle qui allait plus droit à la place attaquée, et la mésintelligence ne tarda

pas à éclater entre les assiégeans. Au moment où Eugénie s'était mise au piano commencait un charmant caprice ; en y jetant presque toute son attention, madame d'Arneuse s'écria :

— Pourquoi jouez-vous? Ne savez-vous pas que j'ai un mal de tête qui me fend le crâne?.... N'apprendrez-vous jamais à avoir une attention pour votre mère!....

Eugénie déconcertée fut loin de se douter que sa mère ne souffrait pas du tout, elle crut naïvement qu'elle se plaignait pour quelque chose ; et, restant interdite, elle la regarda avec une douloureuse sollicitude.

— Comment, ma pauvre mère, s'écria madame Guérin, tu souffres!... Et

la grand'maman tournant la tête vers sa petite-fille, lui fit signe d'abandonner le piano, et de revenir travailler. La pauvre Eugénie, jetant un coup d'œil à la pendule, poussa un soupir, contempla la croisée, et reprit son ouvrage.

— Souffres-tu toujours beaucoup? demanda madame Guérin après un quart d'heure de silence: et elle contempla sa fille avec un air de compassion.

— Oui, madame ; et mon mal de tête est si violent, que je vais aller chercher de l'eau de Cologne.

A ces mots, madame d'Arneuse, entendant les pas d'un cheval, courut précipitamment vers l'escalier. La pauvre grand'mère croyant sa

fille plus malade, la suivit avec inquiétude.

Eugénie, restée seule, n'osa toucher du piano, car on lui aurait fait un crime d'être indifférente au mal de sa mère ; madame Guérin elle-même se serait courroucée. La jeune fille écoutait le pas du cheval, et elle le connaissait trop bien pour ignorer que M. Horace Landon allait passer.

Rosalie entre tout à coup, et s'écrie : Mademoiselle, le voici !

— Mais Rosalie !... et la jeune personne dévoila son embarras par un de ces doux regards qui disent tout. Aussitôt la femme de chambre tranche la difficulté en sautant à la fenêtre ; elle l'ouvre précipitamment, se saisit d'une assiette creuse pleine d'eau, et

la vide dans la rue : alors Eugénie s'approchant, elles virent toutes deux le jeune Horace Landon; son cheval marchait paisiblement, Nikel suivait.

Rosalie arrêta son regard sur le domestique avec l'assurance d'une soubrette de comédie; mais Eugénie, par suite d'un mouvement qui tient à la pudeur autant qu'à la coquetterie, se rejeta brusquement en arrière, aussitôt que son œil chaste eut rencontré celui du jeune homme. Nikel fit un signe d'amitié à la rusée soubrette qui lui souriait; et Eugénie put, lorsqu'ils furent passés, contempler encore le jeune Horace, qui se garda bien de se retourner. Elle tremblait comme une lumière agitée par le vent, et l'incarnat le plus pur

envahissait son visage, sur lequel elle laissa confusément paraître une sorte de félicité fugitive mêlée à la crainte de mal faire.

CHAPITRE II.

— Je voudrais bien savoir pourquoi vous vous êtes permis d'ouvrir cette fenêtre?...

— Ce n'est pas moi, madame, répondit Eugénie.

— C'est moi, s'écria Rosalie; je suis venue pour ôter l'assiette dans laquelle madame a voulu nettoyer elle-même son bougeoir de vermeil, et j'en ai vidé l'eau par la fenêtre.

— Je le nettoyerai moi-même toutes les fois que cela me plaira, entendez-vous?... Vous savez bien que j'ai défendu de jeter la moindre chose sur la rue, sotte que vous êtes!

enfin, pourquoi Eugénie était-elle debout, rouge et décontenancée lorsque je suis entrée?

— Madame, s'écria Rosalie qui se hâta de répondre, mademoiselle, connaissant mon étourderie, a craint de me voir jeter tout à la fois l'eau et votre bobèche de cristal qu'elle croyait dans l'assiette, alors elle s'est empressée de m'arrêter..... comme vous tenez à cette bobèche, elle avait une frayeur mortelle...

— Pourquoi vous mêlez-vous de répondre pour ma fille? reprit madame d'Arneuse en interrompant Rosalie; et pourquoi entrez-vous au salon sans y être appelée?... Qu'est-ce que cela signifie?.... J'entends que vous restiez dans l'antichambre, et que vous n'en bougiez que quand on aura

besoin de vous. Tout va mal ici!... Sortez! et vous, mademoiselle, mettez-vous au piano.

— Mais, maman, votre mal de tête....

— Il ne s'agit pas de ma tête, mais de votre piano; mettez-vous-y, et tâchez surtout de faire beaucoup de fausses notes; cela prouve que l'*on* profite bien des leçons, et que l'*on* est attentive.

— Allons, dit madame Guérin, allons ma petite, joue-nous ton caprice: et quant aux fausses notes, je gage, ma chère amie, dit-elle en regardant madame d'Arneuse, que nous n'en entendrons pas une seule. Ta fille gagne tous les jours. Allons, Eugénie, va...., et ne fâche pas ta mère, ajouta-t-elle tout bas.

— Qu'ai-je donc fait pour m'attirer cette nouvelle réprimande ? dit Eugénie en murmurant. Puis, tout en jouant, elle cherchait ce qui avait si subitement guéri sa mère, et la cause de sa fureur.

La pauvre enfant pouvait-elle deviner que la seconde batterie venait de tirer en pure perte ; que madame d'Arneuse ayant entendu ouvrir la croisée, ayant vu M. Landon regarder dans le salon, et surtout ayant remarqué le signe de Nikel, était devenue furieuse en songeant que sa fille avait remporté le premier avantage décisif, après vingt jours de croisée ou de *tranchée* ouverte, si l'on veut.

Cette colère d'amour-propre fut terrible ; la grand'mère seule re-

mercia Eugénie lorsqu'elle eut fini de jouer, encore le fit-elle avec les ménagemens d'un homme de cour qui évite un disgracié, car elle déroba à sa fille le sourire qu'elle adressait à Eugénie. Le mouchoir de madame d'Arneuse étant tombé, sa fille se précipita pour le ramasser, et le lui présenta sans recevoir le froid « *merci* » que l'on dit à un ennemi : enfin, madame d'Arneuse ne parla presque pas à Eugénie, et le lendemain matin elle avait sur le visage la sévère expression de la veille.

Au déjeuner, le hasard voulut que la conversation tombât sur M. Horace Landon, et l'on se doute bien que ce fut madame Guérin qui en parla la première : aussitôt madame d'Arneuse déclara « qu'elle ne vou-

lait plus entendre ce nom ; qu'elle défendait d'ouvrir la bouche sur ce qui concernait *cet homme*, ou plutôt, disait-elle, ce merveilleux, impoli à l'excès, grossier, sans esprit, et qu'il ne me conviendrait pas de voir, ajouta-t-elle, quand même il en solliciterait la permission. Je ne me sens pas du tout disposée à recevoir des gens dont le ton est si différent du nôtre. C'est quelque fils d'enrichi, quelque marchand retiré, son nom n'est pas du tout distingué. »

— Mais, ma chère amie, ses gens l'appellent M. de Landon, dit madame Guérin.

— Oui, madame, s'écria Rosalie avec finesse ; il est noble!

— Landon ou de Landon, cela ne signifie rien. N'a-t-on pas fait des no-

bles à la douzaine depuis quelque temps? Cependant ce nom-là n'aurait pas eu besoin d'être anobli, car c'est celui d'une des plus anciennes familles de France, et la preuve qu'il n'en descend pas, c'est qu'il aurait eu bien soin de le faire savoir, ses gens l'auraient dit.... Mais ce qui prouve plus que tout le reste qu'il n'est qu'un plébéien, c'est sa tournure : on le dit militaire, il n'est pas même décoré. — Au reste, reprit madame d'Arnense après un moment de silence, que l'on se souvienne de la manière dont il est arrivé dans ce pays? En vérité, quoiqu'alors on ne l'ait pas arrêté, et que depuis il ait donné les renseignemens nécessaires, je ne puis qu'en penser très-mal : c'est quelque mauvaise affaire qui l'aura

conduit ici; car comment un jeune homme qui a cinquante mille livres de rente préfère-t-il habiter un village plutôt que Paris? Ceci n'est pas clair. D'ailleurs, tout chez lui annonce son origine commune et le défaut d'éducation..... Il monte mal à cheval, il se tient sans dignité. Enfin, qu'on ne m'en parle plus, cela m'irrite et m'agace.

A ce moment, la haine que madame d'Arneuse croyait porter au jeune Landon était arrivée à son comble, mais au comble de la haine d'une marquise, et l'on sait combien elle était exagérée dans ses sentimens. Ainsi ce jeune homme qui, à son arrivée dans le pays, parut digne d'être reçu, qui fut même souhaité, devint, au bout de trois mois, une

espèce de monstre, un être indigne d'aucune attention, etc., etc. Il n'est personne un peu au fait du cœur humain qui ne devine pourquoi.

Nous insistons sur ce *crescendo* de sentiment, sur ce degré d'aversion de madame d'Arneuse, d'abord parce qu'il est véritable, mais ensuite parce qu'elle était de bonne foi dans cette affaire, qu'elle agissait franchement, et qu'en ce sens elle nous offre un portrait assez ressemblant de la femme en général.

Malgré le haut degré de défaveur où le jeune Landon était dans son esprit, madame d'Arneuse ne continua pas moins d'aller le voir passer, car ce fut vers quatre heures et demie que, se plaignant du froid,

elle voulut son schall ; Eugénie eut de son côté la satisfaction d'apercevoir que M. Horace, désirant sans doute écouter les sons du piano, arrêta le trot de son cheval, le fit marcher lentement le long de la maison, et reprit le trot une fois qu'il lui fut impossible d'entendre la musique. La pauvre enfant, heureuse de cette marche inégale, l'attribuait à son piano, à elle-même ; et, le cœur palpitant de joie, elle se mit à bâtir un édifice de bonheur et d'espérance. Mais hélas! elle ne savait pas que si M. Landon parut s'arrêter, ce fut par la volonté de Nikel son domestique et non par un effet de son propre mouvement. En effet, ce jour-là, à ce moment, il y eut entre Nikel et Rosalie un engagement sé-

rieux dans lequel cette dernière remporta un avantage signalé.

Cette jeune femme de chambre était Languedocienne, par conséquent vive, légère, animée, l'œil fripon, et la tournure en quelque sorte agaçante; alors on peut concevoir comment, tout en servant sa jeune maîtresse, elle avait le plaisir de travailler pour son propre compte en attaquant le cœur de l'estimable Nikel.

Jamais Chambly n'avait été si tranquille, et sous aucun régime il n'y eut une disette d'intrigues, de rapports, de commérages, pareille à celle qui mettait à mal toutes les langues lorsque M. Landon y arriva, de manière que ces événemens obtenaient une grande attention, et le

public observait les mouvemens de la maison de madame d'Arneuse et ceux de M. Horace avec encore plus de curiosité que les habitués de la petite Provence ne suivent, sur une carte, les mouvemens des armées européennes; et l'on faisait généralement des vœux pour que mademoiselle Eugénie épousât M. Landon.

Il faut convenir que les discours suggérés par la haine à madame d'Arneuse n'étaient pas sans fondement, et la conduite de M. Horace, à son arrivée dans le village, prêtait assez à la médisance. A l'autre bout de Chambly il existait une belle maison séparée de toutes les autres. Elle était inhabitée, et le propriétaire n'avait jamais pu la louer, parce qu'elle exigeait de la part du loca-

taire une trop grande fortune pour l'occuper ; or ceux qui jouissent d'une certaine opulence ont ordinairement en propre ce que le propriétaire de la maison de Chambly leur offrait à loyer : aussi, depuis quelque temps, s'était-il déterminé à mettre sur la porte cochère un petit écriteau économique, sur lequel on lisait d'un côté : *à vandre* ; et de l'autre : *à loué.*

Cet écriteau, suspendu par une mince ficelle, tournait au gré du vent : or, le 15 janvier 1814, le vent soufflait de telle manière que cette espèce de médaille ne présentait aux passans que la face sur laquelle on lisait *à loué.*

Ce jour-là, un jeune homme monté sur un cheval fougueux cou-

rait à bride abattue en traversant le village de Chambly. Le cavalier était suivi par un domestique également à cheval.

Les habitans de Chambly remarquèrent sur la figure du maître quelque chose d'égaré, de convulsif : ses traits contractés, ses yeux hagards, sa chevelure en désordre, firent croire à ceux qui le virent passer que c'était ou quelque prisonnier de marque qui s'évadait, ou quelque criminel ; enfin il y eut une foule d'opinions différentes, toutes fausses.

Ce jeune homme ne paraissait faire aucune attention aux choses de ce monde ; et ce qui le prouva, c'est que son cheval s'abattit sous lui, qu'il tomba, qu'on le releva, que

son domestique lui demanda s'il souffrait, et que devant un cercle formé de beaucoup de monde il répondit : — Qu'est-ce que vous me voulez?...

Cette phrase donna lieu à une dernière opinion, c'est qu'il était fou.

— Ah, je le crains bien!... dit Nikel à ceux qui lui faisaient part de leurs soupçons.

— Oui, s'écria le jeune Horace en se levant de dessus le lit sur lequel on l'avait posé, puisque je l'ai perdue!... puisque Wann-Chlore!.. Il se tut, et regarda la terre en pleurant. « Au surplus, reprit-il, le hasard m'indique la retraite où je dois rester : ici mon cheval s'est arrêté, ici je vivrai, obscur, tranquille, morne, et regrettant le passé! »

Ses yeux, perçant la vitre, aper-

çurent l'écriteau suspendu à cette porte; se dégageant alors des bras de Nikel, il s'élança dans la rue, et se mit à examiner la maison, au grand étonnement des habitans de Chambly, qui se figuraient qu'il avait la jambe cassée et le cerveau fêlé. M. Horace Landon loua sur-le-champ la maison, et ne tarda pas à s'y établir.

Tel fut le début de M. Horace dans la ville de Chambly. Il était de nature à faire causer : aussi, pendant un mois et demi, l'on parla de cet événement singulier, mais l'on n'en parla bientôt plus, parce que Nikel, le domestique de M. Landon, donna peu à peu des renseignemens qui satisfirent la curiosité publique.

M. Landon (Horace) était âgé de

vingt-sept ans révolus; il avait perdu son père et sa mère pendant la révolution, et sa fortune considérable se ressentit de cette cruelle perte; néanmoins son tuteur, homme d'une probité sévère, en sauva une grande partie. Ce tuteur était un homme assez supérieur pour, dans ces temps de troubles, veiller par lui-même à l'éducation de son pupille. Ses soins presque paternels furent couronnés d'un plein succès; l'élève se trouva digne du maître. M. Horace était donc, depuis long-temps, livré à lui-même; il avait servi sept ans dans les chasseurs de la garde, et avait obtenu son congé.

Après ces documens, que Nikel ne répandit que lentement et comme pour calmer l'avide curiosité du pu-

blic, on se contenta d'observer ce qui se passait dans la maison de M. Landon. Cette maison fut meublée avec soin. Les écuries, abandonnées depuis long-temps, revirent de beaux chevaux, et les domestiques du jeune homme arrivèrent bientôt. On espérait assez tirer parti des gens de la maison, mais leur taciturnité désolante étonna tout le monde, et l'on fut encore plus surpris d'apprendre qu'elle était commandée par M. Landon.

Alors on attendit avec impatience les premières démarches du jeune homme pour le juger en dernier ressort, mais il resta un mois entier sans se montrer : la curiosié devint bien vive, et arriva même à son comble quand on sut, car tout se

sait, qu'il gardait la même attitude au coin de son feu, en lisant la plupart du temps. Nikel, chargé de la conduite de la maison, en était en quelque sorte le maître. Il n'y avait qu'un seul point sur lequel M. Horace fût scrupuleux; il exigeait un silence absolu, et s'emportait même, chose rare chez lui, lorsqu'il entendait un bruit inusité. Faisant sa demeure favorite d'une chambre reculée qui avait vue sur la campagne, il n'en sortait que pour se promener dans son parc. Ainsi, pendant un certain temps, il régna dans le village de Chambly une inquiétude générale sur le nouvel habitant.

Ce fut au bout de ce mois passé dans le silence et la mélancolie la plus profonde, qu'un matin Nikel,

ayant fini la chambre de M. Landon, se retirant même déjà, prit sur lui de parler à son maître. Il le contempla pendant quelque temps : Horace regardait machinalement le feu ; sa tête était tristement appuyée sur la paume de sa main droite, dont le coude posait sur son fauteuil, et sa main gauche pendante annonçait par son immobilité une bien forte préoccupation. Ce spectacle, habituel pour Nikel, lui parut ce jour-là plus mélancolique, et le fidèle serviteur se enhardit au point de rester au milieu de la chambre, à dix pas de son maître.

Là, posant son coude sur le manche de son balai, il ne se soutint plus que sur la jambe gauche, autour de laquelle il entortilla sa jambe

droite; se contemplant alors un instant dans la glace, il se trouva si bonne grâce, une tournure si philosophique et si argumentative, qu'il dit, en se balançant par intervalles égaux : — Savez-vous, monsieur, qu en demeurant enseveli dans ce fauteuil, vous détruisez votre santé et perdez votre jeunesse?.....

A ces mots, M. Landon tournant son œil avec douceur sur Nikel, l'examina sans mot dire.

En sa qualité de fils d'Eve, Nikel se croyait beaucoup plus d'esprit et de finesse qu'il n'en fallait pour conduire son maître, et la cause de cette bonne opinion était dans le caractère d'Horace. Il avait une telle insouciance sur les insipides détails de la vie, qu'elle dégénérait en un

dégoût complet pour les *choses*. Aimant trop les jouissances de la vie idéale pour ne pas fuir les réalités que sa fortune lui permettait de négliger, s'agissait-il de *sentiment* ou *des personnes*, il retrouvait alors une énergie toute vierge, car son âme, pleine de poésie, avait contracté la noble habitude de l'enthousiasme : chez lui, les ressorts qui portent l'homme aux actions fortes semblaient toujours neufe et souples. On conçoit alors l'espèce d'empire que pouvait avoir le valet de chambre. Nikel aimait sincèrement son maître, il le soignait avec une affection et une complaisance perpétuelles qui faisaient l'éloge du domestique comme du maître : or connaît-on quelque chose de plus

puissant que ces soins qui se glissent sous les apparences du respect? Ils arrivent au cœur, y brisent cette barrière qui sépare le chef du subordonné, l'Amitié, souriant à ce rapprochement, établit alors elle-même une douce intimité, qui certes vaut bien les respects que l'on acquiert à prix d'argent. M. Horace avait éprouvé tant de fois l'attachement de Nikel, qu'il en était résulté une grande liberté chez le domestique. Ce dernier se permettait donc de donner son avis, de chapitrer son maître, avec respect, il est vrai, mais encore avait-il conquis le droit de remontrance comme les anciens parlemens; et Landon en agissait comme le roi : il écoutait la remontrance et n'en faisait qu'à sa tête.

Alors Nikel, profitant de l'espèce d'insouciance de son maître pour la conduite d'une maison, ne prenait, dans certains cas, l'avis de M. Landon que comme Richelieu venait prendre celui de Louis XIII. Mais remarquez qu'il n'abusait pas; seulement il régnait avec douceur sur les gens, faisait le beau parleur, et quand on proposait quelque chose, il répondait en s'identifiant avec M. Horace : *nous verrons, nous avons le projet de, nous sommes d'avis,* et toujours *nous.* Marianne croyait le maréchal-des-logis Nikel (car il avait été maréchal-des-logis) aussi jaloux de son autorité que de ses intérêts; il n'en était rien : Nikel aimait sincèrement son maître, il savait que son maître l'aimait, et, content de

son rôle, loin de s'opposer à quelque chose qui pût dissiper le chagrin de M. Horace, il aurait été le premier à le proposer. Enfin Nikel fut formé d'une argile pure, mais non pas sans défaut : enfant d'Adam, il payait sa quote-part dans le grand tribut d'imperfections que nous devons au malin Esprit, et cette contribution personnelle ne l'empêchait pas d'être un brave, un digne homme, quoique parfois curieux et bavard.

Nikel vit bien que, la douceur du regard de son maître étant un encouragement, il pouvait parler sans rien craindre : jugeant alors que dans les cas désespérés il faut de grands remèdes, il procéda en jetant tout d'un coup son maître dans l'étonnement.

— Savez-vous, dit-il en continuant, que M. Sénèque vous condamne tout-à-fait lorsqu'il prononce que *les hommes de courage supportent les infortunes sans changer de caractère....*

— Et où diable as-tu pris cela?....

— Bravo, dit en lui-même Nikel; où je l'ai pris, monsieur, dans le chapitre 5 du Traité des Passions, où ce grand général a mis en déroute tous les argumens que des gens de la Grèce ont, à ce qu'il prétend, poussés contre lui, quoique je ne comprenne guère comment il se peut que ce Sénèque.....

— Mais, Nikel, tu as donc lu Sénèque?.... dit M. Landon en changeant de posture, car il se porta sur un seul côté de son fauteuil pour regarder Nikel.

— Oui, monsieur, je l'ai lu en le remettant l'autre jour dans votre bibliothéque.

— Tu n'as lu que ce passage-là, je parie!.... et tu es bien heureux d'avoir à me le citer.

— Ciel! s'écria Nikel en décroisant ses jambes, posant son balai, et s'approchant de M. Landon; c'est ce qui vous trompe, mon général, car j'ai continué, et j'ai été bien plus content de mon auteur dans sa pièce du Mariage de Figaro; c'est là un homme!....

M. Landon se prit à rire, et Nikel interdit, reprenant son balai, ne savait plus que penser. — Sénèque Figaro?.... disait Horace.

— Oui monsieur, c'est dans le volume suivant; il est comme l'autre

tout relié en maroquin rouge, et c'est Sénèque qui a composé trois pièces intitulées *Beaumarchais*.

Cette explication fit encore plus rire Landon, qui s'aperçut d'où venait la méprise de Nikel : le maréchal avait cru que quand des volumes étaient de même format et reliés de la même manière, ils formaient un même ouvrage.

— Je vois bien que monsieur rit parce que je ne sais pas le latin ; mais si je connaissais ce que veut dire *Beaumarchais*.....

M. Horace souriait toujours, et cette gaieté passagère faisait encore ressortir plus vivement son chagrin.

— Enfin, monsieur, toujours est-il que vous devriez sortir de votre léthargie, courir, monter à cheval, vous

distraire : vous n'employez plus votre pauvre Nikel ! un maréchal-des-logis réduit à n'avoir plus qu'une chambre à faire !.. Nous avons tous sur le cœur le pain que nous mangeons. Je ne suis pas au fait de ce qui cause votre peine, et je ne dois pas même le savoir, à moins que monsieur ne me le dise lui-même, car Dieu m'est témoin que je ne ferais pas une enjambée, même à cheval, pour le découvrir. Je ne suis pas comme ceux qui vont au pas de charge dans la confiance de leurs maîtres : notre devoir est de les servir et de prendre leurs intérêts ; c'est pour cela que je dis à monsieur qu'il devrait ne pas s'absorber et se complaire dans sa mélancolie : quoique je n'en connaisse pas les causes, je

suis certain que monsieur conviendra qu'il a tort; et que Sénèque a raison

— Sénèque est mis là pour Nikel, dit en souriant M. Landon.

— Et quand ce serait Nikel? est-ce parce que votre pauvre chasseur vous aurait montré le bon chemin, que vous n'iriez pas?

— Non, non, Nikel, reprit M. Landon; tu sais bien que je suis tes conseils, toujours marqués au coin de la sagesse.

— Monsieur veut rire, s'écria le valet de chambre avec un faux air de modestie où l'amour-propre triomphait.

— Non, dit Horace, car je ne connais rien de plus déplacé, de plus injuste que la plaisanterie envers

un inférieur, ou devant la misère.

A ces mots Nikel leva les yeux au ciel comme pour le remercier d'avoir un si bon maître, puis il les reporta sur Horace avec un air de plainte où le respect et l'amitié brillaient également.

— Puisque monsieur cache obstinément la cause de son chagrin, on ne peut pas lui donner des consolations; mais, en tout cas, je ne persiste pas moins à prétendre que si monsieur montait son beau cheval, s'il allait au grand galop vers Cassan, comme lorsque nous avons chargé à Eylau, monsieur se dissiperait et finirait par reprendre un peu de gaieté.

— Tu as raison, Nikel; c'est une marque de lâcheté que de se laisser

abattre par la douleur : on doit renfermer sa peine dans son âme, et garder son caractère.

— Ainsi, monsieur, je vais faire seller *Magnifique*, vous apporter votre déjeuner, et nous partirons pour Cassan.

Horace était retombé dans son fauteuil; il avait l'œil fixé sur le feu; il ne répondit rien.

— Il est ensorcelé! s'écria Nikel en s'en allant.

Néanmoins M. Landon, depuis cette matinée, prit une autre manière de vivre. Semblable à ces gens qui, tout glorieux d'avoir rencontré l'idée d'un homme supérieur, pensent le conduire, Nikel regarda ce changement comme son ouvrage. Alors la curiosité des habitans de

Chambly eut lieu de se satisfaire : Horace se promenant quelquefois à cheval dans la campagne, ils le virent passer, et soudain chacun voulut expliquer ce qu'il y avait d'étrange dans ses manières : de là mille commentaires différens, tous appuyés sur les traces du violent chagrin qui paraissaient dans le maintien du jeune étranger.

En effet, l'âme d'Horace avait été altérée par une secousse trop forte pour revenir subitement à toute sa vie première ; les ressorts trop fatigués n'avaient plus cette élasticité qui fait le charme du jeune âge : sa figure portait l'empreinte de la souffrance, et, comme son âme, elle semblait flétrie au premier aspect ; mais, en examinant Horace, on finissait

par découvrir qu'il ne s'était que froissé dans sa chute, et que l'âme pouvait fleurir encore. On reconnaissait d'abord en lui une inépuisable bonté qui n'excluait pas la finesse: spirituel, il était franc; libre dans ses manières et ses expressions, il devait déplaire à quelques-uns par sa facilité à obéir à toutes les impressions d'une imagination mobile, et qu'il adoptait sans choix; parlant avec pureté, éloquence même, il se livrait néanmoins à des saillies qui s'accordaient mal avec son discours; mais, en voyant l'homme en masse, elles s'accordaient bien avec le caractère. Il savait cependant sacrifier aux convenances, et avait parfois de la dignité. Sa figure, sans être belle, était si expressive, qu'elle traduisait innocem-

ment les moindres mouvemens de son âme. Il était petit, mais très-bien proportionné : la couleur de son teint, ses gestes vifs, son parler, tout indiquait en lui le défaut des tempéramens nerveux, cette exaltation de pensée, cette chaleur de sentiment, qui ne laissent jamais le temps de consulter la froide raison : suivant ainsi l'inspiration du moment, Horace se livrait tantôt à une gaieté excessive et tantôt il devenait mélancolique ; mais cette inégalité de caractère n'influait qu'à la surface, car on retrouvait toujours sa bonté, son enthousiasme et cette noble croyance que tous les hommes sont des frères. Il résultait de cette maxime que le pauvre Horace, n'ayant jamais rien de caché pour personne, introdui-

sait le premier venu dans sa conscience avec une facilité qui lui nuisait au premier abord : c'était aussi un bien grand miracle et une chose inexplicable pour Nikel que M. Horace eût gardé pour lui seul la cause de sa retraite et de son chagrin.

Avec l'apparence de la légèreté, Landon était susceptible de constance; et comme son cœur gardait une empreinte éternelle, son chagrin ne céda point à sa nouvelle conduite. Il finit par contracter machinalement l'habitude de monter à cheval tous les jours avant son dîner, et les habitans s'accoutumèrent à le voir sans étonnement. Horace allait, au gré de Nikel, se promener dans les environs : il pouvait plaisanter, rire, faire du bien, mais toutes ces

actions portaient un caractère d'insouciance qui prouvait que son âme n'agissait jamais tout entière ; à travers la pensée du moment éclatait une autre pensée toujours vivante qui faisait pâlir tout ce qui ne se rapportait pas à elle.

Aussi, les personnes les plus ignorantes apercevaient-elles dans son maintien ou sur sa figure les traces de la douleur. On le plaignait involontairement, et les bonnes gens, sous le chaume desquels il portait les consolans discours et les bienfaits gracieux, lui disaient tous : — « Ah, monsieur! fasse le ciel que vous soyez plus heureux!..» Le malheur a un instinct qui lui fait deviner le malheur ; et, pour lui, le manteau le plus brillant a toujours des trous.

Quand l'homme riche est malheureux, ses peines prennent leur source dans les affections de l'âme; alors son désespoir a les formes moins acerbes que celles de l'infortune qui envie richesse, honneur, amour, enfin tout ce qui fait le bonheur de la vie.

Cette noble douleur de l'âme est douce en sa manière et paraît néanmoins dans tous les actes de l'existence, parce qu'elle est de tous les momens. Les autres ont des instans d'illusion et de rechute; celle-là est égale: Horace Landon la trahissait partout avec une franchise qui le rendait intéressant à tous les êtres.

Trois mois se passèrent ainsi, et le jeune homme vit arriver la belle saison avec la même indifférence qui le portait à ne pas s'apercevoir de la

pluie et de la neige : c'est à cette époque, au milieu du mois d'avril, que les intrigues de Rosalie et de Marianne prenaient un caractère plus grave; que madame d'Arneuse montait à sa chambre; que la visite de M. Landon fut d'abord souhaitée, et son obstination à ne pas venir, regardée comme une déclaration de guerre. Il serait difficile d'expliquer les intentions de madame d'Arneuse: voulait-elle essayer la puissance de ses attraits, ou ne désirait-elle que de rompre, par la société du jeune inconnu, la monotonie de sa vie? Quoi qu'il en soit, madame Guérin n'avait pas d'autre motif, car l'établissement d'Eugénie ne venait guère dans sa tête que comme un événement possible, mais trop heureux,

disait-elle, pour qu'il arrivât à une famille tombée dans le malheur.

Eugénie, en apprenant l'arrivée de Landon, agit et pensa comme toutes les jeunes personnes. Elle se disait en riant : «Ce sera mon mari.» Une minute après elle n'y songeait plus. Lorsqu'il passa pour la première fois devant la maison, elle l'examina avec la folle curiosité de la jeunesse. Horace était à son goût. Elle en plaisanta maintes fois avec sa grand'-mère; mais elle finit par en rire si souvent, qu'une autre que madame Guérin aurait trouvé la chose sérieuse. Enfin elle commençait à ne plus se permettre aucune plaisanterie, et touchait du piano tous les jours à quatre heures. Horace Landon était loin de se croire l'objet

d'une telle curiosité ; il ne savait certes pas que dans une maison du village son nom, mis à l'index, donnait lieu à des scènes de famille, à des déchiremens intérieurs. Nikel, de son côté, se sentait une violente inclination pour Rosalie; mais tous ces sentimens croissaient dans les âmes sans qu'aucune aventure eût encore mis les personnes en rapport.

Telle était, au 15 avril 1814, la position respective des parties belligérantes. Le village attendait bien quelques événemens, mais le présent n'offrait rien qui pût autoriser les moindres conjectures sur l'avenir.

CHAPITRE III.

La scène qui se trouve rapportée au premier chapitre de cette histoire se passa le 16 avril au matin : ce fut donc le lendemain 17 que Rosalie remporta cet avantage signalé sur le cœur du maréchal-des-logis. Cette victoire que la femme de chambre seule connaissait lui donna lieu d'espérer qu'elle ne serait que le prélude de plus grands événemens ; et, dans son âme, elle se flatta de rendre le salon de madame d'Arneuse le théâtre de la guerre.

Le pauvre Nikel avait, en effet, trop bien accueilli le malin regard

lancé par la femme de chambre. On trouvera peut-être extraordinaire qu'un maréchal-des-logis et une soubrette languedocienne débutent en amour avec plus de délicatesse peut-être que maint banquier; mais il n'en est pas moins vrai qu'au moment où Rosalie regarda venir Nikel, et que Nikel contempla Rosalie, le chasseur arrêta machinalement son cheval, et sans suivre son maître, resta naïvement devant la porte de madame d'Arneuse, buvant avec ivresse dans cette coupe que les riches n'ont pas encore pu s'approprier exclusivement. Le cheval laissa tout au plus deux minutes à son maître, elles furent suffisantes pour la languedocienne; mais le chasseur!.. Ah! le chasseur était vaincu, il

aurait voulu rester une heure, un an, toute sa vie... Il rejoignit son maître à contre-cœur pour la première fois.

Aussi, lorsqu'au retour de cette promenade Landon se mit à table, et que Nikel, la serviette sous le bras, une assiette à la main, debout derrière son maître, attendit l'ordre de s'asseoir s'il était fatigué, ses idées étaient déjà toutes renversées, Rosalie triomphait complétement, Nikel avait perdu la tête.

Horace ayant besoin de pain, Nikel lui apporta une cuiller; ayant demandé à boire, il lui fut servi scrupuleusement un morceau de pain; Nikel remit plusieurs fois sur la table les mets dont son maître avait déjà

mangé, croyant en apporter de nouveaux.

Le maréchal avait pour le moment ce que les médecins appellent *une idée fixe*, ce que Sterne appelle un *dada*, ce que l'on nomme une *marotte;* enfin, en langage ordinaire, il était amoureux, il ne voyait qu'une seule chose, c'est-à-dire l'œil fripon de Rosalie, ce tablier relevé en triangle, qu'elle tenait avec sa jolie main, et surtout une cornette garnie de mousseline qui entourait ses joues d'une manière tout-à-fait caractéristique, car l'on peut soutenir et poser en fait que le bonnet d'une femme a quelque chose d'indiscret: c'est une espèce d'enseigne qui dévoile les dispositions du cœur, et le moindre sacristain, après trois

tours d'église, sait qu'une dévote ne met pas son bonnet à rubans de couleur sombre, comme ces femmes du monde qui passent une minute d'un quart d'heure à chiffonner leur gracieuse coiffure du matin.

—Qu'avez-vous donc aujourd'hui? dit Horace à Nikel.

— L'avez-vous vue, monsieur?...

— Non, mon enfant.

— C'est pourtant un de ces minois qu'il est impossible d'oublier.

— Nikel, vous savez bien qu'en général je n'aime pas les femmes.

—Monsieur les aime peut-être en particulier...

Ici Horace regarda Nikel avec étonnement, et lui dit en souriant, autant qu'il pouvait sourire : « L'amour te change à n'être pas reconnaissable. »

— Ah, monsieur! c'est de l'amour presque primitif, car je me sens comme je n'ai jamais été. Certes, lorsqu'une figure me plaisait autrefois, je n'étais pas maréchal-des-logis de chasseurs pour me traîner dans des complaintes, et j'allais en conquête aussi vite que le régiment. Tenez, monsieur, sauf votre respect et votre avis, je crois qu'il y a plusieurs amours.

— Oui, Nikel, répondit Horace avec un long soupir.

— Et il y a un amour où l'on est timide comme un conscrit, et où l'on se laisse mener à la baguette comme un Prussien.

— C'est quand on ressent plus d'amour qu'on n'en inspire, répondit Horace.

— Monsieur a parfaitement rai-

son ; mais alors n'y aurait-il pas une marche toute particulière à suivre : tomber, par exemple, à l'improviste sur l'ennemi, pour emporter la place d'assaut, et...

— Le véritable amour, dit Horace, est toujours respectueux.

— J'en ai bien peur, reprit Nikel, et alors cette affaire-là prendrait une tournure toute matrimoniale.

— Nikel, mon pauvre enfant, ne te fie jamais à une femme... Crois-moi.

— Sauf votre respect, mon général, la plus mauvaise a toujours quelque chose de meilleur que nous.

L'innocente plaisanterie du maréchal attira sur le front de Landon un voile épais de tristesse ; il prit son couteau, le frappa rudement

sur son assiette en regardant Nikel comme s'il ne l'eût pas vu. Des pleurs roulèrent dans ses yeux, mais il les retint et resta plongé dans une méditation pénible. L'honnête Nikel, se gourmandant en lui-même d'avoir fait peine à son maître, n'osait troubler cette rêverie; cependant, au bout d'une demi-heure de silence, il se hasarda à demander à Horace s'il voulait lui permettre de sortir. Il y consentit par un signe de tête.

Nikel se mit sur le pied de guerre en revêtant sa veste de chasseur et tout ce que sa garderobe pouvait lui fournir de plus séduisant : il partit en fredonnant une chanson et en faisant tourner sa canne comme pour se donner de la hardiesse, et à en juger par la force et la rapidité des

tournoiemens, grande était sa timidité.

Le chasseur marcha d'un pas très-délibéré, tant qu'il fut à une certaine distance de la maison de madame d'Arneuse; mais lorsqu'il en aperçut le toit, son cœur battit avec violence, il ralentit son pas, sa canne ne tourna plus, il en serra le cordon, se contenta de la traîner lentement, et se mit à philosopher : c'était son faible.

— Comment se fait-il que mademoiselle Rosalie, que depuis deux mois j'ai vue presque tous les jours, me soit apparue aujourd'hui d'une toute autre manière; car, enfin, la demoiselle Rosalie de ce matin n'est plus celle d'hier...

Le chasseur s'était arrêté tout

court; et, chose inouïe! il éprouvait en lui-même un sentiment qui tenait de la peur. En effet, savait-il si mademoiselle Rosalie le recevrait bien ou mal? s'il paraîtrait aimable?.. Là-dessus, faisant descendre son pantalon de manière à ce qu'il n'y eût aucun pli, brossant les manches de sa veste, tirant le col de sa chemise il avança de quelques pas; mais tout à coup il rétrograda comme si le feu d'une redoute inconnue l'eût foudroyé : il se tapit derrière l'angle d'un mur, et resta dans cette position, incertain, rougissant, calculant la démarche qu'il allait prendre, et les paroles qu'il allait prononcer. — Marcherai-je d'un air dégagé?... en détachant chaque jambe avec élégance? Non, c'est trop à préten-

tion : irai-je étourdiment ? Non, non, c'est chose trop grave que le mariage... Allons, j'irai comme le ciel le voudra!

La cause de cette soudaine retraite était Rosalie elle-même; postée depuis long-temps dans le grenier, elle avait aperçu de loin la démarche incertaine et la toilette du chasseur : or, comme la femme la plus simple du monde a un sens à part qui l'avertit quand un homme pense à elle, qu'il existe même certaines femmes, mieux organisées, qui vont plus loin, et s'imaginent que tous les hommes s'occupent d'elles, il n'est pas étonnant que Rosalie, fille pleine d'instinct, ait lu couramment les intentions écrites dans la toilette du chasseur. Descendant alors de sa lucarne avec pres-

tesse, elle était venue se mettre en embuscade sur le seuil de la porte cochère : là, tranquille, feignant de ne pas voir Nikel, regardant du côté opposé; mais jetant toutefois, à la dérobée, un œil inquiet pour être certaine de l'arrivée du chasseur, elle était prête à tourner brusquement la tête à son aspect, jouer la surprise, le plonger dans l'étonnement, achever son ouvrage. Cette conduite est certes un modèle de tactique.

En rétrogradant ainsi, le maréchal laissa voir son jeu : il permit à Rosalie de connaître l'étendue de son amour; elle vit bien qu'elle était aimée; et, tout en descendant de son grenier, elle changea de rôle. Elle venait au seuil de la porte, humble et soumise, livrer son cœur au valet

de chambre; mais en arrivant elle en avait déjà fait son vassal, décidée à déguiser son amour, à veiller sur tous ses mouvemens, à dominer Nikel, à le tenir en alerte.

Toute cette histoire ne tient qu'à cette fausse manœuvre du chasseur, car les plus grands effets ne dépendent jamais que des plus petites causes; un ver microscopique a mis la Hollande à deux doigts de la mort, en rongeant ses digues; comment aurait-il pu, le pauvre Nikel, ignorant l'avenir, connaître l'influence fatale d'un pas plus ou moins rapide! S'il eût marché droit à Rosalie, il serait arrivé, quoi?.. que la Languedocienne eût été trop heureuse que le chasseur..... et dans cette hypothèse, les amours de Nikel auraient fini trop

brusquement pour amener la capitulation qu'il devait signer.

Rosalie avait donc l'avantage en voyant ainsi venir le chasseur. Quand elle jugea qu'il était sorti de sa cachette, elle tourna sa tête vers lui avec une hardiesse mutine : une femme est toujours toute soumise ou toute impérieuse.

Nikel, rassemblant alors son courage, rehaussa la touffe de cheveux qui garnissait le sommet de sa tête, abandonna sa position et prit le haut du pavé, sans regarder la Languedocienne. Certes, si quelque chose pouvait rétablir l'équilibre et détruire le mauvais effet du pas rétrograde, c'était ce pas redoublé et ce dédain affecté pour le minois contristé de de la soubrette. Un bon génie sem-

blait crier à Nikel : « Courage! continue! et tu sauveras ton maître!...» Mais non, lorsque le valet de chambre parvint à l'endroit où était la servante, qu'il entendit le doux murmure des clefs agitées par elle, il sentit son cœur défaillir, il tourna la tête, la tête lui tourna, il quitta soudain le pavé, et quand il fut arrivé en ligne, c'est-à-dire à deux pas de Rosalie, il s'arrêta.

Dans ce moment, l'on commençait au salon une partie de piquet; madame Guérin jouait contre sa fille et Eugénie; tout à coup madame d'Arneuse se lève, et sonne pour avoir de la lumière, le jour étant sur son déclin. A ce moment le plus joli crépuscule dorait toute la campagne par des teintes d'une

admirable richesse de couleurs; Rosalie entendit la sonnette, mais elle décréta de ne pas bouger, dussent ses maîtres en perdre les yeux. Si Nikel avait été philosophe et observateur, cet événement lui aurait encore redonné l'avantage.

Mais non, le valet de chambre, les yeux baissés, ne pouvait guère les lever; car par bonheur ou par malheur, la soubrette était chaussée avec une coquetterie raffinée, et Nikel admirait deux petits pieds, larges de trois doigts; emprisonnés dans un maroquin vert. Il cherchait ce qu'il allait dire, et c'est le cas de remarquer ici que plus on sent moins on exprime. La femme de chambre, ayant peine à déguiser sa joie, croisa ses bras l'un sur l'autre de ma-

nière que sa main droite caressait légèrement la partie supérieure du bras gauche, et tout son air semblait dire à Nikel : « Si tu as de l'empire sur M. Landon, il épousera mademoiselle Eugénie..... Quant à toi, tu seras mon humble serviteur, et nous nous marierons..... »

Le maréchal sentit qu'un silence de trente secondes est indécent auprès d'une femme, quelle qu'elle soit, surtout quand on admire ses pieds et que les pieds sont petits. Levant alors tout doucement sa tête, il se mit en tremblant à contempler le visage mutin de Rosalie. Cette vue le fit tressaillir.

L'on doit se rappeler que Nikel avait la prétention de passer pour un bel esprit, qu'il s'étudiait à parler

d'une manière distinguée; or voici comme il débuta :

— Sur mon honneur, mademoiselle, voici une bien belle soirée, et s'il y a quelque chose au monde de plus beau, c'est vous.....

— Vous vous moquez, M. Nikel, et c'est mal à vous! répondit Rosalie par l'effet de cet instinct qui porte une femme à savourer la louange et à la faire répéter plutôt dix fois qu'une.

— Je me moque si peu, mademoiselle, que je voudrais, pour le grade de sous-lieutenant, prouver jusqu'à quel point votre beauté et votre gentillesse sont puissantes sur moi.

En achevant ces paroles, Nikel regardait avec une douce sensibilité la maligne soubrette, qui soutenait

cette attaque en lui rendant des regards pleins de gentillesse et de coquetterie. Il est même impossible de rendre son air tout à la fois doux, engageant, et néanmoins indécis, qui donnait lieu d'espérer sans autoriser la hardiesse.

—Je me garderai bien de croire à la vérité de ce que vous dites, repartit la femme de chambre en baissant alors les yeux avec une feinte modestie. Vous avez été militaire, M. Nikel, et que de fois vous est-il arrivé de répéter ces complimens-là sans les penser peut-être? Cependant les pauvres filles s'y prennent toujours comme des mouches dans du miel, surtout quand c'est un joli garçon qui les débite.

Nikel sentit en ce moment un lé-

ger frisson qui lui caressa lentement la partie supérieure du cœur. Il trouva Rosalie dix fois plus belle. Rosalie, comme on voit, s'avançait en bon ordre de bataille, gardant les rangs, s'emparant de tous les postes, s'établissant sur toutes les hauteurs.

— Je sais, mademoiselle, reprit le valet de chambre, que ces choses-là n'ont de mérite que quand on les pense; mais votre miroir vous a dit avant moi, que tous ceux qui vous les adresseront doivent être sincères, sous peine d'être aveugles En prononçant ces dernières paroles, il tâcha de prendre la main de Rosalie; mais elle la retira en regardant Nikel avec assez de douceur pour compenser la sévérité de son geste

—Il fait presque nuit, dit Rosalie;

si vous vouliez entrer vous asseoir, nous serions mieux..... La soubrette fit mine de s'en aller en ayant l'air de dire : « Qui m'aime me suive..... » Le maréchal s'élança dans la cour, et la femme de chambre se présenta dans la cuisine, en traînant à sa suite Nikel tremblant et captif.

—Mais, Rosalie, dit la jeune fille, voilà une heure que l'on vous sonne pour avoir de la lumière! prenez garde à vous, maman est en colère; et Eugénie disparut.

—Comme elle est bonne mademoiselle!... s'écria Rosalie en regardant Nikel; puis elle sortit pour porter de la lumière au salon.

Nikel fut étonné de la beauté touchante d'Eugénie, et pendant l'absence de Rosalie il fit un retour sur

lui-même pour considérer dans quelle affaire il s'embarquait : ses yeux erraient sur chaque instrument de cuisine; et, d'après leur nombre, leur éclat, la manière dont cette pièce essentielle était tenue, il prenait une assez haute idée de la maison de madame d'Arneuse.

Soit astuce, soit réalité, Rosalie revint dans un état qui acheva la défaite de Nikel : elle pleurait, en essuyant ses yeux mutins avec un coin de son tablier.

— Que vous est-il arrivé, mademoiselle? s'écria l'honnête maréchal, dont l'âme tendre s'émut à cette scène inattendue.

— Hélas! je viens d'être grondée à cause de vous; pendant que j'étais sur la porte à prêter l'oreille à vos

fleurettes, pouvais-je écouter la sonnette?.. La rusée ne l'avait que trop bien entendue ; mais il fallait frapper à grands coups, pendant que le cœur du maréchal était enflammé. Tout ne dépend-il pas du début ?

— Grondée pour moi !.. Ah, mademoiselle ! Et Nikel, approchant sa chaise de celle de Rosalie, prit la main de la jolie pleureuse, et cette fois il la serra dans les siennes.

— S'il n'y avait que moi qui souffrît de l'humeur de madame, ce ne serait que demi-mal; mais la jeune personne ! ah, la pauvre enfant !.. qu'elle a mal fait d'être jolie!.. Quel dommage qu'il n'y ait pas dans ce pays-ci un bon parti pour elle!.. Comme elle rendra heureux en sor-

tant d'une pareille prison celui qui l'épousera.

— Je suis persuadé, dit Nikel, que vous ressemblez à votre jeune maîtresse.

— Non, M. Nikel; non, non, répondit Rosalie en remuant la tête d'une manière très-significative; moi, je ne suis qu'une pauvre fille, je n'ai pas de fortune; mademoiselle est riche : ce que j'ai, M. Nikel, c'est une bonne âme, et ce n'est pas à cela qu'on regarde maintenant.

Cette fois le maréchal ne pouvait éviter la botte, elle était trop directe; il n'y avait ni feinte, ni passe, elle allait droit au cœur : aussi n'y répondit-il qu'en tortillant le cordon de cuir de sa canne, et en regardant alternativement et Rosalie et la canne,

ou, si l'on veut, et la canne et Rosalie, de manière que l'on a toujours ignoré laquelle des deux excitait le plus son attention.

Comment rendre avec décence l'idée qui s'empare de nous en voyant la tournure entraînante d'une Languedocienne?.. Vive l'Amour! est écrit en toutes lettres dans le moindre geste; la mobilité de leurs traits annonce que cette vivacité séduisante regne dans tous leurs mouvemens. Enfin, si quelque chose peut engager au mariage, c'est assurément cette enseigne de volupté, ce maintien folâtre, qui les distingue N'ont-elles pas la naïveté du désir? et ne savent-elles pas l'accorder gracieusement avec une chaleur de sentiment qui semblerait

trop extrême dans d'autres âmes?

Soleil, divin soleil, on t'adorait avec raison; aux brillantes caresses de tes rayons la nature est toujours plus belle!

Rosalie était le modèle d'une Languedocienne, de même que la Vénus de Médicis est le modèle des femmes... Comment Nikel aurait-il résisté à tous ces attraits?

— Cette fille-là, se disait-il en revenant chez son maître, cette fille-là est un trésor, tudieu!..... Cette lacune est indispensable; car il faudrait trouver une périphrase sans énergie pour rendre les expressions du maréchal... Au surplus, continua-t-il, quel mal y aurait-il à me marier?..Elle me vaudra dix maîtresses!.. Mais, mille canons, elle m'a donné

une fort bonne idée, et mon maître devrait venir faire quelquefois sa partie chez madame d'Arneuse, on le distrairait, et puis ne l'accompagnerais-je pas? s'il joue au salon, nous jouerons à l'antichambre avec ma Rosalie. Tous les soirs je la verrai... et, si l'on ne peut pas faire autrement, on l'épousera!.. Elle est, morbleu, propre et gentille comme un cheval de lancier polonais.

Ce monologue de Nikel fait voir que la rusée soubrette avait avancé les affaires de sa maîtresse comme les siennes. Ayant trop de finesse pour ne pas deviner les pensées de Nikel, elle s'empressa d'instruire Eugénie du succès de ses intrigues. Sans en rien témoigner, mademoiselle d'Arneuse en conçut quelque joie;

elle espéra même, et ce faible espoir lui ôta pour un instant le souvenir de la vie malheureuse qu'elle menait.

— Allez, mademoiselle, vous serez madame Landon, disait Rosalie en la déshabillant, car M. Landon viendra ici, et il est impossible de voir mademoiselle sans l'aimer.

— Rosalie, vous êtes folle! répondit-elle avec un sourire presque moqueur ; gardez-vous bien de me compromettre avec vos idées.

Au moment où Eugénie ne plaisanta plus sur M. Horace avec sa grand'mère, qu'elle eut de la curiosité à le voir passer, qu'elle trouva son cheval très-beau, le cavalier bien mis, l'enfantillage cessa pour faire place à un autre jeu de l'esprit. Toutes les jeunes personnes ont, à

l'âge d'Eugénie, assez de pente aux idées romanesques; alors, comme Landon était le premier homme qui s'offrait à ses regards, qu'il n'avait rien de disgracieux, l'*étrangeté* de ses manières, sa mélancolie, tout servit à favoriser le penchant qu'elle eut, à le rendre dans son imagination le héros d'un petit roman. Elle écrivait ce roman tous les soirs, en le modifiant comme pour s'amuser; mais Dieu sait si elle s'y donnait un mauvais rôle! Or est-il rien de plus funeste à l'innocence du cœur, que cette méditation nocturne? On bâtit un édifice qui plaît toujours et dont les matériaux arrivent avec une singulière facilité.

En construisant ainsi, Eugénie s'habituait à penser à M. Landon, et

tout en s'avouant qu'il ne lui était pas indifférent, en croyant de plus en plus qu'elle serait heureuse avec lui, elle était loin de connaître son propre cœur; un sentiment pur y grandissait à son insu ; et l'amour n'était pas loin lorsqu'elle dit avec un accent enfantin : « Rosalie, vous êtes folle ! » La nuit, elle rêva qu'elle épousait M. Landon.

Le lendemain Nikel, au déjeuner de son maître, l'initia dans le secret de ses amours, et le pauvre chasseur le conjura de les couvrir du manteau de sa protection ; il ne le conjurait pas ouvertement, mais tout ce qu'il disait tendait à faire aller son maître chez madame d'Arneuse. 1° Il avait démontré que l'intérêt et la réputation de son bon maître lui étaient chers.

A cette proposition, Landon ayant regardé le maréchal avec attention, crut qu'il s'agissait d'une chose sérieuse; Nikel, continuant alors avec feu, soutint en thèse générale qu'il ne pouvait pas souffrir que l'on mît en doute l'urbanité et la politesse des Landon, et, en thèse particulière, que cette exquise réputation était en danger si monsieur n'allait pas faire des visites à toutes les bonnes maisons du pays où monsieur paraissait vouloir toujours habiter, notamment à la maison d'Arneuse, etc., etc. Enfin, il termina ainsi :

— Oui, monsieur, je le dis et je le répète, je ne vois pas ce qui vous empêcherait d'aller dans cette maison; vous vous y divertiriez toujours mieux que chez vous.

— C'est vrai, Nikel.

— Pourquoi refusez-vous donc de vous y présenter ?

— Je ne sais, mais je sens une répugnance invincible. Lorsqu'on a éprouvé certaines peines, le monde n'a plus d'attrait, on aime la solitude

— Si je connaissais vos chagrins, je pourrais, monsieur, vous prouver peut-être qu'il vaudrait mieux vous dissiper et voir une jolie jeune personne, un ange...

— Certes non, s'écria M. Landon avec un accent de maître.

— Ah ! monsieur, reprit l'adroit Nikel, vous faites bien voir là que vous la craignez.

— Je ne redoute le visage d'aucune femme, retiens bien cela, Nikel...

— En ce cas, monsieur a donc été amoureux?... En faisant cette interrogation, le chassseur regardait son maître; Horace ne leva seulement pas les yeux : alors Nikel continua :

« Si monsieur a été amoureux, il doit connaître les tourmens et les infernales inquiétudes de cette passion... » A ces mots M. Landon regarda Nikel d'un air qui voulait dire : Veux-tu me faire de la peine?...

Le maréchal comprit parfaitement ce regard; mais les passions ont toujours quelque chose de cruel : le chasseur savait bien que son maître avait été amoureux, et son envie d'apprendre tous les détails d'une aventure dont il ne connaissait que l'héroïne lui faisait sans cesse appuyer sur cet article malgré le silence

obstiné de son maître et le chagrin qu'il lui causait. Cependant la plupart du temps le remords le prenait en voyant qu'il tourmentait son maître, et dans ce combat entre sa curiosité et sa bonté, ce dernier sentiment l'emporta en ce moment; il n'osa plus continuer à toucher cette corde, et reprit en ces termes : — Ce que je faisais observer à monsieur était pour lui donner à entendre que je ne le sollicitais d'aller chez madame d'Arneuse qu'afin de rendre service au pauvre soldat qui lui a sauvé la vie à Eylau ; et je ne rappelle certes pas l'effet de mon devoir pour vous décider, car vous êtes le maître, monsieur ; je ne voudrais pas, pour toute la gloire d'un de nos maréchaux, vous causer la moindre

peine !... Vous irez, ou vous n'irez pas, Nikel fera comme il pourra...

—S'il y a quelque chose qui puisse me déterminer, s'écria Horace ému au dernier point, c'est ce que tu viens de dire. Périsse Nikel, reprit-il en saisissant le bras de son chasseur et élevant la voix; périsse l'homme qui refuse, par une démarche de peu d'importance pour lui, de protéger un autre homme et de faire son bonheur !... J'irai, Nikel, ajouta-t-il d'un ton de voix plus doux.

— Bonté céleste, dit Nikel en essuyant une larme, monsieur est bien bon !

— J'irai dès ce soir, demain, quand tu voudras enfin ! Va, mon brave, aime si tu peux !... tâche de trouver une femme dont tous les

soupirs, toutes les pensées soient pour toi, et tu seras plus heureux que ton maître !...

— Vous êtes donc malheureux ?... demanda Nikel avec l'accent de la plus tendre compassion, mais de la compassion curieuse.

— En voilà assez ; je ferai ce que tu veux... Laisse-moi !

— C'est que monsieur connaît mon penchant pour le malheur ; sans me vanter, j'ai su partager mon pain avec le pauvre, je n'ai jamais tué la poule du paysan, et j'ai toujours conduit les ennemis blessés à l'ambulance.

— C'est bon, c'est bien ; mais laisse-moi, Nikel...

— C'est que je vois bien que vous allez tomber dans la mélancolie, et

j'aimerais mieux (puisque vous allez ce soir chez madame d'Arneuse), c'est-à-dire il serait convenable que vous vous promenassiez à cheval ce matin.

— Je préfère rester.

— Mais monsieur sait bien que *Brigand* n'est pas sorti depuis quinze jours.

— Eh bien, monte-le!

— Ciel! y pensez-vous, Monsieur? moi, monter un des chevaux de monsieur! j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles! si monsieur ne veut pas venir, je promènerai *Brigand* à la main.

— Allons, Nikel, j'irai.

Nikel, se frottant les mains en signe de joie, se retira, et Horace sourit légèrement en voyant son va-

let de chambre s'imaginer qu'il lui faisait faire sa volonté. Mais Nikel était une si bonne âme, un si fidèle serviteur, que Landon, en le détrompant, aurait tari la source de mille scènes qui, pour la plupart du temps, le divertissaient.

CHAPITRE IV.

D'après la résolution que Landon et son fidèle sergent avaient prise, ils se promenèrent donc beaucoup plus matin qu'à l'ordinaire. Eugénie, plus attentive que sa mère, fut seule à les voir passer.

A trois heures environ, le chasseur mit toute son adresse à faire adopter à son maître une mise recherchée; et la mélancolie d'Horace l'empêchant de s'apercevoir du manége de son domestique, il s'habilla tout comme le voulut Nikel.

— Monsieur, disait-il quand il se vit en route avec son maître pour

aller faire cette visite, vous reviendrez sans doute quand vous aurez vu combien cette jeune personne est malheureuse...

— Elle est malheureuse!... s'écria Landon avec un accent de compassion, et comment?...

— Monsieur, c'est sa mère qui la tourmente un peu. Madame d'Arneuse est emportée, sa fille est douce; elle aime le faste, et mademoiselle Eugénie la simplicité; or monsieur sait bien qu'il y a des caractères qui ne s'accordent jamais, et alors la vie intérieure n'est pas commode. C'est précisément comme si l'on couchait avec un mauvais camarade. Toute maltraitée qu'elle est; cette jeune fille adore sa mère, Rosalie me l'a dit; et cette mère est aveugle, infirme,

car elle ne sent pas l'amour de sa fille; moi, je soutiens que c'est très-mal; quand une fille est bien disciplinée on doit lui rendre la vie heureuse....

— Pourquoi ne m'as-tu pas instruit plus tôt de ces détails?

— Mon général, je ne savais pas si ce spectacle-là vous rendrait plus triste ou plus gai.

— Tu le sais donc maintenant?

— Non, mon colonel; mais j'avoue franchement que j'ai intérêt à vous voir aller chez madame d'Arneuse pour pouvoir faire ma cour à Rosalie, et je ne voudrais pas que votre bonté... vous fût à charge. D'ailleurs, monsieur, ajouta Nikel en faisant tourner sa canne comme pour enlever ses scrupules, vous trouverez là

des distractions plutôt que chez vous. Ne prendrez-vous pas le parti de la fille contre la mère, comme le *petit tondu* en Espagne? ce sera une petite guerre. Vous finirez par vous intéresser à la jeune personne, et... vogue la galère... mademoiselle Eugénie est jolie... Tenez, voici la maison; elle n'est pas mal!... Au surplus, si vous vous ennuyez, nous venons au trot, vous pourrez vous retirer au galop... mais voici la porte... entrez, mon capitaine.

Horace, souriant de la franchise de son chasseur, lui serra la main, et Nikel, oppressé jusque-là, respira plus librement. Il trembla en frappant à la porte, et tressaillit en entendant les pas de Marianne qui vint ouvrir.

Pendant qu'ils s'acheminaient, il y

avait au salon une tempête qui venait du sud-ouest, car la maison de M. Landon était située dans cette direction-là.

— Notre voisin ne fait pas sa promenade aujourd'hui, avait dit madame Guérin.

— Il est sorti ce matin, lui répondit imprudemment sa petite-fille.

— Comment sais-tu cela? lui demanda sa grand'mère.

— Je l'ai vu passer avec son domestique vers dix heures, il allait à Cassan, repartit Eugénie avec d'autant plus de bonne foi que sa mère semblait approuver ce discours par son silence.

— Vraiment, je vous admire, s'écria madame d'Arneuse en jetant son livre *con strepito* (elle était fu-

rieuse d'avoir manqué le passage de Landon); vraiment, Eugénie, vous faites bien cas de tous les ordres de votre mère... J'ai signifié que je ne voulais plus entendre parler de cet étranger; son nom même me déplaît, m'irrite, et vous ne cessez de le prononcer! Maintenant, lorsque je voudrai quelque chose, il faudra demander tout le contraire; ainsi, Eugénie, ma fille, parlez, étourdissez-moi de tout ce que fait et ne fait pas M. Landon. Et d'où savez-vous, je vous prie, qu'il aille à Cassan, l'avez-vous suivi à cheval?

— Non, maman, répondit Eugénie en tremblant.

— Comment non! vous m'étonnez? Il ne vous manquerait plus que de courir les champs avec lui?...

— Mais, ma chère amie, dit madame Guérin en interrompant sa fille, ce n'est pas la faute d'Eugénie, c'est la mienne, j'ai parlé la première de ce jeune homme.

— Cela n'y fait rien, madame : devait-elle répondre? l'interrogeait-on? depuis quand les enfans discourent-ils devant les pères et mères comme s'ils étaient leurs égaux? Ah! que de notre temps on se tenait tout autrement. Jamais une fille bien élevée n'osait seulement lever les yeux, et mademoiselle voit passer le monde, sait où l'on va, ce qu'on fait. Nous demanderons pour vous le ministère de la police.

— Mais, maman, je n'ai pas cherché à le savoir; c'est le domestique de M. Landon...

— Eh bien, toujours!... Qu'est-ce que je viens de vous dire?... Ce nom me fatigue et il faut l'entendre à chaque instant...

— Madame, voici M. de Landon, s'écria Rosalie en entrant dans le salon avec un air de triomphe.

A ces mots, madame d'Arneuse resta tout interdite, et sa figure fut le théâtre d'une véritable péripétie comique. Le rouge de la colère expirante fit place à l'air d'une satisfaction froide; une aménité toute d'apprêt succéda si vite aux couleurs sombres de la sévérité, qu'on supposait facilement à madame d'Arneuse une grande habitude de ces jeux de physionomie; et cette mobilité dans le masque faisait mal présumer de sa franchise. Madame Guérin et Eugé-

nie avaient précipitamment tourné leur tête vers la porte; mais la jeune fille ramena lentement sa figure sur son ouvrage, soit coquetterie innée, soit crainte de sa mère.

— Madame, faut-il faire entrer?... demanda la malicieuse soubrette dont l'air goguenard annonçait qu'elle avait entendu la dernière partie de la scène.

Madame d'Arneuse pencha doucement la tête, passa négligemment les doigts dans ses cheveux, rajusta son fichu, et jetant un coup d'œil dans la glace, sa conscience lui conseilla de s'envelopper dans un grand schall.

Les pas du jeune homme retentirent dans l'antichambre, et bientôt Rosalie rentra pour annoncer d'une

voix sonore : « M. Horace de Landon »; puis elle regarda Eugénie en lui lançant une œillade qui voulait dire : « En avant! » si le chasseur eût été admis à l'interpréter.

A l'aspect d'Horace les trois dames se levèrent. Madame d'Arneuse lui montra un siége qu'elle avait déjà placé de manière à lui dérober la vue d'Eugénie ; et l'air moitié impérieux, moitié poli avec lequel elle l'accueillit était un reproche tacite du manque d'égards dont elle le jugeait coupable.

Avant de prononcer le compliment d'usage, un sourire de politesse, quoique empreint de mélancolie, venant errer sur les lèvres de Landon, parut à madame d'Arneuse galant et presque admirateur. Regardant déjà

ce sourire comme une espèce d'amende honorable, elle eut l'air de consentir à recevoir un hommage en laissant deviner qu'elle pourrait faire grâce en faveur de l'admiration : aussi répondit-elle par un coup d'œil plein d'amabilité.

— Madame, dit Horace, je viens vous faire une visite tardive, sans doute, mais les soins et les embarras d'un nouvel établissement, les chagrins qui l'ont causé sont mon excuse. Ne fallait-il pas de grands obstacles pour négliger des voisines aussi jolies...

En prononçant ces dernières paroles, son regard d'abord porté sur madame d'Arneuse et madame Guérin, s'était attaché sur Eugénie, qui par une manœuvre innocente elle

venait montrer sa broderie à sa grand'mère) se trouvait à côté de lui. La jeune fille rougissant, se glissa doucement sur une chaise plus voisine de Landon, et se gardant bien de jeter les yeux sur sa mère, elle essaya de continuer sa broderie.

— Eugénie, dit madame d'Arneuse avec une perfide bonté, tu n'y vois pas clair, ma fille; va auprès de la croisée, ton ouvrage exige beaucoup de jour, et surtout beaucoup d'attention, ajouta-t-elle en lui lançant un regard impératif qu'elle crut dérober à Landon.

— Est-ce mademoiselle qui touche si bien du piano?... demanda Horace en examinant Eugénie avec cette espèce d'intérêt que lui avaient in-

spiré les détails donnés par Nikel.

Eugénie étant interpellée, resta debout, et se hasardant à regarder Landon, lui répondit : — Oui, monsieur... et c'est aux soins, à la patience, aux conseils de ma mère que je dois le peu que je sais.

Par cette petite flatterie, Eugénie demandait à n'être pas forcée de lever le siége, sa mère ne disait mot, mais madame Guérin, enchantée de la douceur d'une phrase conciliatrice qui faisait à la fois l'éloge de la fille et de la mère, lui dit : — Viens, ma petite, viens là, et laisse ton ouvrage ?...

Elle alla donc toute joyeuse s'asseoir sur un fauteuil à côté de sa grand'mère ; et comme madame Guérin se trouvait juste en face de M. Lan-

don, que de cette place on pouvait l'examiner à la dérobée sans contrainte aucune, Eugénie, pleine de reconnaissance, baisa la main de sa grand' mère avec une douce effusion de cœur.

— Il paraît, mesdames, que vous êtes bien aimées, dit le jeune Horace à madame d'Arneuse.

— Ah, monsieur! quand on a rempli tous ses devoirs, c'est bien la moindre des récompenses d'une mère!

— Ils sont quelquefois pénibles, madame.

— Oh, oui!.. Cette exclamation fut accompagnée d'un soupir, et madame d'Arneuse leva les yeux vers le plafond. Elle sut bon gré à Horace de cette remarque, et là il obtint presque son pardon.

— Mais, répondit le jeune homme, vous n'avez pas dû rencontrer de terre ingrate dans le cœur de mademoiselle.

— Mon Eugénie est assez gentille, dit madame Guérin.

— Ah! monsieur, repartit Eugénie surprise du silence de la marquise, plus heureuse que les autres enfans, j'ai deux mères!

A ces mots, la jeune fille ayant tourné les yeux sur Landon, rencontra les siens, et leurs âmes furent, dans ce regard, comme en présence pendant un instant aussi rapide que l'éclair; elle aurait bien voulu l'*éprendre*, mais comment? Ignorante qu'elle était, elle ne put que laisser voir la candeur de son âme : elle cherchait à dominer, son

attitude était suppliante; elle voulait inspirer l'amour, elle le ressentit à son insu. En effet, cette minute fut pour elle pleine de magie : il lui sembla qu'elle lisait dans le cœur d'Horace, et dès lors naquit dans l'âme de la pauvre petite un sentiment dont on ne peut donner une véritable idée qu'en disant : c'était l'amour. Ce regard sympathique fut comme un talisman qui lia ses fantastiques méditations à la réalité ; la couleur des cheveux de Landon lui plut, elle aima la vivacité de ses yeux, le son de sa voix, le parler, la mise, enfin elle supposa qu'il pouvait avoir les perfections dont elle le parait dans ses rêves ; et pour elle rien n'était plus simple : aussi ce fut avec la naïveté de l'agneau qu'elle laissa croître son

amour; elle s'enivra doucement à la vue d'Horace, sans croire qu'elle buvait un poison mortel. Elle se tut, baissa d'abord les yeux, puis les relevant à la dérobée, elle contempla Landon avec un ravissement céleste.

Il arrivait donc à la maîtresse le contraire de ce qui advint à la soubrette; et de toute éternité il avait été décidé que la tendre Eugénie recevrait des lois de M. Horace, tandis que Nikel obéirait à Rosalie.

Madame d'Arneuse et madame Guérin observaient M. Landon avec la curiosité naturelle en pareille circonstance; la grand'mère semblait s'attacher à découvrir sur ses traits s'il avait un bon caractère, et la marquise examinait plus spécialement les formes extérieures et les manières.

Le jeune homme, qui savait vivre, ne s'offensa nullement de cet examen, et par une pente naturelle de notre amour-propre qui nous porte à vouloir paraître mieux que nous sommes, M. Horace s'étudia sans trop d'affectation à rester sur cette ligne heureuse aussi éloignée de la familiarité que de la sèche et froide politesse du grand monde.

— Monsieur, dit madame d'Arneuse, votre intention n'est sans doute pas de rester toute l'année dans notre village; c'est, pour un jeune homme, un théâtre resserré beaucoup trop stérile en plaisirs.

— Madame, j'y suis fixé pour toujours, du moins à ce que je crois: l'homme peut-il répondre de l'avenir?....

—Ah! c'est vrai, monsieur, j'en ai fait une bien cruelle épreuve! sans la révolution nous n'aurions pas eu le plaisir de vous voir... à Chambly.

— Ah! oui, s'écria madame Guérin en poussant un long soupir, lorsqu'on a eu une bonne maison, équipage, domestiques, hôtel, maison de campagne, il est bien dur, sur ses vieux jours, d'être réduite...

—Ah! madame, dit madame d'Arneuse en l'interrompant avec vivacité, nous ne sommes pas encore si maltraitées; je connais beaucoup de maisons nobles qui le sont plus que la nôtre.

—Mesdames, je vous assure, répondit le jeune Horace, que la fortune ne donne pas toujours le bonheur.

— Ah! monsieur, dit madame Guérin en souriant, elle ne gâte jamais rien...

— Quand elle est loyalement acquise, s'écria madame d'Arneuse avec le geste d'une dignité guindée.

— Dans le cas contraire, reprit Horace, ce n'est plus notre bien, c'est un dépôt pour tout honnête homme; mais je vous assure, madame, qu'il y a plus de gens heureux parmi les pauvres que parmi les riches : à mon avis, les gens qui, dans la vie, considéreront l'opulence et l'or avant tout compromettront toujours leur bonheur. Cette plante-là est modeste comme la violette, elle est sans cesse à nos pieds, faiblement cachée, il ne faut que se baisser pour la cueillir; mais, comme elle est en-

tourée de beaucoup d'autres fleurs, on se trompe sur le parfum, sur la couleur, et nous étendons trop les mains pour ne pas dépasser le but.

Une rougeur subite colora le visage d'Eugénie : en entendant ces paroles, en voyant les yeux de M. Landon la contempler, elle s'imagina qu'il lui disait implicitement « je se- « rais content d'une violette ; » elle n'était pas loin de Landon, elle était simple, élevée modestement : ne ressemblait-elle pas à une fleur des champs?

— Ainsi, monsieur, reprit madame d'Arneuse, je vois que vous êtes venu à Chambly pour cultiver le bonheur.

— Ah, madame! il n'en existe plus pour moi!... répondit le jeune homme

d'un accent de mélancolie qui partait si bien de l'âme qu'il communiquait la souffrance.

— Vous seriez malheureux!.. s'écria vivement Eugénie, émue de voir que l'infortune les réunissait déjà dans un même sentier de la vie; son malheur lui sembla moins pesant en rencontrant un compatriote.

Eugénie avait alors une attitude pleine d'abandon, la Charité du ciel n'aurait pas eu l'accent plus doux que le sien. Cette sollicitude inattendue frappa Landon, qui remercia le jeune fille par un regard... Madame d'Arneuse fit trembler sa fille par le coup d'œil qu'elle lui lança.

— Oui, mademoiselle, répondit Horace, je suis malheureux... Mais, ajouta-t-il en souriant, comme pour

donner le change, les chagrins des jeunes gens ne durent pas long-temps; ainsi, croyez plutôt que je me plains à tort...

— Eugénie, ma bonne, dit madame d'Arneuse en voyant que M. Landon examinait beaucoup trop sa fille, ma chère enfant, que tu serais aimable de m'aller chercher mon ouvrage...

Eugénie jeta sur M. Landon un douloureux regard. Cette phrase était pour elle l'ordre secret de quitter le salon et de n'y plus reparaître sans être appelée par sa mère. Se levant à regret, elle contempla M. Landon dans la glace jusqu'au dernier instant en lui disant adieu du cœur.

Un geste impérieux de madame d'Arneuse, surpris par Landon, le

mit à peu près au fait de cette scene: examinant alors la marquise avec plus d'attention, il vit son visage quitter brusquement le masque de la sévérité pour reprendre les grâces d'une affabilité d'emprunt quand elle se retourna vers lui. C'en fut assez pour lui faire juger madame d'Arneuse comme une comédienne malhabile dont le cœur était sec. Au premier abord les deux dames lui avaient déplu et il démêlait assez par leur conversation le vice de leur origine; mais à ce moment il acquit la preuve de toutes les assertions de Nikel, et dans son cœur s'éleva un sentiment de pitié pour Eugénie. De son côté, madame d'Arneuse avait reçu cette primitive impression d'après laquelle on juge presque

toujours en dernier ressort une personne que l'on voit pour la premiere fois.

Elle sentit tout d'abord que leurs âmes n'avaient aucun point de contact, et néanmoins Horace ne lui fut pas désagréable. Ce sentiment s'explique facilement. Madame d'Arneuse, n'étant pas noble d'extraction, outrait son rôle de marquise afin d'en obtenir les honneurs ; et comme elle rendait intérieurement justice à la simplicité de ceux qui se sentent naturellement supérieurs, Horace lui imposa, malgré ses manières exemptes d'exagération, une sorte de respect involontaire. Alors, soit qu'elle se flattât de s'en venger en l'écrasant par sa noblesse, soit qu'elle fût séduite par la fortune de

Landon, ou que le mystère dont il était entouré l'intriguât, soit que, le trouvant d'un extérieur agréable, elle eût l'espoir de le consoler, le fait est qu'elle déposa ses préventions et commença par lui rendre en elle-même une pleine justice.

Elle daigna donc lui sourire, et d'un air moitié amical, moitié protecteur, elle lui dit : — Monsieur, si vous avez quelques momens à perdre, nous serons enchantées de pouvoir faire une connaissance plus intime avec vous. Notre intérieur est, comme vous le voyez, très-simple. Je me suis vouée à mon ménage, au travail, à l'éducation de ma fille, et j'ai le bon esprit de me conformer, sans murmure, à la situation dans laquelle le sort m'a placée. Nous nous

aimons tous, et nous nous aidons mutuellement à porter le fardeau que les circonstances nous ont imposé.

— Madame, répondit Horace en faisant un geste par lequel il sembla se replier sur lui-même, j'userai quelquefois de votre aimable invitation : j'aime beaucoup la musique, quoiqu'il n'existe plus guère de musique pour moi dans le monde, ajouta-t il les larmes aux yeux; puis, après un moment de silence, il reprit : Je vois ici un piano; en revanche, je serais flatté que vous missiez à contribution ma bibliothéque, et, lorsque vous voudrez vous promener au loin, je serai charmé de vous voir accepter mes chevaux...

— C'est on ne peut pas plus galant, monsieur ; répliqua sèchement ma-

dame d'Arneuse, mais vous me permettrez de n'accepter que vos livres, nous avons notre voiture.

A ces mots madame Guérin regarda madame d'Arneuse avec surprise, mais le sérieux de sa fille et l'orgueil qui régnait sur sa figure la firent rentrer en elle-même.

— Nous ne nous en servons pas souvent, dit-elle alors avec un sourire moqueur.

Enfin, après quelques propos insignifians, M. Landon se leva, et, saluant les deux dames, il se retira. Madame d'Arneuse, sans quitter sa place, lui rendit un salut tout-à-fait théâtral; mais madame Guérin ne le quitta qu'à la porte, en le contemplant avec bonté.

Nikel abandonna Rosalie en enten-

dant les pas de son maître, et le chasseur, une fois dans la rue, se retourna pour voir encore la maison; alors il crut apercevoir dans le grenier où s'était déjà postée la femme de chambre, une jeune figure qui contemplait Horace avec assez de curiosité.

Aussitôt que M. Landon fut parti, madame Guérin dit à sa fille : — Comment, ma chère amie, as-tu pu transformer en voiture la berline démantibulée qui tomberait en cannelle si on voulait lui faire faire un pas.

— Est-ce que vous croyez, madame, que j'avais envie de me laisser écraser par le faste de ce jeune homme? Pour qui nous prend-il donc, en nous offrant sa voiture?... En cela il a manqué d'usage; car du reste il est mieux que je ne le croyais.

Cette dernière phrase était chez madame d'Arneuse la première note de la gamme qu'elle se proposait de parcourir. Ce propos tenait dans son esprit le juste milieu entre la ligne où finissait la défaveur, où allait commencer la louange. C'était tout ce que son envie de rendre justice à M. Landon et de l'exalter par la suite pouvait lui faire dire pour s'accorder avec ce qu'elle avait avancé précédemment. Elle se servait ainsi de lignes imperceptibles, pour ne jamais avoir l'air de changer d'opinion ; de manière qu'il fallait être très-exact à retenir ses assertions précédentes, et vouloir encourir sa haine en les lui rappelant, pour lui prouver qu'elle était très-inconstante dans sa manière de voir.

La phrase de madame d'Arneuse semblait jeter le gant, et madame Guérin se serait tue toute sa vie plutôt que de ne pas le ramasser. — Comment donc, ma chère amie ! mais c'est qu'il est très-bien ; il a une figure tout-à-fait expressive ; ses manières sont très-distinguées.

— Oui, dit froidement madame d'Arneuse, il est assez bien. Comme elle prononçait ces paroles, Eugénie rentra au salon, se doutant bien que, selon l'habitude constante de la maison, l'on devait s'occuper de M. Laudon.—Eugénie, reprit-elle en s'adressant à sa fille, vous parlez beaucoup trop lorsqu'il y a des étrangers ; encore un peu vous auriez tenu le dé de la conversation.

La pauvre enfant remarqua qu'il

y avait moins d'aigreur dans le ton, l'accent et les paroles de sa mère, et cette douceur lui parut le signe évident de la faveur qu'avait obtenue M. Horace; elle s'en applaudit pour lui, à ce qu'elle crut; mais en analysant bien cette joie, elle aurait vu qu'en définitive son cœur était ému, parce qu'elle concevait l'espoir de revoir M. Landon, s'il plaisait à sa mère.

— Je vois avec plaisir, reprit madame Guérin, que cela pourra nous faire une société agréable. J'aurais bien voulu lui demander s'il savait jouer le boston; mais une première fois...

— S'il ne le savait pas, dit Eugénie en tremblant, nous le lui apprendrions.

— Eugénie, répondit la grand'-mère, il aime la musique...

La jeune fille rougit et se tourna vers son piano comme pour le remercier. A tout cela madame d'Arneuse ne disait mot; mais ce silence était énergique, puisqu'elle souffrait avec plaisir que l'on s'entretînt de ce jeune homme impoli dont le nom était naguère proscrit par elle.

— Du reste, il paraît certain, bonne maman, qu'il est triste; car la mélancolie perce dans ses paroles, ses yeux, son maintien, tout...

— Bah! il est jeune et riche, et, dans cette position-là, les peines s'en vont comme elles viennent.

— D'ailleurs, reprit madame d'Arneuse, d'après sa phrase mélancolique on devine bien la nature de

ses petits chagrins, et si je voulais m'en donner la peine, je le distrairais bientôt... Les jeunes gens!...

— Je ne le crois cependant pas d'un caractère inconstant, dit madame Guérin; sa figure a des traits qui annoncent de l'énergie...

L'on s'entretint ainsi du jeune homme et de sa visite jusqu'à l'heure du dîner, durant lequel, au grand contentement d'Eugénie, la conversation ne changea pas de sujet, ce qui n'est pas extraordinaire; dans un petit village, les moindres choses font événement.

Pendant qu'au salon l'on parlait de M. Landon, ce dernier cheminait avec son chasseur, et ils résumaient ensemble leurs opinions.

— Eh bien, Nikel, avait dit Ho-

race, où en sont tes affaires avec ta Rosalie?

— Trop bien, mon capitaine, trop bien.

— Que veux-tu dire?

— Je m'explique : monsieur, la rusée m'a tout-à-fait ensorcelé, et maintenant je l'aime trop pour y voir clair, je ferai quelque sottise;... ah, je réponds qu'elle me tiendra toujours la dragée haute, car elle s'aperçoit bien que je ne suis qu'un conscrit auprès d'elle. Croiriez-vous, mon capitaine, que je n'ai pas encore osé lui embrasser les mains, qu'elle a, par parenthèse, blanches comme du lait... Enfin, s'écria le maréchal, comme s'il lui fût survenu quelque réflexion désagréable, malgré toutes ces incohérences-là, elle a un cœur

excellent, elle m'a attendri, car elle pleurait en me racontant les tours que sa maîtresse joue à cette pauvre petite créature, qui est bien un ange du ciel, il ne lui manque plus que des ailes.

— Et que t'a-t-elle dit?

— Monsieur, quand elle a entendu fermer la porte du salon, elle s'est écriée : « Marianne, je parie que l'on a renvoyé mademoiselle chercher le mouchoir ! » Pour lors elle est sortie, et après quelques minutes elle est revenue, et nous a dit : « Je ne me trompais pas ; mademoiselle en a les larmes aux yeux !... » Et voilà, mon capitaine...

— Elle pleurait !... s'écria M. Landon.

— Oui, monsieur, et voilà, con-

tinua l'impitoyable chasseur, voilà qu'elle nous dit que madame d'Arneuse était la femme la plus capricieuse, la plus changeante, la plus orgueilleuse; que son imagination vire et tourne comme un aide-de-camp les jours de bataille. Enfin, elle nous a fait le récit des infortunes de mademoiselle Eugénie, si bien, quoi! qu'elle ma crevé le cœur. J'aurais donné ma solde de retraite pour avoir douze mille livres de rente à offrir à cette jeune fille-là avec ce cœur d'honnête homme qui bat sous ma capote, afin de la tirer d'un enfer pareil, si je n'aimais pas Rosalie, s'entend!... et puis elle nous a encore conté combien cette demoiselle est bonne, qu'elle excuse les domestiques, qu'elle soigne sa mère, qu'elle

l'aime malgré ses lubies, qu'elle joue du piano comme un capitaine de musique, qu'elle mérite un trône, enfin, comme un fuyard mérite une balle dans la tête!

Ce discours du chasseur germa dans le cœur de Landon. Poussé par sa bonté naturelle, il s'occupa involontairement du malheur d'Eugénie; il la plaignit, et frémit plus d'une fois en songeant qu'il existait de malheureuses créatures qui, dès leur entrée au monde, étaient entourées d'un cercle terrible de misère dont elles ne pouvaient sortir qu'en mourant. Eugénie était par sa situation comme attachée au malheur.

Si Landon pensait à Eugénie, elle ne fut pas sans l'imiter un peu. Le soir elle eut de la peine à jouer

avec sa mère, elle oubliait les cartes, faisait des fautes; et comme madame d'Arneuse, par suite de l'amour-propre qui formait la base de son caractère, n'aimait pas à perdre, elle gronda Eugénie. La pauvre enfant ne put donc se livrer à sa douce rêverie qu'au moment où elle se retira pour dormir. Or, comme dans les deux maisons tous les personnages se couchèrent en pensant les uns aux autres, cette aventure se trouva dans cet instant aussi fortement nouée qu'un bon troisième acte de tragédie.

CHAPITRE V.

—

Le lendemain Nikel, revenant de promener *Brigand*, s'arrêta à la porte de la maison; car Rosalie, qui l'avait vu passer, avait eu soin de se mettre en embuscade pour recevoir l'encens flatteur du maréchal-des-logis.

— Comment cela va-t-il ce matin, ma belle demoiselle, dit Nikel en attachant le cheval par la bride à la chaîne de la cloche.

— Cela va bien, monsieur, reprit la soubrette en lui lançant une œillade toute gracieuse, et depuis votre visite d'hier, le vent a changé chez nous : madame n'a encore grondé personne,

pas même sa fille ; madame Guérin fredonne les airs qu'on chantait de son temps, et quant à mademoiselle, tenez !... écoutez-moi ces traits-là ? cela roule avec une rapidité de tonnerre; elle est au piano depuis ce matin, et l'on dirait que ses doigts vont mille fois plus vite qu'à l'ordinaire; seulement à l'entendre, on voit qu'elle n'est pas malheureuse ce matin; quant à moi, M. Nikel, j'ai suivi le torrent, et je chante les rondes de mon pays.

— Pourriez-vous m'instruire, mademoiselle, dit flegmatiquement le chasseur, qu'est-ce qui a fait faire ce demi-tour à droite, ou quel est le général qui a ordonné ce quart de conversion ?

— Ah ! M. Nikel, nous sommes

toutes ainsi bâties dans notre maison : avec un compliment on nous enlève une migraine; flattez notre amour-propre, et nous sommes aimables; une caresse, et ce sont des amitiés à n'en plus finir; une mouche vole, cinq minutes après la scène change, le vent vient de galerne, et de fil en aiguille on se reproche jusqu'aux bas à l'envers et des paroles dites il y a vingt ans; et tout cela vient....

— De la lune! répondit le maréchal en haussant l'épaule, et lançant un sourire moqueur comme pour indiquer son incrédulité; a d'autres, mademoiselle, ce sont des incohérences trop fortes, et vous vous moquez de moi!...

— Je ne me moque point, reprit

Rosalie; et, toute jeune et étourdie que je paraisse, je gouvernerais la maison si je le voulais. Je vois quand madame est en colère au seul son de sa voix, et pour la mettre en bonne humeur je n'ai qu'à lui dire en l'habillant qu'elle est plus blanche que mademoiselle, qu'elle paraît sa sœur...

— Cela est mal, mademoiselle!

— Et pourquoi?

— Parce que cela n'est pas vrai, dit Nikel avec calme.

— Bah! reprit Rosalie, j'aime les changemens à vue, moi!... cela met de la variété dans l'existence : aussi peu à peu madame desserre ses lèvres minces, elle commence à rire, elle finit par me croire, et la voilà gaie pour jusqu'au premier papillon qui

lui rasera le nez. Quant à madame Guérin!... dire comme elle, l'écouter, lui répéter qu'elle a été jolie, lui retracer son opulence passée, elle est à vos genoux; le dos tourné, si un autre vous accuse et dit : tue, elle répond : assomme. On revient, elle vous cajole; mais c'est de la bonté si l'on veut... Elle est trop facile... Eh bien, M. Nikel, je n'ai pas le temps de m'occuper à les gouverner, j'aime mieux rire de leurs scènes, voir tourner ces girouettes-là en tirant mon épingle du jeu, consolant mademoiselle, et faisant enrager Marianne jusqu'à ce que j'aie une autre victime, vous, par exemple.

— Toujours gaie et charmante, s'écria le chasseur en lâchant un gros soupir sentimental.

— Toujours, M. Nikel, malheureusement j'ai grand'peur que notre ordre du jour, comme vous l'appelez, ne tienne pas long-temps; nous retomberons dans notre infortune première, et cette pauvre demoiselle Eugénie restera à la torture.

— Mademoiselle, dit Nikel en s'emparant des mains de la soubrette, pourriez-vous m'expliquer le sens de vos petites hiéroglifiches.

— Ah! reprit Rosalie, cela veut dire qu'il ne tiendrait qu'à vous de faire la pluie et le beau temps chez nous; et comme votre maître a l'air d'une bonne âme, il pourrait toujours laisser le ciel dans une honnête température.

— Par la bataille d'Austerlitz, mademoiselle, tout ceci s'embrouille,

et il faut que je vous aime autant pour rester devant vous à voir sortir vos joliès petites paroles d'entre vos dents blanches sans y rien comprendre. Au reste, voilà bien l'amour, disait un trompette de mes amis, c'est le boute-selle de toutes les sottises !..

— M. Nikel, j'aime à croire que vous êtes discret et que l'on peut vous confier quelque chose....

— Mademoiselle, un militaire, après deux heures de faction et un tour à la salle de discipline, garde un secret comme un cheval du train

—Eh bien, M. le maréchal, reprit Rosalie en le regardant de manière à le rendre fou, si vous êtes pour long-temps dans le pays, si vous avez quelque empire sur votre maî-

tre, faites-le venir quelquefois ici : qu'il tourne chaque fois un petit compliment à madame, et notre pauvre jeune fille respirera ; on ne la grondera plus, elle sera heureuse enfin ; et si votre maître a bon cœur, il le sera aussi en sachant qu'il allége le martyre de cet enfant-là !

— Par la prise de Stettin, mademoiselle, si cela peut vous plaire, nous viendrons.

— Ah ! M. Nikel, je n'y ai d'autre intérêt que celui de voir mademoiselle moins malheureuse.

— Mais moi, ma chère, j'y gagnerai le plaisir de vous voir ; vos regards sont comme du miel pour moi ; et le jour où vous voudrez bien me dire que vous comptez sur ma constance, je ne regarderai plus aucune

femme en face, ni de côté... Ici le chasseur fit un mouvement pour embrasser Rosalie, elle se recula brusquement, Brigand eut peur, cassa la sonnette et s'enfuit; Nikel courut après Brigand, et Rosalie se retira en riant.

Par suite de cette conversation, deux ou trois jours après, M. Horace fut amené dans le salon de madame d'Arneuse, vaincu par les savantes manœuvres de Rosalie. Elle se servit de Nikel, comme un habile général des tirailleurs de son armée; et le chasseur finit par l'emporter sur la répugnance de son maître pour les deux dames. Lorsque le jeune homme entra, madame d'Arneuse étant très-bien mise, eut un mouvement de joie de ce que cette

visite coïncidait avec un moment où la toilette lui donnait un air de fraîcheur, un lustre de beauté extraordinaire : ce fut un premier motif pour le trouver fort à son goût. Au nom de Landon, prononcé par Rosalie d'une voix éclatante, les trois dames se levèrent, et chaque visage eut une gracieuse expression à laquelle le jeune homme répondit par un salut et le sourire banal sous lequel il voilait sa mélancolie.

Ce sourire tomba dans le cœur d'Eugénie, comme la rosée sur une fleur ; ce fut même fraîcheur, même pureté. Le soir mariait alors ses ombres vaporeuses aux teintes indécises du crépuscule ; le printemps répandait les trésors de ses premiers parfums, et les derniers rayons du

soleil versaient dans le salon une nappe de lumière rougeâtre : le silence de la nature troublé par les derniers chants des oiseaux, l'heure, l'espoir, tout rendit pour Eugénie ce moment enchanteur ; ce fut une véritable fête dont elle ne connut que long-temps après la douceur enivrante. Elle se rassit timidement, pencha la tête sur son ouvrage, garda le silence, et sans lever les yeux sur M. Landon, se contenta de savourer le charme qu'elle éprouvait à l'entendre parler. Elle se mit à recueillir chaque parole; et, plus elle écouta, moins elle se sentit capable de lever la tête, car sa rougeur et la virginale expression de sa félicité se seraient dévoilées à l'être le plus inattentif.

Elle avait lieu d'être contente: ma-

dame d'Arneuse, ayant une grande prétention à l'esprit et au savoir, voulant déployer ses connaissances, amena la conversation sur la littérature, les arts, les sciences; et le jeune homme, facile comme il était, toujours prêt à rendre la bride à son imagination, discuta avec tout le feu de son âge : tranchant comme tous les jeunes gens, et gagnant de l'aisance à mesure que la discussion s'avançait, il finit par oublier où il se trouvait et se croire avec des amis. Il se livra donc à toute la poésie et l'originalité de ses idées; tour à tour familier, énergique, gai, triste, suivant les sujets. A la fin la conversation, insensiblement détournée de son but primitif, tomba sur l'éducation : madame d'Arneuse prétendait

que l'enseignement actuel était bien inférieur à celui d'autrefois, que les jeunes gens n'avaient plus autant d'égard pour les femmes, qu'ils perdaient du côté du charme des manières et de la galanterie, etc.

— Ah! cela est bien vrai, s'écria madame Guérin; quelle différence énorme! Je voyais dans nos salons, avant la révolution, les hommes être aux petits soins, faire de la tapisserie, apporter des vers; mais autrefois un homme ne se serait seulement pas permis de regarder une femme en face, et jusqu'à trente ans n'osait prendre la parole.

— Mesdames, s'écria Landon avec cette douce chaleur que donne la raison, je conviens que la jeunesse d'aujourd'hui n'est pas celle de 1779.

En entendant cette année, madame d'Arneuse fit un mouvement comme pour se déclarer incompétente à juger le mérite de la jeunesse de cette époque-là.

— Mais, continua Landon, les temps sont bien changés ! Ce siècle a reçu un baptême de raison et de gloire qui donne une toute autre direction aux idées.

— Voilà bien ce dont nous nous plaignons, répliqua madame d'Arneuse.

—Quoi! vous regretteriez, madame, que Napoléon ait proféré en plein sénat : Où est le drapeau là est la France !...

— La pensée est un peu nomade ! repartit la marquise, enchantée de montrer tant d'esprit.

— Vous regretteriez nos conquêtes ?

— Les ennemis sont en France.

— Nos institutions.

— Votre noblesse n'a qu'un jour.

— Tout ceci, madame, n'est pas l'éducation ; nous sortons de notre sujet : je conviens que la noblesse d'autrefois était plus ancienne....

—Plus nationale, monsieur, parce qu'elle s'appuyait sur des traditions populaires..... Nous étions les héritiers des premiers conquérans du sol.

— Vous voulez dire des défenseurs, madame.

— Oui, monsieur, je me trompais.... Ne connais-je pas tout ce que l'on a écrit sur l'origine de la noblesse et l'histoire, Mably, Raynal,

Diderot, Lavoisier, Helvétius, j'ai vu tous ces messieurs.

— Vous étiez donc toute petite, madame ?

— Ils venaient dîner chez mon père fort souvent...

— Nous avions une si bonne maison, dit madame Guérin pour soutenir le mensonge de sa fille, que nous devions à notre cuisinier l'honneur de leur compagnie; car, telle que vous me voyez, j'ai fait un boston avec Francklin, Kamikaël et Voltaire: ils étaient fort aimables. Mais j'en ai fait un autre...

A ces mots, un sourire plein d'ironie vint errer sur les lèvres de Landon, et madame d'Arneuse tenait déjà trop à l'estime du jeune homme pour n'en pas être très-piquée : aussi

dit-elle à sa mère avec dépit : — Ah! madame, faites-nous grâce de l'inventaire de vos bostons... Puis s'adressant à Landon : — Allons, monsieur, soutenez votre thèse : vous avez assez d'esprit pour me convaincre, je suis très-disposée à croire à la perfection de la jeunesse d'aujourd'hui.

— Je n'ai pas prétendu, madame, que nous fussions parfaits ; je m'étonnais seulement de vous entendre regretter le temps où nous étions constamment à vos pieds : vous avez perdu des galans, mais vous gagnez des *amans*. Moins on voit les femmes, plus elles sont honorées.

— On dirait que vous avez peur de nous.

— Peut-être, madame.

— Vous êtes galant, vraiment.

— Ah! vous savez bien que mon *peut-être* n'est pas une injure. De nos jours, une passion influe sur la vie tout entière, et l'on ne doit pas s'exposer avec étourderie, car les fleurs de l'amour croissent sur des précipices.

— Bienheureuses, monsieur, sont les femmes qui rencontrent dans leur vie un être qu'elles peuvent aimer comme aime, selon vous, la jeunesse actuelle!... Je n'ai pas connu cette félicité... Mariée par convenance, j'ai su me garder de cette licence de bon ton en usage alors, mais j'avoue que je ne recommencerais pas deux fois mon existence. Vivre avec un cœur vierge et tendre en se trouvant chargée de l'honneur d'une illustre maison est un supplice que j'ignorais avant d'épouser M. d'Arneuse!..

— Ma pauvre fille!... s'écria madame Guérin.

— Ah! madame, répondit Horace, regardez-vous bien plutôt comme heureuse!... A ces mots son front se chargea d'un nuage épais de chagrin, et il ajouta d'une voix tremblante: — Oui! trois fois heureux, le moine, la religieuse, qui, retirés du monde et combattant le démon, atteignent paisiblement la vieillesse! S'ils ignorent comme vous (madame d'Arneuse sourit avec une feinte tristesse les vives jouissances de cet amour enivrant pour lequel l'odeur est parfum; les regards, des caresses; le bruit, harmonie; la parole, une musique divine; ils ignorent aussi la rage, le désespoir, causés par une trahison, et cette mort lente, cette

consomption tardive dont on est alors dévoré. ..

Un feu sombre animait les regards de Landon ; ses gestes étaient éloquens, son attitude pénible à voir. En achevant les derniers mots, sa voix baissa graduellement et imprima si bien la mélancolie qu'il trouva un écho dans les cœurs des trois dames. Eugénie, qui gardait un religieux silence d'après l'ordre de sa mère, n'osa le contempler, car elle se sentait prête à pleurer.

— Me voilà presque convaincue de la perfection du siecle; certes, autrefois on parlait avec moins d'enthousiasme.... Vous n'avez pas les idées d'un militaire, monsieur....

— Non, madame, répondit-il avec

un accent de tristesse... Le silence régna.

—Il est bien digne d'être aimé, s'il conçoit ainsi l'amour! pensait Eugénie. A ce moment elle avait une pose et naïve et charmante, elle osait regarder Horace avec l'abandon, le sourire de l'innocence : il se tourna vers elle comme pour ne pas voir une image terrible, il semblait vouloir se rafraîchir le cœur par l'aspect de l'enfance, et il fut frappé du spectacle offert par cette figure où les progrès d'un profond amour se manifestaient, en couvrant comme d'un voile les traces d'une souffrance habituelle. Il vit la modestie du front, l'amour du regard, la douceur des cheveux, le contour pur du visage, l'éclat de la jeunesse, la sou-

mission de la femme qui aime, et sans deviner encore le secret du feu qui vivifiait Eugénie, il admira la suavité d'un si parfait ensemble comme il eût admiré une tête de Raphael.

Horace rompit le silence en disant avec une émotion cruelle : — Mademoiselle ne touche-t-elle pas du piano? Qu'il y a long-temps que je n'ai entendu de musique!... Il y avait une amertume secrète dans cette exclamation.

— Long-temps!... reprit naïvement Eugénie; j'ai joué avant-hier!... Elle s'arrêta, un vif sentiment de peine faisait mourir sa parole.

En effet, la pauvre enfant parcourait le doux pays des chimères amoureuses, et le « *long-temps* » de Landon l'en avait tirée bien brusquement.

— S'il ne se souvient pas d'avoir entendu mon piano, il ne m'aimera pas! Telle fut sa réflexion, et mettant son mouchoir sur sa figure, elle essaya de quitter le salon.

Madame d'Arneuse ayant bien remarqué l'attention avec laquelle Horace contemplait Eugénie, s'était promis de la renvoyer; mais elle fut blessée d'être prévenue par elle et de la voir agir par un sentiment qu'elle n'ordonnait pas. Poussée alors par ce délire des tyrans qui croient perdre en pouvoir ce que leurs sujets gagnent en libre arbitre, elle dit à sa fille : — Restez! sonnez pour avoir de la lumière vous allez nous jouer un morceau, et nous tâcherons, ajouta-t-elle, de faire bien des fautes!

Il faut aux gens vraiment sensibles un sens à part pour deviner avec tant de promptitude la blessure involontaire qu'ils ont faite à une âme aimante trop tendre à la souffrance; on dit alors qu'ils *savent revenir*. Landon possédait cette qualité charmante : cet être parfois dépourvu de grâces et de manières en avait alors de touchantes. Lorsqu'Eugénie obéissant avec crainte se dirigea vers son piano, il alla l'ouvrir lui-même, aida la jeune fille à chercher la musique, s'assit tout près d'elle, et quand elle joua, ses yeux pleins de douceur se fixant sur elle furent comme de tendres interprètes implorant un pardon. Ce langage secret ne fut que trop bien entendu. Un malin génie semblait se plaire à

égarer Eugénie par de fausses lueurs, pour la laisser éblouie au bord d'un précipice.

En effet Landon, tourmenté par l'idée qu'il pouvait ajouter à la somme des malheurs domestiques dont Eugénie était accablée, s'efforça d'être affectueux auprès d'elle. Alors la pauvre petite prit les effets d'une pitié généreuse pour les soins d'un naissant amour; elle s'abandonna doucement au bonheur de le sentir à ses côtés, s'occupant d'elle, et la voyant avec plaisir. En proie à cette confiance naturelle au jeune âge, elle croyait avoir déjà jeté un premier *charme* sur son cœur, elle l'espéra du moins; et, dans ce moment trop fugitif, oubliant tout, posant, non sans crainte, un pied sur une terre

inconnue, elle savoura les délices de la première joie de sa vie.

Quand le morceau fut terminé, Landon, avec cette grâce particulière à ceux qui ont souffert, lui dit: «J'ai entendu ce morceau presque aussi bien exécuté... »

— On n'a pas eu beaucoup de peine à le mieux jouer! s'écria madame d'Arneuse.

— Par qui, monsieur? demanda Eugénie en tremblant.

— Par vous, mademoiselle, répondit-il; il y a quatre ou cinq jours, à quatre heures environ, je revenais de la promenade... votre fenêtre était ouverte...

L'accent avec lequel il prononça cette phrase, et son fin sourire dirent assez à Eugénie qu'il cherchait

à réparer sa faute... A ce moment la jeune fille feuilletait par maintien son livre de musique; la page tremblante n'accusait que trop son émotion; mais elle eut encore assez de présence d'esprit pour se plaindre de son extrême timidité.

Landon, revenant alors auprès de madame d'Arneuse, la complimenta sur les soins qu'elle donnait à l'éducation de sa fille; puis, sans dire un mot d'Eugénie, il se mit à flatter la marquise avec emphase; il semblait, à l'entendre, qu'elle seule eût joué. Faisant pressentir adroitement qu'il lui croyait un talent supérieur, il parut vivement en désirer la preuve, souhaitant un prélude, une improvisation, un accord même, comme une faveur... Madame d'Arneuse se

garda bien de détruire cette flatteuse opinion, et reçut les complimens avec la fausse modestie d'un poëte du dix-neuvième siècle.

En entendant faire l'eloge de sa fille, il fut impossible à madame Guérin de se taire; et Landon se mit à écouter avec une complaisance unique la vieille grand'mère vanter les qualités de la marquise.

— Ah! monsieur, si vous l'aviez vue, dit-elle en terminant, avant la révolution, au milieu d'une cour composée des gens les plus remarquables de l'époque; c'est alors qu'elle était belle et bien mise, ayant les plus beaux chevaux, les équipages les plus élégans.

— Oh tout était simple, mais de bon goût, ajoutait madame d'Arneuse.

— Et le jour que tu fus présentée à la cour, on ne parlait que de toi à Versailles.

— Oui, répondit-elle en poussant un soupir! c'était le 17 janvier 1789.

— A quatorze ans, ma pauvre fille, nous t'avions déjà sacrifiée!.. si jeune, si belle!..

— Et je suis maintenant une vieille maman.

— Ah! madame, reprit Horace, si nous sommes séparés de 89 par par un siècle d'événemens, votre visage nous fait souvenir que la dynastie nouvelle n'a qu'un jour. Pour qui ne sait pas la vérité, vous êtes la sœur de votre fille...

Horace avait déjà deviné le caractère de ses voisines, et n'épargnant plus dès lors un encens respiré avec

tant de plaisir, il s'amusa non-seulement de la marquise mais aussi de sa mère. Il soutint à madame Guérin qu'elle avait dû être très-jolie; et ses complimens, tout exagérés qu'ils étaient, furent reçus avec reconnaissance. Madame d'Arneuse venait de montrer son esprit, cette fois elle crut convaincre Horace de l'antiquité de sa race.

Alors madame d'Arneuse, après avoir reconduit M. Landon, revint lentement se placer devant la cheminée; et, s'examinant quelque temps dans la glace, elle dit en passant ses doigts dans les boucles de ses faux cheveux :

— Il a été très-bien, mais parfaitement bien ce soir, notre voisin! il est très-aimable.

— Et toi, reprit madame Guérin, tu étais mise à ravir.

— Maman était très-jolie, ajouta Eugénie, en embrassant sa mère. Madame d'Arneuse, comme pour la consoler de son triomphe, lui fit une légère caresse. — « Ne vous ai-je pas toujours dit, répondit-elle, que ce jeune homme nous ferait une société? mais c'est qu'il est on ne peut pas plus galant, distingué.

— Et instruit, s'écria madame Guérin; tenez, voyez-vous? ce jeune homme est un puits de science...

— Oh! mais, charmant! continua madame d'Arneuse : de belles manières, bon ton, joli homme, il a tout pour lui; je gagerais qu'il est noble...

— Il paraît avoir un bien bon

cœur, dit tout doucement Eugénie.

— Oh! oui, reprit madame Guérin; il éprouve peut-être quelque infortune de cœur; car il nous a dit certain mot avec une sensibilité qui m'a touchée.

— Il est sans doute trompé par une coquette qui n'aura pas senti la valeur d'une âme comme la sienne! ajouta madame d'Arneuse, d'un air qui disait parfaitement : « Je la sens, moi ! »

Enfin, à onze heures et demie du soir, après une conférence de trois heures, pendant laquelle chacune de ces dames parla selon ses vœux secrets, il fut reconnu, avéré et adopté à l'unanimité que M. Horace Landon était un chef-d'œuvre de nature, un homme tel qu'on n'en

faisait plus, un homme digne de madame d'Arneuse, un homme digne d'Eugénie. Quand madame d'Arneuse, la plus exagérée des trois, et celle qui exaltait le plus le jeune homme, laissait apercevoir ses vues sur lui, madame Guérin applaudissait à la moindre idée ; si Eugénie soupirait doucement, sa grand'mère faisait observer qu'elle éprouverait un singulier plaisir à l'appeler son fils; alors, en quittant le salon, madame Guérin dit à sa fille tout bas : « Tu pourrais l'épouser ! » et à sa petite-fille, lorsque madame d'Arneuse fut trop loin pour l'entendre : « Tu l'épouseras ! »

CHAPITRE VI.

Les caractères semblables à celui d'Eugénie, exerçant toute leur force à l'intérieur, ne conçoivent que de grandes passions. La sensibilité de cette jeune fille, étant refoulée dans son propre cœur par la sévérité maternelle, y formait un foyer de sentimens qui, ne se déversant sur aucun objet extérieur, ne s'échappant ni par ses discours, ni par ses actions (renfermée qu'elle était dans une maison solitaire et réduite à la société de ses deux mères), devaient se répandre avec effusion sur le premier être qu'elle jugerait digne d'être

son protecteur; et comme ce caractère sourdement énergique était couvert d'une timidité prodigieuse, résultat naturel de la gêne sous laquelle sa mère l'écrasait, cette force aimante gisait dans son pauvre cœur comme une fleur sous la neige. Chez elle la sensibilité existait dans toute sa verdeur primordiale : Eugénie vivait dans son cœur, pensait dans sa conscience, marchait dans son amour, seule et comme dans une nuit lumineuse.

Cette jeune fille, passive en apparence, devait donc éprouver plus de peine et de soucis pour un mot équivoque, un regard incertain, qu'une autre femme pour un cruel abandon: enfin, son cœur n'avait de place que pour un seul amour; et tel était son

sort, que la sévérité de sa mère ayant augmenté sa timidité naturelle, l'ayant habituée à suivre un maître, à lui obéir, elle était prédestinée à n'avoir en amour, qu'il fût *inspiré* ou *ressenti*, rien que le second rôle, c'est-à-dire qu'elle aimerait comme un pauvre chien aime son maître, souffrant ses injures sans plainte, baisant sa main qui le frappe, l'adorant sans écouter les voix changeantes de l'opinion publique, le regardant sans cesse avec bonheur, avec respect, obéissant sans même consulter ses forces, cachant sa peine, mais heureux, mille fois heureux d'un regard, l'estimant comme la plus belle des récompenses, et disant toujours : « Mon air, ma vie est là; plus loin, je meurs. »

Pour de telles âmes la vie n'est qu'un long amour ; et un mot, un geste, un sourire, ont une signification heureuso ou malheureuse ; elles deviennent la substance même de l'être auquel elles s'attachent, c'est une incarnation toute céleste ; et partout où va cet être, elles vont : la fange, l'échafaud, les prisons, un palais, tout leur est une douce patrie, pourvu qu'*il* y soit.

Telle était donc l'âme d'Eugénie : et l'éducation que sa mère lui avait fait subir, loin de dégrader son caractère, comme on pourrait le penser, y avait en quelque sorte thésaurisé le sublime. *La grande passion* venait d'entrer dans son cœur, elle devait y marcher à pas de géant ; mais la nature de l'âme d'Eugénie, sa chaste

réserve, la peur et l'opinion qu'elle avait de sa mère, tout contribuait à en étouffer les développemens : ainsi, les proportions ordinaires de l'amour, comme on nous le peint, n'existent pas dans cette histoire ; un mot, un geste, un regard, y sont de grands événemens. L'orage était dans le cœur, la paix sur les lèvres. Heureux celui qui, remontant sa vie passée, prêtera les charmes du souvenir à ce simple tableau du plus véritable amour qui fut jamais.

Au bout de quinze jours, madame d'Arneuse s'était si bien engouée d'Horace, qu'elle ne négligea plus rien pour l'attirer chez elle. On commença par l'inviter cérémonieusement à dîner, afin de l'entraîner par degrés dans une intimité difficile à

seconer. Une partie d'échecs avait été le motif de cette invitation, et devait précéder le dîner.

Un trait assez saillant du caractère de madame d'Arneuse était une fausse entente de sa dignité de femme. Elle trouvait de la honte à n'être pas sans cesse devinée, même pour des riens : blessée de ramasser elle-même son gant, elle l'était encore bien davantage de n'être pas prévenue dans ses souhaits. Si l'on s'apercevait trop tard de son désir, elle préférait le nier à le satisfaire aux dépens de sa vanité. Ainsi, lorsque Landon arriva, elle crut qu'il allait s'empresser de solliciter la partie d'échecs, à ses yeux c'était un devoir; or comme Horace, une minute après l'invitation, l'avait aussi

profondément oubliée que si les échecs n'eussent jamais été inventés, il resta tranquillement à causer.

Madame d'Arneuse eut bien soin d'amener la conversation sur la cause première du dîner, et Landon s'écria : « et notre partie d'échecs ! »

— Ah! nous la réserverons pour une meilleure occasion, vous avez trop de plaisir à causer! répondit-elle d'un air piqué.

Horace de s'excuser en sollicitant, comme un bonheur, la partie d'échecs, et la marquise de refuser en prétextant le peu de temps, l'insouciance d'Horace, etc. Enfin Landon fut obligé de faire un siége en règle pour emporter l'honneur de jouer avec madame d'Arneuse. On commença donc; et Landon voyant

l'importance que la marquise attachait à un jeu où la science seule décide des succès, eut l'adresse de se laisser gagner, malgré son évidente supériorité.

Cette dernière circonstance acheva de lui gagner l'estime et l'admiration de madame d'Arneuse. M. Landon était, à son avis, un des plus forts joueurs qu'elle eût connus, un des hommes les plus aimables; enfin, elle épuisa en sa faveur les mots les plus exagérés de son dictionnaire. Alors la joie naquit dans la maison; personne ne fut plus tourmenté; Eugénie respira et fut tout étonnée de sa félicité; madame Guérin, heureuse du bonheur des autres, caressa tour à tour sa fille et sa petite-fille; enfin, la rusée soubrette, admirant l'effet

de ses intrigues, ne songea plus qu'à couronner son œuvre par un succès complet.

Nikel ne cessa donc pas d'être son écho : plus d'une fois Landon s'endormit le soir, aux discours du soldat félicitant son maître d'avoir brisé, pour un moment, la chaîne pesante de mademoiselle d'Arneuse; et Rosalie, voyant les visites devenir plus fréquentes, engagea Marianne à semer dans le village le bruit du mariage prochain de M. Landon avec mademoiselle Eugénie. Tout Chambly s'en doutait déjà, et tout Chambly le désirait. Restait à savoir si les caquets du village parviendraient aux oreilles d'Horace. Mais que ne peut une fille, et une fille languedosienne!..

M. Landon ne tarda pas à accréditer, à son insu, les fausses nouvelles répandues par Marianne, en multipliant tellement ses visites qu'il devint presque de la famille. Il serait difficile d'expliquer cette intimité autrement que par le désir d'alléger le malheur d'Eugénie, qui semblait à Landon de plus en plus intéressante; car son antipathie pour madame d'Arneuse n'avait pas cédé à l'habitude de la voir : elle paraissait même vouloir la dominer; aussi Horace avait-il fini par s'amuser d'elle comme d'une comédie vivante; et peut-être ce petit manége le divertissait-il réellement.

Bientôt la fière marquise ne rougit plus d'accepter la calèche et les chevaux de Landon. Chaque jour il ve-

nait faire des lectures, des parties d'échecs; les promenades aux environs se succédèrent; mais rien ne put adoucir la mélancolie de Landon. Heureux de procurer quelque plaisir à ses voisines, il jouissait de leur joie en spectateur; il n'eut même pas assez de confiance en elles pour les initier à ses actes de bienfaisance et les mener dans les chaumières où le spectacle des maux semblait le réconcilier avec la vie.

Deux mois s'écoulèrent ainsi, et ce fut alors que l'existence acquit aux yeux d'Eugénie un bien grand prix. Son amour s'accrut dans l'ombre et le silence; car la sympathie secrète qui l'unissait à Landon lui en révéla chaque jour les nobles qualités. Elle reconnut en lui un Es-

prit céleste né dans la même sphère qu'elle, un doux Génie plus fort qu'elle, aussi tendre, son maître enfin. Dès lors elle ne vécut plus en elle-même, son âme tout entière passa dans celle d'Horace, et ce ne fut pas sans frémir qu'elle apprit le secret de son propre cœur.

Un soir, par un hasard extraordinaire, elle se trouva seule un moment dans le jardin près de Landon. Le silence régnait entre eux; la lune ne répandait que par intervalles, sur leur bosquet, cette clarté si chère aux âmes éprises; car des nuages épars dans le firmament leur ravissaient parfois cette douce lumière. Landon, contemplant la lune avec une extase empreinte de sa mélancolie habituelle, Eugénie pouvait le

regarder à la dérobée, sans crainte aucune : tout à coup un nuage, unissant les couleurs de la nacre à celles du bronze, approcha de la reine des nuits, en couvrit la face argentée, et dans le champ d'azur qu'il abandonnait, une étoile scintillante parut, qui lança une lumière vive et pure.

A cet accident si simple Landon tressaillit; et, cessant d'examiner le ciel, il tourna doucement les yeux sur Eugénie, comme pour la comparer à cette étoile dont les feux caressans semblaient le consoler, en l'absence de cette lueur amoureuse qui l'environnait naguère. Ce caprice des génies de la nuit, image sans doute trop fidèle de sa fortune présente, lui arracha des larmes ;

il essaya de les retenir, mais elles roulèrent lentement sur son visage. L'aspect de ces pleurs causa une telle révolution dans l'âme d'Eugénie que, saisie d'une douleur inconnue, involontairement elle pleura. Alors la lumière éthérée de cette divine étoile, la leur peut-être, sembla vouloir les réunir dans un même rayon d'amour; et Landon, touché de toutes ces harmonies, prit la main de la jeune fille, en lui disant avec la voix de l'âme : « Vous pleurez!... »

A ces mots, Eugénie frissonna; et, pâle, baissant la tête, enveloppa son trouble dans un silence de vierge: il fut entre eux comme un mystérieux ami auquel ils confièrent séparément le doux embarras de leurs âmes; car, pour leurs âmes, il eut quelque

chose de solennel et de suave. Le souvenir de cette heure pleine de tant de sentimens ne sortit jamais de la mémoire d'Eugénie : elle vit souvent Horace, dans son attitude extatique, les yeux levés au ciel, la main sur le cœur; mais, plus souvent encore elle l'entendit parler avec cet accent magique pour elle. A ce moment, pour la première fois, leurs nobles âmes semblèrent s'entendre; car la lune étant sortie victorieuse d'entre les nuages blanchis de ses feux, reparaissant dans toute sa gloire, inondant le bosquet des torrens de sa pure et fraîche lumière dont elle entoura comme d'une écharpe luminense Horace et Eugénie seulement, soit par la disposition des arbres, soit par un artifice des nuages

la jeune fille, poussée par cet instinct particulier que l'Écossais appelle *une seconde vue*, rompit le silence en disant à Horace d'une voix pleine d'amour : « Ne vous chagrinez pas... la voici!... »

— La voici!... s'écria Landon : ah! mademoiselle, reprit-il, si vous étiez réellement prophète! que, semblable à cet astre consolateur, elle pût reconquérir, malgré les nuages, l'innocence et la pureté du saint amour, ah! je mourrais!...

— Elle!... Elle! répéta Eugénie; ce mot était son arrêt : elle sentit un nuage couvrir ses yeux, et son cœur lui faillit. Landon, stupéfait, l'emporta au salon dans ses bras. En la plaçant toute évanouie sur la bergère de madame Guérin, il ressentit un

effroi d'autant plus cruel, qu'il s'y joignit aussitôt de justes soupçons sur la cause de cette soudaine indisposition. Alors un tourbillon de sentimens confus s'éleva dans son âme : c'était d'abord une pitié si tendre qu'elle tenait autant à l'amour qu'à la fraternité; puis des craintes vagues pour l'avenir ; une sorte d'étonnement de se voir aimé ; une certaine peur de se tromper que lui soufflait sa modestie ; enfin ce sentiment que nous inspire l'être auquel nous accordons notre protection, et qui nous attache avec tant de force même à des choses : à ce moment, Horace, à son propre insu, tenait déjà à Eugénie par une foule de liens secrets. Il ne croyait pas trouver pour elle tant de sentimens dans son cœur.

Quand Eugénie se réveilla de son évanouissement, son premier regard tomba sur Landon, et ce regard lui ôta toute incertitude.

En sortant des bras de cette demi-mort, la jeune fille laissa son âme parler dans ses yeux avec la naïveté de l'enfance; elle n'avait pas la force de feindre; et la plainte, l'amour, la tendre résignation, tout brilla d'une expression vierge. Horace baissa la tête à son tour et ressentit l'émotion d'Eugénie, quand il lui avait dit « vous pleurez ! » Madame d'Arneuse et madame Guérin, interdites d'abord, n'empêchèrent pas Horace de rendre mille petits soins à Eugénie.

A ces mots : « Mademoiselle se trouve mal ! » Rosalie, Marianne, Nikel, étaient accourus, et semblaient

ne respirer que du souffle de la jeune fille. Quand elle eut repris ses sens, un regard de madame d'Arneuse les renvoya du salon; puis, par un autre regard, elle parut interroger Landon sur cet événement; et Horace, la comprenant parfaitement, lui dit: « La fraîcheur du bosquet et la rosée du soir sont sans doute la cause de ce léger malaise... »

Eugénie confirma cette supposition par un sourire qui vint errer et parut sur ses lèvres comme une feuille de rose que le vent apporterait sur une tombe. Enfin, peu après, elle remercia M. Horace par un signe de tête plein de mélancolie, se leva, dit qu'elle se trouvait infiniment mieux, et, pour preuve, elle gagna lentement son piano, en tira négli-

gemment quelques accords, dont les sons épars et indécis décélèrent une rêverie à laquelle elle fut en proie pendant toute la soirée: plus d'une fois les larmes furent prêtes à sortir de ses yeux.

Landon partagea naturellement la méditation d'Eugénie, et fut distrait par la foule de pensées nouvelles qui abondèrent en son cœur : il contempla si souvent le visage d'Eugénie que les deux dames, inquiètes, s'entre-regardèrent avec des signes d'intelligence, comme pour se demander : « Qu'est-il arrivé? » On fit une partie : lorsque ce fut au tour d'Eugénie de donner à couper les cartes à Landon, ses doigts effleurèrent les siens, et ce tact la fit pâlir: un moment leurs yeux se rencon-

trèrent, alors la natte de ses cheveux se détacha, et des milliers de boucles inondèrent son cou d'albâtre de leurs rouleaux dorés.

— Mais qu'avez-vous donc, Eugénie?... lui dit sévèrement sa mère.

— Je souffre, madame! répondit-elle avec un accent déchirant, et des larmes roulèrent sur ses joues languissantes.

Landon avait trop de bonté pour ne pas partager un peu la souffrance d'Eugénie comme il partageait sa méditation. L'idée qu'il pouvait inspirer de l'amour était si loin de lui qu'il avait besoin d'acquérir les preuves les plus évidentes du sentiment d'Eugénie, et alors il l'examina avec tant de soin et d'attention que madame d'Arneuse crut de

son côté qu'il devenait amoureux d'Eugénie.

Au moment où la jeune fille pleura, Landon résolut de cesser toute relation avec cette famille; mais, par malheur, avant la promenade faite au jardin, l'on avait projeté une partie pour le lendemain. On devait aller visiter le parc de Cassan, et revenir le long des bords de l'Oise. Horace se promit de trouver le moyen de ne plus voir madame d'Arneuse après cette promenade. Il se retira en réfléchissant aux malheurs produits par un amour non partagé, malheur qu'il ne connaissait que trop. Ne croyant pas Eugénie arrivée au point de souffrir d'une passion dont il ne soupçonnait pas la violence, il s'applaudit de la deviner assez tôt pour

preserver d'un si dangereux orage une jeune fille déjà si malheureuse

De retour chez lui, Landon resta tout pensif, et, pour la première fois depuis bien long-temps, une image étrangère à son cœur voltigea dans sa rêverie comme une ombre légère. C'était déjà beaucoup pour lui, c'était tout peut-être que de ne pas s'apercevoir qu'une heure s'écoulât sans appartenir à l'idée tyrannique à laquelle le malheur l'avait voué, Il pensa d'abord à la vie malheureuse que menait Eugénie, aux moyens de l'en délivrer, ensuite à la douceur que la servitude devait imprimer à son âme, puis à la reconnaissance qu'elle aurait pour un libérateur; enfin, il revit Eugénie tout entière avec cette suave expres-

sion qu'il admira naguère, et une pensée rapide sillonna son âme : c'est qu'il y avait encore au monde des femmes dignes d'être aimées. Il frémit, et, comme les enfans qui mettent les mains devant leurs yeux quand ils ont peur, il chassa toutes ces pensées qui le ramenaient à la tristesse par mille chemins.

Quand, par son départ, Landon eut laissé le salon vide pour Eugénie, madame d'Arneuse, piquée de penser que sa fille eût obtenu la préférence sur elle, refusa l'offre qu'elle lui fit de la déshabiller. Lorsque la pauvre enfant voulut aller lui chercher sa toilette, elle lui ordonna très-durement de rester à sa place et sonna Rosalie pour la charger de ce soin. Elle témoigna son méconten-

tement à sa fille par les indices les plus affligeans pour un cœur sensible; elle ne lui répondait pas, repoussait chaque attention avec humeur et s'efforçait de ne pas la voir. Eugénie regarda sa grand'mère avec une douleur si profonde que madame Guérin ne put s'empêcher de dire à sa fille :

— Qu'as-tu donc contre Eugénie?...

— Rien, répondit madame d'Arneuse d'un ton qui signifiait le contraire : est-ce qu'elle va encore s'évanouir?... Oh! non, elle réserve cela pour les grandes occasions... Si elle croit que des simagrées pareilles font trouver un mari, elle se trompe, les hommes n'aiment pas des mijaurées qui sont toujours malingres;... mais

c'est le genre à présent : vous aurez vu cela dans l'almanach des Modes !...

— Cette pauvre petite, reprit madame Guérin, ce n'est pas sa faute !...

— Vaudrait mieux qu'elle l'eût fait exprès, répondit aigrement madame d'Arneuse.

A ce moment la grand'mere dit tout bas à sa petite-fille : « Demande pardon à ta mère, et couchez-vous sans rancune... »

Courbée sous le poids de la nouvelle douleur qui venait d'accroître son infortune, Eugénie, en proie à une souffrance toute physique, attendait les paroles consolatrices qu'une mere doit aux maux de son enfant, et cette scène, ces reproches la rendirent sourde à la voix de sa grand'mère; trop de fardeaux l'acca-

blaient à la fois, elle resta comme stupide.

— La voyez-vous là! s'écria madame d'Arneuse en montrant Eugénie par un geste plein de fureur: quel marbre!... quelle tendresse pour sa mère!... Allez-vous-en, mademoiselle!

Eugénie s'approcha pour embrasser sa mère, en lui disant: « Bon soir, madame, » d'une voix respectueuse et timide; mais madame d'Arneuse la repoussant avec violence, la jeune fille se retira le cœur brisé, et fondit en larmes en entrant dans sa modeste chambre, asile qu'elle retrouvait souvent avec plaisir.

Quand elle eut quitté le salon, il y eut un moment de silence pendant lequel madame Guérin, n'osant

excuser Eugénie, épiait le nouveau sentiment dont sa fille était dominée. Elle n'attendit pas long-temps : madame d'Arneuse, secouant la tête à plusieurs reprises, rompit le silence en disant avec un naturel étudié : — Notre jeune homme se dément un peu !...

— Oui, reprit madame Guérin. il avait ce soir de singulières manières.

— Je ne sais pas, continua madame d'Arneuse ; mais il me semblait commun ; définitivement je crois que je n'en ferai pas ma société ; il est par trop libre.

Là-dessus, saisissant avec adresse et justesse les imperfections du caractère d'Horace, elle en fit un portrait peu flatteur. — Avez-vous re-

marqué ses discours, il y a parfois une licence extraordinaire; il est irréligieux...

— Oh! je hais souverainement cela, dit madame Guérin; et puis il parle trop, il a des manières inconvenantes.

— Non, réellement, ajouta madame d'Arneuse, ce n'est pas un jeune homme aussi accompli qu'il nous a paru d'abord; je l'ai toujours dit, et vous n'avez pas voulu me croire, c'est un homme ordinaire...

Enfin, ce soir-là M. Landon n'était plus ce phénix cherché avec tant d'ardeur et qu'elles avaient cru rencontrer. Madame d'Arneuse, descendant quelques degrés de l'échelle des louanges, reprit, par des nuances insensibles, une opinion peu favo-

rable à Landon. Néanmoins elle s'endormit en songeant à ne rien négliger pour ressaisir tous ses avantages dans la partie du lendemain.

Eugénie recueillit, pour la première fois, quelques-unes des épines mêlées aux douces moissons de l'amour; elle passa la nuit à gémir sur sa situation et à consulter son cœur. S'avouant avec effroi sa naissante tendresse pour Landon, elle sentit en elle une conscience d'amour et de force qui lui montrait au déclin de sa vie Horace toujours debout dans son cœur. Elle en était joyeuse, lorsque tout à coup d'autres voix terribles lui criaient que Landon ayant aimé, elle n'aurait jamais tout son amour. A travers ces combats apparaissait la prodigue et folle espé-

rance, qui se levait dans son âme comme une aurore. Eugénie s'en empara avec d'autant plus de force qu'elle se confia à une douce pensée, la première qui vienne aux jeunes filles amoureuses; elle s'imagina que l'amour était si vaste, offrait par lui-même tant de plaisirs innocens et secrets qui ne dépassaient pas l'enceinte du cœur, qu'elle pouvait se réduire à aimer sans être aimée. Elle trouvait déjà tant de bonheur à rapporter ses pensées à un autre!... Elle espéra donc. Son amour n'était-il pas déjà devenu une égide sous laquelle elle défiait la cruauté de sa mère. Une pensée à Landon effaçait les sillons de toute douleur. Elle pleura, mais elle ne trouvait plus d'amertume à ses larmes.

Cependant, le matin, songeant qu'elle allait passer une partie de la journée avec M. Landon, elle ne vit que le bonheur présent et son réveil fut un sourire à la nature. Elle consulta le ciel, il était d'une admirable pureté. Elle pensa que Dieu la favorisait. Elle s'habilla donc avec recherche, mais sans luxe, arrangea ses cheveux avec une simplicité qui doublait le charme de sa figure, puis elle revetit une robe de mousseline. Cette blanche toilette lui donnait l'air d'une vierge des cieux et sa chevelure, par une disposition tout aérienne, aidait encore à le croire.

Elle entra chez sa mère: et, avec une effusion de cœur véritablement touchante par l'oubli dans lequel elle ensevelissait le traitement de la

veille, elle accourut lui présenter le délicieux hommage de son cœur. Sa mère ne lui répondit pas, et agit comme si sa fille n'eût pas été dans la chambre. Madame d'Arneuse s'occupait avec Rosalie à rassembler toutes les ressources de l'art de la toilette pour paraître mieux qu'elle n'était. La malicieuse femme de chambre lui donnait les plus pernicieux conseils tout en la vantant, et tâchait de la mal habiller en paraissant viser à rendre la parure charmante. A la fin madame d'Arneuse, jetant un dédaigneux coup d'œil sur Eugénie, lui dit avec un accent inimitable d'ironie : « A quel bal comptez-vous aller ?..... J'espère que, si vous voulez venir avec nous, vous ne garderez pas une robe de mous-

seline,..... à moins que vous n'ayez l'envie d'en laisser un échantillon à chaque épine.

Eugénie sortit, quitta sa jolie robe en soupirant, mit une robe d'indienne à guimpe d'une couleur foncée, et reparut aux yeux de sa mère, qui lui dit sèchement : « Est-ce que vous êtes carmelite?... » La pauvre fille courut mettre une robe de mérinos rouge et madame d'Arneuse ne fit plus qu'une observation, c'est qu'Eugénie aurait trop chaud. « N'auriez-vous pas dû, dit-elle, consulter votre mère avant de vous habiller, venir savoir quelle robe il me plaisait de vous voir porter? vous n'avez donc pas de mère au monde?... » Mais il n'était plus temps de changer: M. Landon arrivait. Eugé-

nie resta donc avec une robe de mérinos à grands plis. A peine M. Horace fut-il au salon, à peine madame d'Arneuse entendit-elle les chevaux frapper la terre de leurs pieds, qu'elle devint charmante, retrouva gaieté, prétentions, air gracieux, et l'on partit pour Cassan au grand galop.

FIN DU TOME PREMIER.

Wann-Chlore.

Una fides, unus Dominus
Un même amour, un seul maître.
St. Paul, *aux Corinthiens.*

TOME SECOND.

PARIS.

URBAIN CANEL, LIBRAIRE,
place Saint-André-des-Arts, n° 30;

DELONGCHAMPS, LIBRAIRE,
boulevard Bonne-Nouvelle, n° 3.

M DCCC XXV.

WANN-CHLORE.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
Rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

WANN-CHLORE.

Una fides, unus Dominus:
Un même amour, un seul maître
St. Paul, *aux Corinthiens.*

TOME SECOND.

PARIS,

URBAIN CANEL, LIBRAIRE,
place Saint-André-des-Arts, n° 30;

DELONGCHAMPS, LIBRAIRE,
boulevard Bonne-Nouvelle, n° 3.

M DCCC XXV.

WANN-CHLORE.

CHAPITRE VII.

—

Les deux dames occupaient le fond de la calèche et Eugénie se plaça sur le devant à côté d'Horace ; le peu de largeur de la voiture et les cahots forçaient la jeune fille à effleurer souvent soit le bras, soit la chevelure de Landon, et alors Eugénie, silencieuse et troublée, éprouvait un sentiment voluptueux de ces douces pressions qui, chaque fois, lui apportaient de nouvelles pensées. La matinée était superbe ; l'horizon paraissait illuminé d'une lumière plus brillante qu'à l'ordinaire, et l'admi-

rable tableau de cette vallée enchanteresse déployait à chaque instant les plus riches trésors d'une nature toujours harmonieuse et pittoresque. Ce voyage fut pour Eugénie la première sensation de vrai bonheur qu'elle eût jamais éprouvée.

— Quel beau matin! s'écria Landon après un long silence.

— Pour moi, répondit Eugénie d'une voix tremblante, cette matinée est une des plus belles de ma vie. Landon lui jeta un regard qui la fit tressaillir, et ses yeux devinrent humides de bonheur et d'espérance.

— Que voulez-vous dire, Eugénie? lui demanda sa mère avec un faux air de bonté.

— Jamais, maman, reprit-elle avec calme, jamais la nature ne m'a

paru si pleine, si charmante, et cette campagne, ce voyage, ont pour moi un air de nouveauté qui m'étonne.

— Vous ne savez ce que vous dites, lui répliqua durement sa mère en lui lançant un regard qui lui imposa silence. Eugénie regarda Landon avec douleur, pencha la tête et se tut. Horace fut d'autant plus ému de cette soumission profonde, qu'elle se rapportait à ses présomptions de la veille : il admira Eugénie, et, dans la conversation qui s'entama sur le parc qu'ils allaient visiter, il eut soin de parler souvent à la jeune fille, en lui marquant une attention toute particulière. Madame d'Arneuse en fut choquée au dernier point, et, avant d'arriver à Cassan, elle avait déjà pris avec M. Landon un air de

hauteur, de dignité et de froide politesse, qui semble dire : vous m'êtes insupportable. Landon, de son côté, persévéra dans les soins qu'il prodiguait à Eugénie. Alors la pauvre grand'mère tâcha de pallier les mots un peu sévères que sa fille commençait à lancer à Landon, qui s'en amusait trop pour ne pas les provoquer.

Horace avait eu soin de faire apporter un splendide déjeuner dans le magnifique pavillon chinois du parc de Cassan, dont il connaissait le propriétaire. La journée se passa en promenades dans ce lieu charmant, créé par un ancien fermier-général, qui y a déployé tout le luxe de la nature. En effet, les points de vue les plus pittoresques et la présence continuelle des eaux vives,

rendent cette habitation un séjour divin.

Au détour d'une allée, Eugénie, voyant toute la mauvaise humeur que les attentions de Landon amassaient dans le cœur de sa mère, s'approcha de lui, et dit à voix basse avec un accent plaintif : « De grâce, monsieur, ne me parlez plus ; ma mère... » Elle ne put achever, une rougeur colora soudain son visage, et sentant son embarras s'accroître, elle se réfugia près de sa grand'mère, décidée à repousser dès lors tous les soins du jeune homme, sacrifiant ainsi son plus doux bonheur à la crainte de sa mère. Eugénie rejoignit madame Guérin au moment où madame d'Arneuse la quittait, après avoir tâché de lui faire parta-

ger ses nouveaux sentimens de haine pour Landon, et ses expressions avaient indiqué à la grand'mère combien cette aversion éphémère devait être profonde, et surtout quel orage s'élevait contre Eugénie.

On revint le soir, à pied, le long des bords de l'Oise; chacun était gêné; le silence régnait assez souvent. En effet, madame Guérin redoutant les incartades de sa fille, tremblait de voir monsieur Landon s'éloigner de leur société, et dans cette hypothèse, son boston perdu sans retour, l'occasion manquée de marier Eugénie, étaient deux idées suffisantes pour la tourmenter. Eugénie était comme ces passagers qui dansent sur le tillac en apercevant les nuages paraître à l'horizon. Ma-

dame d'Arneuse, irritée des petits événemens de la journée, hésitait entre le désir de voir encore Horace et la nécessité de le bannir de la maison; elle parlait peu, pensait beaucoup, et, comptant avec une sourde jalousie les regards que Landon jetait sur sa fille, sa fureur croissante lui conseillait d'éteindre cette terrible discorde en cessant de recevoir Landon. Quant à ce dernier, il se reprochait d'abandonner Eugénie à son malheur, sa conscience criait et... il écoutait sa conscience. Cette promenade fut donc toute méditative; chacun était en proie à un pressentiment différent, mais tous semblaient attendre un changement; et le calme de l'atmosphère, le bruissement des flots, les feux du cou-

chant, l'air pur de la campagne, l'herbe même de la berge au-dessus de laquelle on marchait et qui assourdissait le bruit des pas, tout contribuait à entretenir ce silence d'inquiétude.

Horace trouva enfin le moyen d'amener la conversation sur son prochain départ; il parla d'abord des événemens politiques, de la chute de Napoléon, de la présence des étrangers, de l'arrivée des Bourbons, du retour de la paix, etc. Ses intérêts l'appelaient à Paris; il devait aller voir ses propriétés, reparaître à la nouvelle cour; enfin il annonçait à regret à madame d'Arneuse que sans savoir l'époque de son retour, *demain même...*

A peine eut-il prononcé ce mot,

qu'Eugénie, qui marchait devant sa mère, s'arrêta ; et, se retournant, elle regarda Landon, en pâlissant tout à coup et retenant à peine ses larmes. A ce spectacle, sa mère, qui avait sans doute atteint le plus haut degré de l'impatience et de la jalousie, poussa brusquement Eugénie en lui disant d'une voix rauque de colère : « Voulez-vous qu'on vous marche sur les talons... »

Une grosse racine que la lueur du crépuscule empêchait de voir se trouvait aux pieds d'Eugénie, et heurtée à l'improviste par sa mère, elle se pressa d'avancer ; mais retenue par le pied, elle perdit l'équilibre et tomba de toute sa hauteur hors de la berge. En cet endroit le rivage formait un talus, le long du-

quel Eugénie roula jusque dans les flots, après avoir essayé à plusieurs reprises de se retenir aux pierres, au sable, aux bruyères qu'elle entraîna avec elle. On la vit lutter contre la mort, élever les mains au-dessus de sa tête déjà disparue, et bientôt elle ne laissa plus d'autres traces d'elle-même que l'écho du bruissement fatal, et un tournoiement bien vite effacé, mais répété par de longs cercles dans le lointain des eaux. A cette place même l'Oise, par malheur, se trouvait profonde, et son courant rapide.

Landon était à la nage, madame d'Arneuse évanouie et madame Guérin, versant de grosses larmes rares, tenait sa fille entre ses bras.

Madame d'Arneuse revint à elle

pour jeter des cris déchirans. Pendant que Landon plongeait pour trouver Eugénie, elle la demandait à sa mère et même aux paysans accourus au bruit. Elle semblait par ses clameurs accuser la nature entière d'une action qui prenait à ses yeux l'aspect d'un crime; et, en proie à un délire trop violent pour être naturel, elle s'avança d'un pas saccadé vers le gouffre, et le regarda d'un œil sec, mais égaré, comme pour réjoindre Eugénie en expiation de sa faute. Sillonnant alors son visage par des convulsions de douleur, elle effraya madame Guérin, et ce délire paraissait encore aiguillonné par la présence des spectateurs. On eût dit qu'elle tâchait d'attirer l'attention sur sa souffrance aux dépens du danger

de sa fille. En effet, soit que cet accident reveillât dans son cœur une tendresse indélébile, soit que la dureté de sa conduite fût si évidente en cette circonstance qu'elle n'eût, pour se réhabiliter à ses yeux comme à ceux des autres, ou pour faire oublier son crime, d'autre refuge qu'un étalage de sensibilité outrée, soit encore qu'elle ressentît de véritables remords, et que ses yeux se dessillassent sur le passé, madame d'Arneuse parut en proie à un supplice d'autant plus cruel qu'elle avait l'habitude d'exagérer jusqu'à ses moindres émotions.

A ce moment, un nouveau bouillonnement des eaux annonça Landon, qui parut au sein de la rivière, traînant Eugénie par les cheveux ; il

souleva sa tète inanimée, la saisit d'une main par la taille, et nageant de l'autre, il fit tous ses efforts pour gagner le rivage, cherchant même des yeux un endroit propice à déposer un fardeau sous lequel il pliait déjà.

A la vue de sa fille, madame d'Arneuse, n'ayant plus de crainte, passa du désespoir délirant au désespoir pathétique : elle s'écria d'une voix moins effrayée : « Eugénie, Eugénie, réponds à ta mére! Ah ! messieurs, ajouta-t elle en se retournant vers les paysans, c'est une fille unique, ma vie est attachée à la sienne, courez aider monsieur, courons !.. La sauverons-nous !.. Je meurs... » Madame Guérin, muette et pâle, était déjà arrivée à la place où Landon essayait d'aborder; la vieille

grand'mère se laissa glisser à travers les ronces, et, pleurant de joie, tendit ses mains débiles qui, retrouvant les forces de la jeunesse, attirèrent Eugénie sur les roseaux.

A ce touchant spectacle, madame d'Arneuse descendit avec rapidité, enleva à sa mère l'honneur de ce dévouement, en saisissant Eugénie, et la transportant sur le haut de la berge. Là, elle jugea que le moment des larmes était venu; pleurant donc assez maternellement, elle s'empara de sa fille avec extase, la couvrit de baisers, arrangea ses cheveux en désordre, mit la main sur son cœur, et, le sentant battre encore, elle déclama les paroles suivantes : « Elle est sauvée !... elle respire ! Ah, que je suis heureuse ! Mon enfant, ouvre

les yeux, regarde ta mère ! me pardonneras-tu, mon Eugénie?... »

Madame Guérin défaisait adroitement la ceinture et le corset de sa petite-fille, et alors Eugénie, ouvrant faiblement les yeux, jeta autour d'elle un regard indécis, cherchant à reconnaître un libérateur que son cœur lui nommait par avance.

— Eugénie, c'est moi !... parle-moi, mon enfant ; je t'aime ! je t'adore ! assieds-toi sur moi. Et madame d'Arnense l'embrassait avec force, l'entourait de son schall, de celui de madame Guérin et la réchauffait dans son sein. A ce moment Eugénie, ayant encore une fois vainement cherché Landon, serra le bras de sa grand'mère avec force, et dit, d'une voix faible : « Ah, que je suis heu-

reuse d'entendre enfin ma mère !... Sa tendresse me réveille !...

— Pauvre petite, comme elle m'aime ! s'écria madame d'Arneuse, se tournant vers les paysans, et recommençant à pleurer : voyez, elle reprend ses forces ! Mon Eugénie, vis pour être heureuse !

Le regard de la jeune fille semblait saluer la nature. Madame Guérin la contemplait avec inquiétude, et, comme elle, chercha des yeux où pouvait être Landon.

Pendant cette scène dramatique, il s'était, en sortant de l'eau, précipité vers Beaumont; et, quand on aperçut de loin sa calèche arriver et les chevaux couverts d'écume, on admira sa présence d'esprit et la bonté d'un cœur exempt de tout calcul.

Il vit madame d'Arneuse tenant sa fille entre ses bras dans une attitude étudiée. « Eugénie, souffres-tu? lui disait-elle. Que sens-tu? Ah! la fatale promenade!... la cruelle journée!

—Mamère, répondit-elle, en regardant Horace, ne maudissons rien!...

Landon avait ouvert la voiture, et il aida madame d'Arneuse à porter Eugénie au fond de la calèche ou, par les soins du jeune homme, on trouva tout ce qu'il fallait pour garantir Eugénie du froid qui devait la saisir. Madame d'Arneuse put alors déployer une minutieuse activité de soins plus ingénieux que tendres.

—« Tout cela me fait un mal!.. dit madame Guérin à Horace, mais à voix basse; et le ton, le geste dont elle accompagna cette phrase inco-

hérente, écrasèrent, aux yeux de tout le monde, la douleur éclatante de madame d'Arneuse. Landon donna l'ordre d'aller très-vite et l'on arriva en un instant à Chambly.

Lorsque Eugénie, couchée dans le lit de sa mère par sa mère elle-même, eut déclaré ne ressentir aucun mal pour le moment, Landon monta auprès d'elle pour la saluer avant de se retirer; alors elle le regarda en souriant avec douceur, et lui dit : « Vous ne partirez plus maintenant ! Ne serait-ce pas une cruauté que de se refuser à recevoir les témoignages de ma reconnaissance? »

Landon, s'asseyant auprès d'elle, garda le silence; il la vit inquiète de cette taciturnité, lui demander

soudain en rougissant : — « Mais vous, monsieur..., n'êtes vous pas indisposé?.. On ne pense qu'à moi, et vous donc ?

Landon ne répondit que par un signe de tête très-significatif; et, après avoir entendu le médecin déclarer qu'Eugénie serait rétablie le lendemain même, il se retira, en saluant les deux dames avec une affectation cérémonieuse; quant à Eugénie, il lui dit adieu d'une voix émue. Après son départ, la jeune fille devint triste et rêveuse ; mais la fatigue qu'elle avait éprouvée la plongae bientôt dans un profond sommeil.

Madame Guérin saisit avec adresse le moment où sa fille tremblait encore des dangers que courait Eugénie, pour lui faire de légers re-

proches sur la manière dont elle se conduisait envers elle. La grand'-mère sortit même, dans cette circonstance, de son caractère, en osant prendre le ton qu'autorisaient son âge et sa qualité de mère. « Crois-tu, ma chère amie, disait-elle, que ta fille, qui a vécu comme au fond d'un puits, voie impunément M. Horace? j'ai grand'peur qu'elle ne l'aime, alors nous devrions nous en assurer, et faire tous nos efforts pour la marier à ce jeune homme, c'est un bon parti!

— Jamais cet homme-là ne deviendra mon gendre, madame, je l'abhorre, je l'exècre, il m'est impossible de continuer à le voir... N'est-ce pas à lui que je dois le tort que je me suis donné envers cette

pauvre petite? je jure bien de ne le plus recevoir chez moi.

— Mais si Eugénie l'aime, dites-moi, Sophie, que ferez-vous? La scène d'hier n'est-elle pas un avis! crois-tu que ma vieille expérience reste dupe de ce malaise qui a saisi ta fille au bosquet?

— Ma fille, répliqua madame d'Arneuse avec aigreur, ne peut et ne doit avoir d'autres sentimens que ceux inspirés par sa mère!... Elle est trop bien élevée pour qu'on interprète son malaise d'une manière si défavorable à son innocence. Si je l'ai grondée le soir, c'est uniquement parce qu'une jeune personne ne doit pas se trouver mal devant un jeune homme. Je tiens Eugénie sévèrement, mais c'est pour son bien; trop

de douceur rend les enfans ingrats.

— Eugénie est très-sensible, répliqua madame Guérin, et vraiment quelquefois tu la fais souffrir.

— J'ai toujours tort, madame, mais, en cette occasion, vous me permettrez, avant de marier ma fille, de faire des réflexions. Nous avons eu assez d'un mariage de convenance...

— Ah! ma pauvre fille, ne te fâche pas, ne me regarde pas ainsi : voilà vingt ans que je pleure ce fatal mariage. Allons, soit, Eugénie n'aime pas M. Landon, je me suis trompée.

Madame d'Arneuse avait prononcé, en opposition au jugement de sa mère, qu'Eugénie ne pouvait pas aimer Landon, c'en était assez pour qu'elle persistât dans cette opinion, malgré l'évidence même. Elle s'en-

dormit en pensant à sa fille, et à l'obligation qu'elle avait prise en elle-même de la traiter moins sévèrement.

Pendant la promenade faite à Cassan, le chasseur était venu passer la journée auprès de Rosalie et de Marianne. Ces deux chefs de l'intrigue avaient, long-temps à l'avance, désigné ce jour pour frapper un grand coup. L'honnête Nikel en était venu au point où le voulait Rosalie, car il accomplissait la prophétie de son ami le trompette, en s'apprêtant à faire toutes les sottises possibles. Par mille ruses, par mille phrases adroitement dites, par de douces promesses, on avait persuadé au chasseur de parler mariage à son maître.

— « Ah! avait dit Rosalie, M. Nikel a tant d'esprit!

— Il est fin comme un brin de soie, ajoutait Marianne.

— Vous faites tout ce que vous voulez de M. Landon, continua Rosalie.

— Il le retourne comme un gant! répétait Marianne.

— Alors nous saurons bien vite si nous ferons deux noces ici!... disait la soubrette.

— Ah! Rosalie, ma pauvre Rosalie! s'écria le chasseur, vous ne connaissez pas mon maître, il a des phrases et des regards pires que des boulets de canon! et... gare la déroute!

Le chasseur s'en retourna donc, chargé d'une mission délicate; mais enflammé par les éloges, aiguillonné par son amour-propre, il avait déjà cent fois médité, vu, revu, étudié

la manière dont il entamerait l'action avec son maître. Lorsque Landon arriva chez lui, que Nikel l'aida à se déshabiller, le chasseur mit une feinte lenteur à faire son service d'habitude.

— Par saint Jacques! monsieur, il vous est arrivé quelqu'aventure, vos habits sont mouillés, comme une guérite.

— Tu l'as deviné, Nikel, je me suis baigné.

— Devant ces dames?

— Devant ces dames.

— Ah! voilà une fameuse incohérence... Bah! vous aurez sauvé quelqu'un qui buvait à la grande tasse! vous voilà bien!... Quelque jour vous laisserez le pauvre Nikel sans maître, et je hurlerai comme les chiens...

Landon garda le silence. « Ah ! j'ai deviné, continue Nikel; vous aurez pêché quelque pékin! Au lieu de risquer votre vie à sauver des fantassins vous devriez bien plutôt sauver mademoiselle Eugénie!

— Que veux-tu dire ?...

— Ah ! je m'entends !...

— Voyons, parle...

— Mais, monsieur, tout le village répète depuis un mois que vous allez épouser mademoiselle Eugénie, que vous l'aimez... Elle a sans doute appris ce bruit-là, car elle vous aime aussi, monsieur; Rosalie sait tout cela... Moi j'ai pris votre défense: j'ai dit que nous avions trop de fortune pour épouser une petite fille de campagne, gentille, c'est vrai, mais qui n'a que dix mille livres de

rente à espérer; elle est malheureuse, c'est vrai; mais nous sommes heureux nous autres garçons; nous pouvons aller, venir, trotter, galoper, nous mettre au pas sans entendre de voix qui nous crie: « Tu vas trop vite, tu es trop lent, fais ceci, fais cela! »

— Cependant, répliqua Landon, ne cherches-tu pas à te marier?

— Moi, mon colonel, c'est vrai; mais Rosalie est, j'espère, tout aussi gentille que sa maîtresse et nos fortunes sont égales, nous n'avons rien; c'est le moyen de ne pas nous brouiller pour les intérêts; encore suis-je plus riche qu'elle, car j'ai un bon maître !.. ensuite, mon capitaine. nous ne pouvons pas toujours rester garçons, il faut bien finir par avoir

une femme, et quand on en trouve une qui nous aime, comme disait le trompette Duvigneau, c'est comme le pain de munition, il faut toujours en avoir sur soi: — il est souvent dur, — c'est vrai, disait Duvigneau; — il est noir, — c'est encore vrai; — le froment n'y domine pas, — tant que vous voudrez, ajoutait Duvigneau; mais que de fois nous l'avons trouvé avec plaisir en Égypte, en Italie, en Espagne, en Russie il est fidèle au havresac; c'est l'ami du soldat; et à la Bérésina on le vendait plus cher que de l'or. Duvigneau avait de l'esprit, mon général.

— Tu prétends qu'elle m'aime? dit Horace d'un air rêveur.

— Rosalie en est certaine... et... la pauvre enfant est bien malheureuse!

A votre place, mon général, je ne sais pas si... dame! on n'en rencontre pas souvent d'aussi jolies; c'est doux comme un mouton, simple comme un conscrit de 1812, c'est constant comme une giberne: et nous voyez-vous tous les deux sur les gazons de Lussy, en Bourgogne, vous, faisant sauter vos jolis enfans, et moi des petits Nikel! Ma foi, vivent l'amour et M. le major! comme disait Duvigneau. Pensez à cela, mon capitaine.

— Ah! s'écria Landon, lorsque tout sentiment d'amour est éteint dans notre âme, qu'on ne peut plus répondre à celui qu'on inspire, ce serait une trahison que de laisser croître l'amour d'une aimable personne sans la payer de retour!

— Bah ! répliqua Nikel, en faisant claquer ses doigts jusque par-dessus sa tête, il n'y a pas qu'une femme pour nous dans le monde. Un lancier de mes amis disait que le diable nous destinait toujours trois mauvaises balles... Le bon Dieu peut bien nous réserver trois filles...

— Laisse-moi, dit Landon.

Les évenemens de la journée avaient disposé Horace de telle manière que les paroles du chasseur mirent le comble à son indécision. Il était en ce moment sous la puissance de ces mouvemens de bonté, qui nous influencent avec tant de tyrannie. Il arrive souvent aux âmes ardentes de s'emparer vivement d'une idée, de la mettre sous mille aspects différens, de l'étendre, l'amplifier,

la grandir, et finir par en faire une espèce de monstre idéal qui domine les résolutions et auquel on obéit. C'est ainsi que, malgré son unique pensée, plus d'une fois son mariage avec Eugénie était venu dans son âme comme une idée importune, aussitôt chassée ; mais, cette fois, elle fut opiniâtre. Le malin Esprit, s'il est possible de le rendre coupable de ces révélations de l'avenir, lui montra mademoiselle d'Arneuse comme sa femme. Alors un combat intérieur commença dans son âme, où il s'éleva deux voix contraires qu'il écoutait en spectateur : la première s'opposait à ce mariage, en réclamant Landon tout entier pour une image sans cesse présente ; l'autre plaidait en faveur d'Eugénie, peignait le

bonheur comme certain, une trahison d'elle comme impossible; elle promettait une reconnaissance sans bornes pour un libérateur, un amour inaltérable pour un protecteur; puis la bonté, la commisération parlaient; enfin, la jeune fille n'était-elle pas belle, charmante, etc.?

L'orage fut terrible, le combat animé, pénible; mais Landon écoutant la dernière voix qui, sans s'appuyer sur l'amour, était forte de raison, obéit à l'idée tyrannique du moment, et, au matin, il écrivit la lettre suivante à Eugénie :

Lettre de M. Landon à mademoiselle d'Arneuse.

« Mademoiselle, je me présentai, pour la première fois chez madame

votre mère, attiré par la curiosité : on vous avait dépeinte à moi comme malheureuse, et malheureuse par votre mère. Je vous vis, vos traits annonçaient la souffrance, et moi aussi, mademoiselle, je suis au nombre des infortunés! Le besoin de trouver des compagnons me ramena près de vous. En contractant ainsi la douce habitude de me consoler de mes maux par le spectacle des vôtres, je m'intéressai fortement à votre sort; je vous voyais supporter la sévérité de votre mère avec la patience des anges, et cet aspect faisait sur mon cœur une impression profonde. Elle s'est accrue de jour en jour et je m'attachai à vous par le lien qui unit des citoyens à une même patrie. Hier un cruel accident est

venu mettre le comble à ma douleur comme à votre martyre : loin de moi l'idée de diminuer en rien le respect que vous devez à vos parens; mais alors j'ai conçu l'idée de vous faire apercevoir, sur la route que vous parcourez, une breche par laquelle vous pouvez fuir sans blesser aucune loi, même celle de la plus sévère bienséance. Je vous offre ma main, mademoiselle, c'est l'hommage du malheur au malheur; car telle est l'harmonie qui existe entre nous, et je ne me présente à vous qu'à ce titre d'infortuné : voyez si en confondant nos peines nous en allégerons le fardeau. Il répugnerait à ma délicatesse de vous promettre un cœur digne du vôtre; mais si vous ne trouvez pas en moi la vivacité d'une âme

qui n'a point éprouvé d'orages, vous rencontrerez une paix inaltérable, une liberté douce, et peut-être sera-ce une tâche qui vous sourira, que de vivifier un cœur mort, de créer une nouvelle âme dans mon âme! Nous aidant l'un l'autre à gravir les sentiers de la vie, nous atteindrons le faîte de la montagne sainte, et... la colombe ne parcourut jamais la surface des eaux sans recueillir quelque branche verte. L'espérance ne vous reste-t-elle pas? et chez vous elle est si brillante, qu'un de ses rayons se reflètera sans doute sur mon cœur.

« Je suis, etc. »

Nikel reçut l'ordre de remettre cette lettre à Rosalie pour que mademoiselle d'Arneuse la pût lire secrètement. Alors le chasseur partit,

croyant bien cette fois avoir converti son maître; il prit un air dix fois plus important et coudoya deux domestiques en traversant la cour. En route, son imagination se donna carrière : il décida l'époque du mariage d'Horace, réunit les deux maisons, s'en fit le *factotum*, épousa Rosalie, revint à Paris, et il était déjà dans l'hôtel de son maître, faisant sauter un petit Nikel sur ses genoux, quand il sonna à la porte de madame d'Arneuse.

— Victoire! dit-il à Rosalie en l'embrassant.

— Eh bien! eh bien! voulez-vous finir.

— Victoire! répéta le chasseur, en remettant la lettre avec l'injonction de la donner en secret à mademoi-

selle d'Arneuse ; va, Rosalie, tu auras de la peine à faire un sot de Nikel. »

Rosalie lui répondit par une jolie petite moue, et ce ne fut pas sans surprise qu'elle apprit le succès de ses intrigues.

CHAPITRE VIII.

Le lendemain, Eugénie se trouvant mieux, put se lever. Sa mère, dont elle était devenue l'idole en peu d'instans, l'accabla de soins et de prévenances. Ainsi Rosalie, qui jadis ne devait rendre aucun service à mademoiselle d'Arneuse, reçut l'ordre d'aller l'aider à sa toilette. Rosalie, ignorant l'aventure de la veille, sur laquelle chacun, dirigé par un sentiment de bienséance, garda le secret, fut grandement étonnée d'un pareil changement, et surtout de l'amitié subite que les deux dames témoignaient à leur fille. Alors la

jolie Languedocienne monta précipitamment chez Eugénie, par trois raisons : d'abord elle était impatiente d'apprendre la cause de cet événement important, car la curiosité marche en première ligne; ensuite la lettre de M. Landon brûlait la poche de son tablier, et ce que Nikel venait de lui dire annonçait de bien plus grands événemens du côté du sud-ouest; enfin, son bon naturel la portait à complimenter sa jeune maîtresse du bonheur qu'elle devait éprouver à retrouver le cœur d'une mère.

— Mademoiselle, dit-elle en souriant et copiant l'air digne de madame d'Arneuse, je viens, par ordre de madame votre mère, *habiller mademoiselle*. Il paraît que vous êtes

en faveur aujourd'hui ; pourvu que cela dure!

— Cela durera, Rosalie, je l'espère : de long-temps ma mère n'oubliera la journée d'hier!

— Qu'est-il donc arrivé, mademoiselle? dit la Languedocienne, en s'appuyant sur son coude, dans la même position de curiosité que Guérin a prêtée à la sœur de Didon.

— Il ne m'est pas permis de vous le dire, Rosalie; et, si vous avez quelque attachement pour moi, vous ne ferez jamais aucune tentative pour le savoir. Eugénie prononça ces paroles avec un air de bonté et tout à la fois d'importance qui ferma la bouche à Rosalie. Alors la femme de chambre glissa malicieusement sa main dans la poche de son tablier et

en sortit la lettre de M. Landon. Elle la montra de loin à sa maîtresse qui rougit en se doutant bien d'où elle pouvait venir. Lorsqu'elle prit la lettre, elle trembla si fort que Rosalie ne put s'empêcher de dire : « En vérité, mademoiselle, vous l'aimez donc ? »

— Vous vous trompez, reprit-elle en souriant, et je ne sais si je ne devrais pas porter cette lettre à ma mère !...

— Gardez-vous-en bien ! Nikel m'a dit qu'elle était pour vous seule. »

Eugénie lut la lettre, pâlit, la serra dans son sein, et, silencieuse, descendit au salon ou elle resta profondément préoccupée. L'agitation à laquelle elle fut en proie parut vivement inquiéter sa mère. Madame

d'Arneuse fit remarquer soigneusement à madame Guérin combien de fois Eugénie changeait de couleur; que ses yeux s'arrêtaient avec insouciance sur le premier objet venu sans le voir et finissaient par se remplir de larmes. En effet, l'idée de devoir la main de Landon à l'aveu tacite des torts de sa mère révolta Eugénie. Flattée d'abord de l'offre contenue dans la lettre, elle découvrit bientôt que Landon n'était pas inspiré par l'amour en l'écrivant; et alors elle fut saisie d'un chagrin qui devait faire de cruels ravages dans son jeune cœur.

Pendant toute la journée, combattue par mille sentimens, elle flotta entre mille résolutions; mais au milieu de cet orage, son respect pour

sa mère brilla comme un sombre éclair et moissonna les espérances de son amour, car le soir elle écrivit secrètement la lettre suivante à Landon :

Lettre d'Eugénie d'Arneuse à M. Horace Landon.

Monsieur,

« Vous êtes dans une grande erreur si vous me croyez malheureuse entre ma mère et ma grand'mère; je les aime de toute mon âme, et ce sentiment seul me rendrait heureuse, même quand je ne serais pas payée de retour. Ces deux êtres chéris sont seuls à me protéger, à me guider dans la vie, et jamais, peut-être, ne serai-je tant aimée ! Tel faible que vous paraisse le sentiment de ces

amis si précieux, je serais heureuse qu'un époux répondît à la tendresse que j'aurais pour lui, par une amitié aussi douce, aussi profonde, aussi sincère. Enfin, monsieur, ayant été beaucoup dans le monde, vous avez dû voir déjà bien des familles affecter, devant les étrangers, une union qui n'existait plus dans l'intérieur : la nôtre, monsieur, est toujours la même. Ma mère, vive, prompte, exaltée, doit porter dans ses reproches la vivacité de son amour. Peut-elle changer de caractère pour sa fille? n'est-ce pas à moi de me conformer à ce qu'il a de sévère, en ayant d'autant plus de reconnaissance pour les douceurs dont elle m'honore, qu'elles vous paraissent rares, ce dont je ne m'apercevais pas; et vous

me l'avez fait soupçonner!... Eh! monsieur, placés au-dessous de nos parens et naissant après eux, est-ce à nous à les juger? Admettons que ma mère soit sévère, ne peut-elle avoir de grandes raisons pour l'être? qui sait si je ne devrais pas être heureuse de cette rigueur, et voir qu'elle se fait violence pour en agir ainsi? Nous sommes faibles, nous sommes par la nature, et plus encore par vos lois, destinées à souffrir; le mariage, tel qu'on me le dépeint, est presque toujours un état d'obéissance passive; ma mère, mettant à profit son expérience, veut sans doute m'accoutumer, long-temps à l'avance, à cette carrière d'épreuves que nous devons toutes subir plus ou moins heureusement; et si j'avais pu blâ-

mer ma mère maintenant, peut-être plus tard, quand elle ne serait plus là pour recueillir ma reconnaissance, verrais-je avec douleur les services qu'elle m'aurait rendus. Enfin, monsieur, vous l'avouerai-je? j'ai cru que votre lettre était un piége tendu pour connaître mon caractère. Est-ce bien celui qui excitait mon admiration toutes les fois qu'il nous entretenait de sa famille qui me pousse à calomnier la mienne?

« Quant à l'offre de votre main, je n'y ai pas arrêté ma pensée; je dois attendre qu'un sentiment plus tendre me vaille un tel honneur, et votre lettre m'ôte l'espoir de le faire naître: si j'étais assez heureuse pour l'inspirer, ce ne serait pas à moi de répondre. Il est, monsieur, un senti-

ment qui vivra long-temps dans mon âme, c'est une reconnaissance éternelle pour vous. Il y a plus, cette affection est naturelle à mon cœur et je ne trouve point ni fatigue, ni devoir, à avouer que vous m'avez sauvé la vie. D'hier, vous êtes apparu à mon âme sous un nouveau jour, le lien qui m'enchaîne à vous est indépendant de toutes vos actions et de votre conduite : que vous restiez en ces lieux, que vous les abandonniez, que vous jetiez sur moi un regard d'amitié, ou que je vous sois indifférente, j'aurai toujours pour vous un peu de ce sentiment religieux accordé à notre créateur. Mon âme vous suivra partout, et de même que nous nous rattachons à un être qui se trouve

par delà les cieux, ainsi, quelle que soit la distance qui puisse nous séparer, où vous serez, je tâcherai de deviner votre présence, pour vous rapporter quelques-unes de mes pensées. Si, dans la saison brillante où nous sommes, je respire une fleur : « Après Dieu et ma mère, je lui dois ce parfum ! » dirai-je avec plaisir. Oui, ma reconnaissance vous mêlera à toutes les actions de ma vie ; et rien de ce qui pourra vous plaire ou vous attrister ne me sera indifférent. Souvent le soir, ah ! toujours même, lorsque je regarderai l'astre qui roule entre les nuages de la nuit, et que j'élèverai mes mains vers celui qui dispense les peines et les plaisirs de la vie, ma prière sera pleine de vous. Je suis heureuse, monsieur, d'avoir

eu l'occasion de vous adresser une fois l'expression simple du sentiment que je vous ai voué ; mais si, en vous répondant, j'avais outrepassé les barrières dont nous sommes entourées, je compte sur la noblesse de votre caractère et la bonté de votre cœur, pour excuser cet élan d'une jeune fille inhabile à voiler les mouvemens de son âme. »

Eugénie D'ARNEUSE.

Eugénie mouilla plus d'une fois cette lettre de ses larmes, et quand elle eut achevé, la pauvre enfant, environnée du silence des nuits, resta long-temps en proie à ce genre de méditation dans lequel les pensées confuses et indistinctes se dirigent vers un être ou un but auquel on ne voudrait pas songer, bien

qu'il remplisse toute notre âme. Cette rêverie, qu'on n'explique qu'en la comparant au bruissement des vagues qui semblent se surmonter les unes les autres sans but et arrivent cependant au rivage, appartient principalement à l'amour, qui en tire sa plus grande force. On se complaît dans cette douce mélancolie et l'on en sort toujours plus épris de ce qu'on aime. Eugénie était comme satisfaite du combat qu'elle commençait avec Landon, cette lutte s'engageait au moins; et, dans son cœur, elle espérait acquérir un puissant charme aux yeux de Landon, en cachant ainsi sa petite coquetterie sous le voile de l'amour filial. Néanmoins, elle discuta encore les moindres expressions de sa lettre,

hésitant mille fois à l'envoyer; elle tâchait même d'en préjuger l'effet à venir par la multiplicité de ses suppositions; mais elle avait constamment plus d'espoir que de crainte : ne se trouvait-elle pas heureuse de voir une correspondance s'établir entre elle et Horace? Elle ne dormit qu'un instant et rêva mariage.

Le lendemain, Rosalie fut enchantée d'avoir à porter une lettre, aussi elle partit, légère comme un oiseau, chantant, riant; une lettre était pour elle un signe certain du succès : « Ennemi qui parlemente, disait-elle, n'est pas loin de battre la chamade. » Lorsque la fidèle Languedocienne revint, que mademoiselle d'Arneuse sut que Horace avait sa réponse et la lisait, de nouvelles terreurs l'assiégèrent :

« Il ne m'aimera jamais, se disait-elle; il m'offre sa main, je la refuse!... Ma lettre est d'une dureté au commencement ! il s'en irritera: puisqu'elle est heureuse, dira-t-il, qu'elle reste avec sa mère. N'en aime-t-il pas une autre ? l'autre jour, son discours sur le disque de la lune me l'a bien prouvé... Pourquoi ai-je été si fière ?... Ne dois-je pas me contenter de l'amour que j'ai pour lui ?... Une fois que je l'aurais épousé, il lui aurait été impossible de ne pas me chérir; j'aurais tout fait pour cela... maintenant, j'ai coupé mon bonheur dans sa racine; il faut qu'il m'adore pour m'épouser !...» Quelquefois son cœur lui disait : « Il t'adorera ! » Enfin, tout ce qu'une jeune fille de vingt ans peut penser en pareil cas,

elle le pensa, le commenta et le recommenta mille fois.

Depuis qu'Horace avait offert sa main à Eugénie, les réflexions les plus contraires à ce projet étaient venues en foule à son esprit, par suite d'un caprice inexplicable de notre nature. Il se repentait avec amertume d'avoir cédé si étourdiment à son premier mouvement de bonté il était triste, rêveur, et sa conscience grondait d'une action si peu en harmonie avec les sentimens de sa vie passée et de sa vie présente. Lorsque la lettre d'Eugénie arriva, il cherchait déjà les moyens d éluder la fatale promesse qu'il avait faite. Il parcourut donc avec avidité cette réponse, et, quand il eut fini de la lire, il se sentit délivré du poids

dont il était oppressé; il respira plus librement, et relut la lettre, semblable à un prisonnier qui se fait répéter plusieurs fois l'ordre qui le met en liberté, tant il a de peine à y croire.

Mais cette seconde lecture lui inspira un sentiment d'admiration pour Eugénie. A chaque ligne parcourue, il croyait entendre son doux organe; l'amour et la soumission y parlaient avec tant de délicatesse, qu'il n'acheva pas la lettre sans attendrissement; d'autres pensées l'assaillirent : Eugénie n'était-elle pas un ange de douceur? façonnée, dès sa naissance, au despotisme et à la crainte, quel danger pouvait-il y avoir à l'épouser? En se trouvant plus heureuse auprès d'un protecteur qu'au sein de sa fa-

mille, concevrait-elle jamais la pensée de l'abandonner pour courir après d'autres plaisirs ? Elle était belle, charmante !... « Non, s'écria Landon, ce n'est pas elle qui trahirait son époux !... » Ces mots ramenèrent les cruels souvenirs de ses malheurs, et, après un combat déchirant, une réflexion terrible l'éclaira soudain : « *Elle* aussi, dit-il, paraissait aussi pure ! elle était plus belle, et j'en ai reçu bien d'autres témoignages d'amour ! Qui me répond de la constance d'Eugénie ?... Sais-je l'impression que produira le mariage sur son âme ? Il lui sera facile de rencontrer des êtres plus séduisans que moi !... Mais, ajouta-t-il, n'ai-je pas juré de ne me confier à aucune femme ? Irai-je hasarder une seconde fois ma

vie sur l'être le plus frêle?... Non!»

L'arrêt était porté. Nikel attendait avec la plus vive curiosité l'effet que produirait la réponse d'Eugénie. Horace le sonna et lui dit d'aller chercher des chevaux de poste.

– Où monsieur va-t-il ?...

Horace lui répondit par un regard qui frappa la langue du chasseur d'une soudaine paralysie. Nikel avait été militaire, et, quand son maître commandait militairement, le maréchal-des-logis obéissait de même. D'ailleurs, il était incertain de savoir si le départ de Landon s'accordait ou non avec les projets de mariage; et quand il sut qu'ils allaient à Paris : «Nous allons chercher la corbeille,...» se dit-il.

Landon ne tarda pas à partir, et

quand il sortit de Chambly, loin d'en oublier les habitans, il emporta la plus vive inquiétude sur le sort d'Eugénie. Un amour-propre d'homme, difficile à expliquer, lui faisait désirer de savoir l'impression que son départ produirait sur elle.

Lorsque Landon passa devant la maison de madame d'Arneuse, les trois dames étaient dans le salon dont les fenêtres ouvertes permirent à Eugénie de voir le voyageur de la calèche. « M. Landon part !... s'écria-t-elle. » Elle rougit et baissa la tête sur son ouvrage, enveloppant sa douleur dans le plus profond silence. A ce moment, elle reçut une commotion terrible : sa vie entière était comme assise sur cette tête chérie, et, dans une seule minute, le bril-

lant édifice construit par son espérance croulait avec fracas. Le chagrin entra dans son cœur pour le dévorer tout entier.

— Quel homme! s'écria madame d'Arneuse; il nous quitte sans s'informer seulement de la santé d'Eugénie! c'est un cœur bien sec et bien froid; je l'ai toujours dit.

— Ah! ma bonne amie, répondit madame Guérin, il peut avoir des affaires bien pressantes.

— Madame, il pouvait... il pouvait arrêter devant notre porte.

— C'est vrai, dit madame Guérin.

— Maudit soit le jour, continua madame d'Arneuse, où il est venu ici; car, depuis ce temps, voyez ce qu'il nous est arrivé; regardez comme Eugénie est pâle: tu souffres, ma

chère enfant? l'air est trop vif. Rosalie, fermez les croisées; et toi, ma bonne petite, viens par ici, à côté de moi.

Eugénie vint appuyer la tête contre le sein de sa mère et y versa un torrent de larmes.

— C'est une crise nerveuse, dit madame Guérin; vite, de la fleur d'orange, vite Rosalie, dépêchez-vous...

Lorsque la femme de chambre apporta le sucre, Eugénie, sans rien dire, refusa, par un mouvement de main, de prendre la cuiller: et tournant lentement les yeux sur sa grand'-mère, sur sa mère, sur Rosalie, elle les effraya par le sentiment de douleur qu'on y lut; puis, gardant le silence, elle resta dans une morne tranquillité.

Depuis cette matinée, elle déclina chaque jour comme un lis frappé par une gelée printanière.

Elle prit le salon en amitié, car pour elle il était riche en souvenirs. Elle y voyait Landon dans tous les objets qu'il avait en quelque sorte marqués du sceau de sa prédilection: Horace, ayant ses manies comme la plupart des hommes, aimait singulièrement à tourmenter quelque chose entre ses doigts en parlant; il venait presque toujours s'asseoir auprès de la travailleuse d'Eugénie pour s'emparer de ses ciseaux avec lesquels il jouait des heures entières: ils devinrent le sujet d'un culte, Eugénie ne permit plus à personne d'y toucher, et, sa douceur lui défendant de commander, elle usa de

mille petites ruses pour les dérober aux yeux de madame Guérin ou aux demandes de sa mère. Le piano, qu'Horace ouvrait souvent, lui retraçait plus vivement encore le dieu de son cœur : n'en écoutait-il pas jadis les accords avec une mélancolie si attentive, qu'il semblait ne se rappeler le passé que par l'harmonie? et la pauvre fille, ignorant les terribles souvenirs attachés pour Horace à la moindre mélodie, avait attribué son goût à cet axiome qu'elle apprit de lui avec tant de plaisir : « Que les trois vertus des âmes tendres étaient l'amour, la religion et la musique. » Enfin, mille fois par jour, en voyant la porte du salon, elle tressaillit, se disant : « Que de fois il en a franchi le seuil, m'apparaissant comme

une étoile dans la nuit ! » Ne fit-elle pas à la chaise qu'elle donnait toujours à Landon une marque visible pour ses yeux seuls, et cette chaise sacrée, devenue pour elle une propriété chère, n'était-elle pas une sainte relique? En regardant le salon, elle se disait : « Il le remplissait naguère de sa présence ; sa voix y résonnait; il s'y promenait ! » L'amertume du sentiment qui anima ces douloureuses pensées fit de tous ces objets des espèces d'ornemens funéraires, et du salon, une tombe.

Bien plus, Eugénie, en parlant, s'efforça de prendre les expressions favorites d'Horace, ses gestes, ses manières, ses attitudes ; mille fois heureuse quand, après avoir retrou-

vé une de ses phrases, un son de voix, un mot même, elle croyait l'entendre lui-même; mais ces jeux terribles n'amenaient jamais qu'une plus cruelle certitude de sa perte; et, la folie venant à s'emparer d'elle, elle resta des heures entières dans une effrayante immobilité, tâchant, à force d'imagination, de revoir en elle-même la figure de Landon : alors ses cheveux couleur d'or pâle ombrageant son visage, comme des touffes de feuilles, une rose de Bengale, ses yeux qui, malgré leur candeur, semblaient ceux d'une prophétesse écoutant l'avenir ou saisissant une vision du passé, ses lèvres dont la pâleur annonçait qu'elles ne s'ouvraient qu'aux soupirs de la mélancolie, son attitude inclinée, tout

révélait un ange mécontent du terrestre séjour; elle semblait contempler la tombe avec ivresse, la voir comme un second berceau et dire comme le juste affligé : « Mon dernier soleil se lève ! » Son sourire était aussi rare que les beaux jours en hiver, encore avait-il une telle expression qu'on le voyait avec peine errer sur ses lèvres décolorées, semblable aux dernières lueurs d'un crépuscule.

Le nom d'Horace ne passa jamais de son cœur à ses lèvres, et quand on prononçait ce nom chéri, détournant la tête avec adresse, elle dérobait sa vive rougeur aux yeux de ses deux mères, exagérant ainsi la pudeur et les soins délicats des jeunes filles pour leur premier amour.

Eugénie ne ressentit pas d'abord toutes les douleurs, elle aurait succombé, mais elles vinrent insensiblement: elle n'avait d'abord souhaité que de voir Horace, cette simple prière, ce premier désir d'un naissant amour ayant été exaucé, heureuse, elle n'avait jamais porté plus loin ses yeux timides; n'était-elle pas en droit d'accuser le sort et de le trouver bien rigoureux de lui avoir enlevé ce modeste bonheur? Mais elle souffrit bien davantage en raisonnant son amour: élevée dans une extrême rigidité de principes et d'une conscience timorée, elle regarda sa passion comme un crime, aussitôt qu'elle perdit l'espoir d'épouser Landon : cet amour était le seul qu'elle dût concevoir dans sa vie, elle le sentait

immortel; or si, comme tout le faisait présumer, elle se mariait un jour, quel sentiment apporterait-elle à un mari? Ne le tromperait elle pas toujours, en lui promettant un cœur tout à un autre? Alors, sa rêverie était pleine d'amertume. Venaient ensuite des délicatesses de sentiment, qui ne peuvent être comprises que par sympathie, et qui la tourmentaient sans cesse : les femmes, par la tendance des lois, étaient des créatures sacrifiées! Un homme qui aime a mille moyens de prouver son amour, de franchir les distances, de renverser les obstacles, de vaincre les répugnances; il commande l'amour par l'obstination, le dévouement, la patience! Une femme, une fille, qui aiment et ne sont pas

aimées, sont enchaînées; libres, elles triompheraient; garrottées par les mœurs, elles n'ont plus qu'à s'envelopper dans leur amour et mourir en silence!... Telles étaient ses méditations, et le mal s'étendait sourdement en elle.

Ces tristes pensées devinrent de jour en jour plus fixes dans son âme et lui emportèrent par degrés sa force et sa raison. Tantôt elle voulait entendre beaucoup de bruit et se mettait à la fenêtre pour voir passer les voitures; plus souvent, elle désirait la solitude et, restant le soir dans le jardin, elle consultait le ciel, en se demandant: « Où est-il maintenant? » Ainsi, livrée à une passion funeste, ses jours se passèrent avec rapidité, en emportant sa sante autrefois si

brillante. Quelques semaines s'écoulèrent d'abord sans que les symptômes de son mal se découvrissent et devinssent alarmans ; il aurait fallu une attention très-soutenue pour s'apercevoir de la langueur d'Eugénie; tout était gradué comme dans le dépérissement d'une fleur d'automne.

Ainsi cette jeune fille, accoutumée à garder le silence, ne parut pas sortir de son maintien habituel, par son dégoût pour la conversation ou quand elle mit de la langueur à toutes ses actions; car la langueur allait à son genre de beauté et l'oppression dans laquelle elle vivait naguère donne toujours une espèce de tiédeur à la vie.

Cependant elle manqua bientôt

d'appétit et laissa des mets entiers sur son assiette, après avoir fait de vains efforts pour y goûter. Sa mère la reprit quelquefois, assez sévèrement encore, de ce qu'elle répondait rarement juste aux questions qu'on lui adressait. Quand elle essayait de marcher elle semblait vouloir se ranimer; tout devint peine pour elle; son cœur paraissait la gêner; enfin, de jour en jour, tout prit à ses yeux une teinte de plus en plus indistincte et la nature se couvrit pour elle d'un voile funèbre.

Le jour où sa mère s'aperçut qu'après avoir lu un livre tout haut Eugénie n'avait rien retenu, elle frémit d'inquiétude, et s'alarma d'autant plus, qu'Eugénie s'étant constamment appliquée à lui cacher sa

maladie, elle en recueillit avec soin les symptômes qu'elle avait dédaignés d'abord, et, vus en masse, ils lui parurent effrayans

Alors madame d'Arneuse, par suite de cette exagération qui lui faisait dépasser en tout les limites du vrai, vit Eugénie beaucoup plus mal qu'elle n'était. « Grand Dieu! disait-elle un soir à madame Guérin, serions-nous donc condamnées à perdre Eugénie... notre seul appui, notre seule consolation, un enfant si charmant, qui ne nous a causé d'autre chagrin que celui de sa maladie! et d'où souffre-t-elle? qu'a-t-elle?

— Tu ne veux pas me croire, répondit la grand'mère, quand je te dis que ta fille aime M. Landon...

— C'est bien aujourd'hui, s'écria

madame d'Arneuse, que l'on meurt d'amour !...

— Eugénie est très-sensible, et telle est la seule cause de son mal.

— Vous vous êtes mis cette idée-là dans la tête, reprit madame d'Arneuse, et vous y rapportez tout avec une tenacité inconcevable! Ma fille n'aime pas, elle ne peut pas, elle ne doit pas aimer sans l'aveu de sa mère...

— Allons, ma bonne amie, dit madame Guérin avec douceur, ne nous fâchons pas... tu sens bien que nous nous accordons à déplorer l'état affreux de notre fille, et nous pouvons bien penser différemment sur la cause, car enfin elle ne languit pas sans raison.

— La cause, répondit madame

d'Arneuse, est sa malheureuse chute dans la rivière, et si j'ai le malheur de perdre cet enfant-là je ne me pardonnerai jamais mon tort!

— Allons, s'écria madame Guérin. ne vas-tu pas te faire du mal! tu me désoles, vraiment; sois tranquille, nous soignerons si bien Eugénie qu'elle recouvrera la santé, surtout si M. Landon revient.

—Au nom de Dieu, madame, ne me parlez jamais de cet homme-là!... s'écria madame d'Arneuse; Eugénie l'aimât-elle, il ne serait pas mon gendre! »

Pour la première fois la mère et la fille étaient d'opinions différentes sans que madame Guérin sacrifiât son sentiment à celui de madame d'Arneuse; aussi leurs soins, quoique concentrés sur Eugénie, se ressen-

taient de leurs idées. Madame d'Arneuse voyant les symptômes devenir plus alarmans ne douta plus que sa fille ne fût en proie à une maladie sérieuse et appela des médecins; alors sa sollicitude toute sèche, toute physique, tourmenta la pauvre malade par la stricte exécution des recettes et des ordonnances médicinales; tandis que madame Guérin, cherchant à guérir l'âme, tenait à Eugénie de consolans discours; et, sans vouloir deviner son secret, excitait son espoir en lui racontant une foule d'anecdotes où de jeunes personnes triomphaient de l'indifférence de leurs amans; et Eugénie, portant à ses lèvres la main de sa grand'mère, l'embrassait, préférant sa présence à celle de madame d'Arneuse.

Celle-ci, croyant sa fille à la mort, en fit une espèce de dieu dans la maison; son despotisme devint encore plus exigeant en s'exerçant en faveur d'Eugénie : il fallait respecter les moindres volontés de mademoiselle et imiter madame d'Arneuse dans l'exagération de sa douleur. C'était être indifférent que de ne pas se tordre les bras en apprenant qu'Eugénie avait passé une très-mauvaise nuit. Bientôt, l'aspect même du salon ou Landon vivait tout entier pour Eugénie fut une émotion trop forte, et elle se résigna à rester dans son appartement. Sa mère, désolée, lui prodigua tous les secours, épia toutes ses actions; mais rien ne put lui découvrir la cause d'un mal vainement étudié par les médecins. Cepen-

dant madame Guérin persistait dans son opinion en voyant sa petite-fille rougir alors qu'on lui lisait, pour la distraire, un livre où la passion de l'amour, dépeinte avec force, était représentée dans un état désespéré. Elle souriait même comme si, dans le livre, elle eût retrouvé un amie absente depuis long-temps.

Quand on lui demandait quelles étaient ses souffrances, elle répondait, en vous regardant avec des yeux pleins d'une vivacité qui ne s'accordait plus avec leur douceur : « qu'elle ne ressentait aucun mal, mais qu'elle était faible. »

La pâleur de ses joues, naguère si fraîches, commençait à devenir extrême, ses jambes pouvaient à peine la soutenir, et lorsqu'elle voulait mar-

cher, sa mère et Rosalie étaient forcées de lui prêter le secours de leurs bras. Un matin d'été que le ciel sans nuages brillait d'un éclat céleste Eugénie descendit au jardin. En passant devant le salon elle voulut y entrer pour revoir son piano, par une de ces fantaisies particulières aux malades en langueur. Soudain Rosalie s'élança pour lui éviter la fatigue d'ouvrir le piano. La femme de chambre avait déjà saisi la clef, tout à coup Eugénie, semblable à Blanche de Castille qui fit rendre à son enfant le lait qu'une dame de la cour lui avait donné, courut par un mouvement convulsif, prévint Rosalie, essuya avec l'air du dépit la clef qu'elle avait déjà profanée!... et avant de s'asseoir elle l'embrassa pour la puri-

fier, se disant : « Il a touché ce fer!... qui sait si une parcelle de son âme ne s'y est pas attachée?... » A cette action qui dut paraître insensée, puisqu'on en ignorait le motif, madame d'Arneuse regarda Rosalie en pleurant, et la Languedocienne remua la tête comme pour dire : « Mademoiselle est bien mal! » Eugénie essaya de jouer, ses doigts trop faibles ne firent rendre aucun son aux touches d'ivoire, alors elle fondit en larmes, promena ses yeux sur le salon, sembla lui dire un dernier adieu, et dès-lors elle n'y rentra plus. Le mal était à son comble, elle mourait.

CHAPITRE IX.

Apres avoir été témoin de cette scène, Rosalie rentra dans la cuisine, s'assit sur une chaise, et pleura; puis, regardant Marianne, elle s'écria : « Pauvre mademoiselle! elle n'a plus long-temps à vivre. Est-ce malheureux que des êtres aussi bons s'en aillent de la terre? En vérité, le ciel en est peut-être jaloux. Qu'est-ce que nous faisons nous autres ici-bas?... Il vaudrait mieux que l'une de nous... A ces mots, ses yeux s'arrêtèrent sur la cuisinière dont le dos courbé annonçait qu'elle n'avait plus guère de jours à compter.

Marianne, qui balayait sa cuisine, s'arrêta subitement, et le regard qu'elle lança à Rosalie marquait un tel attachement à la vie, que la femme de chambre resta muette : « Il vaudrait mieux, reprit aigrement la vieille cuisinière, que personne ne mourût!... Elle est donc bien malade? ajouta-t-elle en se radoucissant? »

— Hélas! le remède n'est pas facile à administrer, répondit Rosalie; il me paraît certain que mademoiselle se meurt d'amour pour M. Landon, et c'est moi qui suis cause de tout cela, puisque je lui disais toujours qu'elle l'épouserait. A ces mots, elle fondit en larmes, et ajouta, en sanglotant : « M. Landon est parti, et je n'ai même pas vu Nikel, de manière

que je ne sais pas ce qui se passe; mais cette manigance est sans doute causée par une lettre de mademoiselle.

— Une lettre de mademoiselle! s'écria Marianne; est-ce qu'elle écrirait à un jeune homme?

— Certainement, puisque c'est moi qui ai porté la lettre.

— Hé bien! reprit la cuisinière, il faut faire revenir M. Landon, en écrivant à M. Nikel. Je sais écrire dans les fines lettres, moi! mais vous me dicterez.

Rosalie tressaillit de joie à cette idée, et les deux domestiques employèrent toute la soirée à écrire au valet de chambre la lettre suivante :

Lettre de Rosalie à Nikel.

« Monsieur Nikel, je suis bien chagrine de ne plus vous voir; et je voudrais bien savoir si vous reviendrez; car voici déjà deux jeunes gens qui me demandent en mariage; cependant je n'ai guère le cœur à me marier; car, outre le chagrin de votre absence, je pleure tous les jours, en voyant l'état désespéré de mademoiselle Eugénie, qui se meurt, on ne sait pas de quoi. Les médecins de ce pays-ci n'y connaissent goutte et disent que c'est la poitrine qui se prend; mais je sais que mademoiselle n'a jamais craché de sa vie, et sa maladie de langueur n'a commencé que le jour qu'elle a été

à Cassan, d'où il y en a qui disent comme cela qu'elle aûra attrapé une fraîcheur dans le parc ; moi qui garde quelquefois mademoiselle quand madame est trop fatiguée, je ne crois pas que ce soit une fraîcheur, parce qu'elle a les yeux si renfoncés et si brillans, que l'on voit bien que c'est plutôt quelque feu qui la mine sourdement. Ses doigts sont maigres, ses joues pâles, et son plus grand plaisir est de tourniller ses ciseaux entre ses doigts, comme le faisait votre maître. Si vous pouviez l'envisager une minute, vous ne la reconnaîtriez presque plus. C'est-y dommage que les belles personnes soient toujours celles qui s'en aillent ! Je souhaite, M. Nikel, que vous conserviez toujours votre bonne santé, et que

vous ne m'oubliez pas à Paris; car je pense toujours bien à vous. »

ROSALIE GRANVALAIS.

Le jour où Rosalie mit cette lettre à la poste, la pauvre Eugénie empira sensiblement, et la fièvre, à laquelle elle était en proie depuis long-temps, prit un caractère plus grave; il s'y mêla un délire menaçant. Rosalie était la gardienne de sa jeune maîtresse, car, en ce moment, les deux dames étaient à dîner. Toute la journée, il avait fait une grande chaleur, quoique le soleil eût été couvert par des nuages. La fenêtre de l'appartement était ouverte, et le plus grand silence régnait. La teinte du jour avait cette couleur terne qui influe tant sur nos idées. Eugénie semblait reposer. Sa tête charmante conser-

vait, au milieu de la blancheur du linge, une autre blancheur plus livide et que la couleur de ses cheveux de bistre rendait pénible à voir. Ses beaux yeux semblaient fermés par un double sommeil de paix et d'innocence, et ses longues paupières, en dessinant sur sa joue sans fleur un cercle noir, laissaient échapper un feu dévorant. Sa belle chevelure, arrangée à la vierge, se séparait sur son front en deux larges bandeaux d'or foncé, et son immobilité lui donnait l'apparence d'une sainte exposée à l'adoration des fidèles. Ses mains étaient jointes ; de ses lèvres pâles et entr'ouvertes s'exhalait, par intervalles inégaux, un souffle pur et harmonieux, que Rosalie écoutait avec une horrible peur. Tout-à-coup

la jeune fille se lève en sursaut, et remuant la tête par des mouvemens convulsifs, sa blonde chevelure troublée retomba sur ses épaules d'albâtre dans un désordre pittoresque. Son regard contracta une sauvage énergie; elle parut s'adresser à un être présent pour elle, et cette beauté pure, transformée en Ménade, dit avec une sombre fureur : « Quelque parfaite que soit la créature à laquelle tu faisais allusion quand nous avons regardé ensemble l'astre des nuits, elle ne t'aimera jamais plus que moi !... Oh ! reviens, c'est la seule faveur que je désire... Que je te voie avant de mourir !... que je te voie ! et je meurs heureuse !... heureuse mille fois !...

Rosalie, épouvantée, n'attendit

même pas la fin de ce discours délirant; elle descendit chercher madame d'Arneuse, qui apaisa sa fille, et la veilla toute la nuit, craignant à chaque instant que ce ne fût la dernière. Cette phrase, prononcée au milieu de son transport et devant la femme de chambre, fut la seule révélation qu'elle fit de son amour.

Aussitôt que Nikel reçut la lettre de Rosalie, il s'empressa de la communiquer à son maître. Depuis son retour à Paris, Landon avait été poursuivi par le souvenir d'Eugénie une voix intérieure lui reprochait sa conduite envers elle, et souvent la noble et touchante figure de la jeune fille lui était apparue brillante d'amour et d'innocence, au milieu du fracas que firent à Paris la dynastie

des Napoléons et celle des Bourbons se disputant le premier trône du monde. Obligé, malgré son insouciance, de prendre soin de sa fortune politique comme de sa fortune financière, Horace trouva une sorte de dissipation à reparaître dans le monde, et il cherchait à s'étourdir en se plongeant dans les prétendus plaisirs de la capitale, lorsque la lettre écrite à Nikel vint réveiller les pensées qui combattaient au fond de son cœur pour mademoiselle d'Arneuse. Si son amour-propre était inquiet de l'effet que pouvait produire son absence sur Eugénie, son cœur fut vivement ému, en apprenant à à quel point il était aimé. La lettre trembla long-temps dans ses mains, et alors un nouveau combat eut lieu

dans son âme. Rien n'en donnera mieux l'idée que la lettre qu'il écrivit à son tuteur, après être resté quelque temps dans la plus cruelle incertitude.

Lettre de Landon à M. Guérard, à Neuilly.

« Mon digne ami, l'habitude que j'ai contractée, et qui me sera toujours chère, de vous consulter dans les situations délicates de la vie, est le motif de cette lettre. Vous connaissez mon caractère, et ce que vous avez appelé *la furia Oraziana*. Votre âge, votre expérience des hommes et des choses vous mettent à même de prononcer; voyez donc avec impassibilité les faits et jugez en juge souverain, sans appel. Ma passion

pour Wann-Chlore, la seule femme au monde que je puisse aimer, est née, pour ainsi dire, sous vos yeux; vous savez donc jusqu'à quel point une âme comme la mienne peut concevoir un autre amour.

« L'horrible et affreuse trahison de cette fille tant aimée ne me laisse aucune ressource, aucun avenir; j'avais, comme je le dis souvent, hasardé toute ma cargaison de bonheur sur ce vaisseau fragile, et le naufrage a été complet; j'ai échoué, et la commotion a été si violente qu'elle m'a rendu comme fou; j'ai été me confiner dans un village, ne voulant plus voir les hommes, détestant la vie, et regrettant même le passé. Dans ce village s'est rencontré une jeune fille que l'on peut dire belle, même après

avoir contemplé Wann, une jeune fille que je me plaisais à voir, mais qui n'a jamais fait tressaillir mon cœur. Maltraitée par sa mère, elle m'a inspiré une sorte de pitié; j'ai conçu pour elle un sentiment difficile à définir; c'est une amitié de frère, un penchant à lui prodiguer tout ce qu'il y a de tendre, d'affectueux dans le cœur, hors cette brûlante et vive explosion qui, semblable à un torrent, s'échappe de l'âme et déborde sur la vie tout entière en donnant les plus grands plaisirs, les plus grandes peines. Ainsi, je puis marcher toute ma vie à ses côtés ou elle aux miens, elle ne me causera jamais de grandes joies, nous n'aurons jamais de grands chagrins; notre existence sera douce, fleurie

même. Cependant comme je veux garder toute ma vie à Wann, bien que je la méprise, une place dans mon cœur; que dis-je, une place! est-il en mon pouvoir de la chasser d'un cœur qu'elle occupe avec tant de despotisme? lorsque j'ai vu l'abîme où m'entraînait ma liberté perdue, j'ai saisi une occasion que m'a présentée la jeune fille pour faire une prompte retraite, imaginant qu'elle aurait bientôt perdu tout souvenir de moi.

« Je me suis trompé, cette jeune enfant va mourir, et mourir d'amour pour moi; j'en ai la preuve. Sans doute, mon digne ami, vous rirez de voir votre élève exciter une passion semblable, et, adressée à tout autre qu'à vous, cette lettre paraîtrait dictée par fatuité.

« Il n'en est rien, je vous assure; d'ailleurs, vous connaissez trop ma simplicité pour croire qu une pareille corde puisse vibrer dans mon âme. Ainsi, vous comprenez ce que ma position a de perplexe; Eugénie d'Arneuse possède tout ce que l'on demande à une femme : douceur, amour, soins délicats, elle est charmante; mais que lui apporterais-je en retour? un cœur flétri par le malheur, une fleur que la gelée a frappée, qu'un rayon du soleil levant a desséchée aussitôt. Pour elle je serai une espèce de statue impassible qui recevra ses caresses sans témoigner de plaisir ni de dégoût. Au fond de de mon âme vivra toujours Wann-Chlore et cependant tout me commandera le respect pour ma femme,

l'amour même... et mon goût, ma passion primitive, accorderont tout ce qu'Eugénie mérite à un être absent qui en est indigne. Que faire?... n'est-il pas prouvé que Wann est perdue pour moi, qu'il faudra tôt ou tard avoir à mes côtés une femme à laquelle je puisse rapporter mes pensées. Que faire?... l'humanité ordonne d'épouser Eugénie, et l'amour me crie que lorsque je prononcerai un mot de tendresse devant ma femme j'aurai blasphémé!... Conseillez-moi, vous qui êtes loin de la scène du monde, vous qui avez attaché votre barque au rivage, et qui ne redoutez plus d'écueils. J'attends votre réponse, adieu!... »

Quelques jours après, M. Landon reçut la lettre suivante :

Lettre de M. Guérard à Horace Landon.

« Mon jeune ami, je vous ai répété souvent que vous aviez dans l'âme, plus qu'aucun autre, les principes du bien et du mal, c'est-à-dire que votre chaleur de cœur, votre activité de pensée, peut vous faire entreprendre les bonnes actions à l'égal des mauvaises; qu'une passion vous lancera dans une carrière blâmable, sans que vous ayiez le temps de vous apercevoir de vos fautes. Il y a plus, en voyant même le danger et le crime pour arriver à un but souhaité, vous franchiriez les barrières. Je sais, moi qui vous connais, que vous n'en seriez pas moins bon et vertueux; mais il n'y a pas beaucoup

d'êtres qui vous connaissent et les hommes en masse ne sont pas bons. C'est ainsi que je regarde, comme un principe véritable, qu'un être méchant peut faire des actes d'une bonté sublime et un être bon se rendre coupable d'un crime. Heureusement, mon jeune ami, j'aperçois, pour toi, un port après l'orage. Si la jeune fille dont tu me parles dans ta lettre est telle que tu la dépeins, hâte-toi de te réfugier auprès d'elle.

« L'amour est une habitude, crois-moi; il naîtra chez toi pour ta femme: tu vas écrire un nouveau thême pour ta vie et tu utiliseras les belles qualités dont ton âme est pleine. Cependant la sévère probité a ses lois; ainsi, tu dois avant ton mariage examiner soigneusement ton cœur, et

voir si l'image de Wann y est encore bien gravée : si cette charmante fille y règne au point de subjuguer tes volontés, alors raconte fidèlement ton histoire à mademoiselle d'Arneuse; qu'elle sache parfaitement bien l'état du cœur sur lequel elle doit reposer. Lorsque, malgré ces confidences, elle t'aimera encore assez pour te confier ses destins, je ne vois pas que vous puissiez être malheureux. Crois ton vieil ami, et décide. Adieu. »

Cependant la pauvre Eugénie, comme une fleur chargée de trop de rosée et qui penche son calice vers la terre, arrivait à cette ligne qui semble séparer la nature morte de la nature vivante. Une effrayante apathie, une cruelle léthargie de sen-

timent obscurcissait cette figure où naguère un candide et pur amour perçait à travers la naïveté de l'enfance; si parfois une expression l'animait encore, elle faisait frémir, car le désespoir est horrible sur le visage d'une jeune fille. En proie à une douleur croissante, madame Guérin et madame d'Arneuse ne quittaient plus le chevet de leur enfant chéri, et, par une fatalité assez commune, elles découvraient alors toutes ses perfections; mais, à cette heure, elles la voyaient languissamment couchée sur un lit de misère, et leur espérance était comblée lorsqu'Eugénie, levant ses paupières, leur montrait, par un mouvement d'une horrible lenteur, des yeux ternes qui semblaient ne plus rien voir. Si par ha-

sard elle souriait aux tendres soins dont elle était l'objet, il s'élevait alors, dans sa chambre, une joie qui aurait fait frémir un étranger; enfin, elle était arrivée à un tel degré de faiblesse que le moindre bruit lui causait une douleur affreuse; et tel était l'intérêt qu'elle avait inspiré dans le village, que les paysans venaient d'eux-mêmes étendre chaque jour de la paille devant la maison, et un jeune enfant se tenait en sentinelle pour prévenir les postillons de ne pas agiter leur fouet retentissant. Enfin la désolation silencieuse régnait avec tant d'empire dans la maison, qu'il semblait que la mort l'eût déjà prise sous ses ailes.

Un soir, au moment où le soleil d'été répandait cette mourante lu-

mière qui, en glissant sur la terre, se brise contre les moindres accidens en multipliant ses feux et produisant les teintes les plus riches, que le calme de l'atmosphère, les premières ombres de la nuit, les derniers parfums des fleurs, la fraîcheur de la rosée font briller la nature d'un éclat suprême, car elle ressemble alors à une jeune fiancée marchant au lit nuptial, la pauvre Eugénie, trouvant une vague ressemblance entre le déclin de ce beau jour et le déclin de sa jeune vie, rassembla ses forces pour se lever, et, jetant un triste regard sur sa chambre en désordre dans laquelle se déployait un luxe tout médicinal, dit à voix basse : « Quel air! quelle perspective!..

(elle qui ne se plaignait jamais !) Rosalie, je veux sortir !.. »

En effet elle parvint après de longs efforts à se mettre debout, et quand elle fut dans les bras de Rosalie, elle lui dit à l'oreille : « Je veux m'éteindre comme le soleil au milieu des champs... en plein ciel !.. » Heureusement la femme de chambre seule entendit, et seule, détournant la tête, pleura. — « Rosalie, ajouta-t-elle, comme il peut faire froid dans le jardin, donnez-moi cette robe que j'avais le jour où nous allâmes à Cassan avec M. Landon. » A ce mot, elle s'appuya plus fortement sur Rosalie, ses yeux jetèrent un feu passager, une vive rougeur colora ses joues blanches... Ce nom chéri sortait de

sa bouche pour la premiere fois, et il lui semblait que sa voix allait trahir les souffrances de son cœur.

A ce moment, elle éprouva une sorte de résurrection dont la mort se sert comme d'une douce messagère. En effet, on dirait que l'homme, comme le cygne, recouvre, avant son dernier soupir, toutes ses forces pour saluer la vie et chanter à la nature un dernier hymne. Eugénie marcha; elle voulut descendre au salon; mais quand elle fut assise sur *sa* chaise, qu'elle regarda tour à tour le piano, les fenêtres, et qu'on ouvrit la porte, elle ressentit si bien cette délicieuse émotion qu'*il* faisait naître par *son* arrivée, qu'elle en éprouva une poignante douleur, et se dit : « Voici mon dernier soir !.. »

Alors elle demanda, avec le despotisme des malades, à être transportée au bosquet où leurs cœurs s'entendirent, et resta, malgré les supplications de sa mère, à la même place où ils regardèrent cette étoile à laquelle elle s'était depuis si souvent comparée.

Elle contempla les cieux, et voyant la même planète briller d'un éclat vif et pur : « Nous ne nous ressemblons plus ! lui dit-elle; que je serais heureuse si mon âme s'envolait chez toi, car il t'a regardée avec plaisir!.. » On la crut folle, surtout quand elle exigea qu'on la laissât dans la plus profonde solitude.

Un tendre crépuscule favorisa la vision d'amour à laquelle Eugénie fut en proie; car la campagne, pres-

que obscure n'avait d'autre lumière que les doux reflets de *l'heure noire*, le silence le plus solennel régnait, et la lune, se levant à l'horizon, ne se montrait pas encore à Eugénie, qui put admirer son étoile chérie, sans qu'elle fût éclipsée par cet astre rival. Après un recueillement extatique, la jeune fille crut entendre la flatteuse voix qui ne cessa jamais de la charmer; et, s'abandonnant aux délices de sa vision, elle se livra tout entière à l'innocente joie d'avouer sa passion à la face du ciel et de tirer du fond de son cœur l'image qu'il renfermait pour l'admirer en toute liberté.

— « Je crois être pure, se disait-elle, et je n'ai pas une pensée qui ne soit pleine de *lui!*.. Oui, c'est peut-

être une consolation d'avoir vécu toute sa vie en un moment, et de descendre au tombeau comme les vierges du ciel... Que cette soirée est belle!.. O campagne ! que tu serais mille fois plus séduisante s'*il* était là !.. » En prononçant ces plaintes fugitives, sa parole était plutôt un souffle harmonieux qu'une voix, et les sons erraient comme les échos des célestes mélodies. Insensiblement elle s'abîma dans sa rêverie et réunit toutes les forces de son âme abattue pour pouvoir se peindre Horace comme vivant à ses yeux.

Le jardin n'était déjà plus enveloppé que d'un réseau vaporeux de lumière, et Eugénie, levant les yeux au ciel pour contempler son étoile, parvint au dernier degré de l'extase. Elle se

sentit comme en pleine santé, par l'effet de cette vigueur inconnue que nous impriment une méditation ou une volonté forte, qui nous détachent en quelque sorte de nous-mêmes et nous ravissent des mondes positifs vers le monde idéal. Elle vit de ses yeux Horace comme au premier jour qu'il vint : ses cheveux bouclés paraissaient au-dessus de son front comme une flamme céleste; il lui souriait, et Eugénie l'apercevait comme un objet vu de loin : ses formes étaient plus pures, il avait la grâce et la perfection que prêtent l'antiquité ou l'éloignement à un caractère; elle donnait à son visage l'expression d'amour qu'elle lui avait souhaitée; elle écoutait sa respiration, lui tendait les mains, pleurait

de joie à cette ombre, sortie de son âme comme par magie, et retenait sa pénible haleine de peur qu'elle ne rompît le charme de cette apparition... Tout à coup le feuillage du bosquet remue, le frémissement des feuilles agitées répand dans l'air les sons ondulés d'une eau poussée vers sa rive par les zéphyrs, et Eugénie effrayée, n'osant croire ni à son illusion ni à la vérité, s'écrie : « Le voici !.. le voici !.. »

Madame d'Arneuse, madame Guérin et Rosalie, cachées à quelques pas dans un bosquet, épiaient la jeune fille, à son faible cri, elles parurent aussitôt et la trouvèrent évanouie dans les bras de Landon. Sa tête reposait sur le sein d'Horace, et cette pâle figure, au milieu d'une

forêt de cheveux épars, ressemblait à une statue de marbre blanc couchée parmi les feuilles de l'automne.

Les yeux noirs de madame d'Arneuse lancèrent un farouche regard à Landon auquel elle arracha sa fille, en s'écriant d'un ton rauque : « Vous lui avez donné la mort ! » et elle disparut suivie de la femme de chambre.

Landon suivit avec inquiétude madame Guérin qui, par un geste amical, cherchait à pallier le reproche tragique de sa fille; elle emmena le jeune homme au salon, et là, elle lui raconta la maladie de sa petite-fille, tâchant de lui peindre adroitement l'amour dont elle supposait Eugénie victime. Landon paraissant à la vieille grand'mère le meilleur

médecin d'Eugénie, elle essaya de le mettre dans la nécessité de s'expliquer; car elle avait assez de finesse pour deviner que son retour inopiné donnait quelque espérance; et pour être la première à connaître ses secrets sentimens, confiance dont les grand'mères sont jalouses, elle finit en lui disant : « Hélas ! monsieur, je suis restée votre seule protectrice, car vous avez inspiré à ma fille une répugnance que j'ai vainement combattue ! »

Landon écouta ce discours si flatteur pour lui, en admirant la chaste fierté de cette jeune fille, qui avait eu le courage de se garder à elle-même le secret de son amour, et il s'applaudit de sa résolution, en découvrant de si nobles perfections à

Eugénie. Colorant alors son absence par une fable, il remercia madame Guérin et termina en lui disant : « Votre bienveillance me sera d'autant plus précieuse, madame, qu'elle m'aidera sans doute à vaincre les obstacles que l'éloignement de madame d'Arneuse pour moi pourrait opposer à un dessein que je me trouve heureux de vous confier : en demandant par votre intermédiaire la main de votre petite-fille, ma proposition sera peut-être reçue favorablement.

— Monsieur, répondit madame Guérin, en cachant avec peine sa joie, vous sentez que je n'ai aucun droit à disposer de ma petite-fille ; mais, dit-elle, en lui lançant un sourire plein de grâce, je puis vous

promettre mes soins et vous donner beaucoup d'espoir.

— Madame, lui dit Horace en lui baisant la main, j'ose vous regarder, dès ce soir, comme ma mère,... » et il se retira, laissant madame Guérin en proie à un bonheur qui la suffoquait.

En effet, un secret étant la chose la plus lourde que la bonne dame pût porter, elle ne tardait jamais à s'en débarrasser ; elle monta donc bien vite à l'appartement de sa petite-fille où elle trouva madame d'Arneuse, déclamant contre Horace.

— Il est venu chez moi, disait-elle, de la manière la plus indécente ! N'a-t-il pas failli causer la mort de ma chère fille par la peur qu'il lui a faite ?... N'est-ce pas, ma bonne pe-

tite ? ajouta-t-elle en se tournant vers Eugénie. Je suis sûre que tu te trouves à la mort !

Eugénie laissa échapper un léger sourire, précurseur de la vie.

— Va, continua sa mère, je te promets que ma porte lui sera fermée, comme à l'auteur de nos maux, et nous ne le reverrons plus, j'espère.

Madame Guérin, tout étonnée de cette sortie, ne savait plus si elle devait annoncer sa nouvelle; néanmoins, après plusieurs signes faits secrètement à sa fille, elle parvint à l'emmener au salon, où elle lui découvrit le brillant avenir qui se préparait pour Eugénie.

— Comment! s'écria madame d Arneuse, M. Landon ne pouvait-il pas m'instruire la première de ses inten-

tions? il me semble que c'est à une mère...

— Aussi, ma chère amie, compte-t-il bien t'en parler... Vas-tu t'offenser d'une confidence...?

—Quand il m'aura fait sa demande, madame, je verrai ce qui sera convenable de répondre... Eugénie n'est guère éprise de lui, et d'ailleurs la pauvre enfant n'est pas dans un état qui permette de lui parler de mariage.

— Une pauvre demoiselle, répliqua la grand'mère, souvenons-nous en, ma chère, aime toujours un pareil entretien...

— M. Horace est fort riche, dit madame d'Arneuse.

— Il est très-aimable, ajouta madame Guérin.

Madame d'Arneuse ne répondant pas, la gand'mère hasarda en faveur de son protégé, un éloge qui fut entendu sans répugnance et la conversation continua. Alors, soit que le ressentiment de madame d'Arneuse s'éteignît à l'aspect de la fortune de Landon, soit que cette haine ne vînt que d'un dépit secret, soit qu'elle embrassât avec ardeur l'idée séduisante de recouvrer sa liberté en mariant Eugénie si avantageusement, en moins d'une heure, Landon redevint son héros. Sur-le-champ la marquise, avec une incroyable vivacité d'imagination, imposa à ses enfans leur avenir : ils passeraient leur vie à la ville et à la campagne; Eugénie, peu faite à diriger une grande maison, à faire les honneurs d'un salon, à

recevoir dignement, lui laisserait la conduite de son ménage; et madame d'Arneuse, regardant Horace comme un sujet de plus dans son empire, s'admira, guidant ces deux enfans à travers les défilés de la vie, se mit en tiers dans leurs pensées, se regarda comme l'âme du ménage; elle menerait enfin une existence à son goût, en reparaissant dans le grand monde entourée du brillant cortége de l'opulence et protégeant son gendre de l'éclat de sa noblesse. Cette union était convenable, dans sa position c'était un bonheur, enfin sa tête s'enflammant, elle raffola d'un projet si enchanteur, et perdant, tout-à-coup la mémoire du présent, elle monta précipitamment chez sa fille, renvoya d'un air mystérieux la

femme de chambre, et, s'asseyant au chevet de la malade :

— Ma chère enfant, dit-elle d'une voix qu'elle tâchait de rendre mielleuse, comment te sens-tu?

— Oh! bien mieux, ma mère, je réponds de ma santé!... répliqua Eugénie, surprise de l'air diplomatique qui régnait sur la figure de sa mère.

— Alors, ma petite gentille, continua madame d'Arneuse, en essayant de donner à son profil romain un air folâtre qui *criait* avec la rigidité de ses traits; mon amour, j'ai à t'entrenir d'une affaire très-importante, écoute moi bien : je t'ai élevée de manière à laisser ton cœur dans une indifférence précieuse pour les femmes, tu le sauras un jour!... (ici elle

leva les yeux au ciel, et je crois, ma pauvre petite, avoir complétement réussi. » Eugénie rougit. « Il s'agit d'un mariage pour toi... Je viens te consulter, car je ne suis pas de ces mères à te dicter, comme tant d'autres, mes volontés... J'ai toujours été bien douce envers toi et tu pourras choisir ton mari en toute liberté, je t'assure... Nous avons jeté les yeux sur un jeune homme et tu nous diras ton sentiment...

— Oh, ma mère! s'écria Eugénie en proie à une terrible angoisse, voulez-vous me marier malade comme je le suis?... songez que je n'ai aucune expérience...

Comment, Eugénie, vous avez de la répugnance pour le mariage! vous croyez-vous d'une beauté et

de fortune à trouver des prétendus tous les jours?... Vous êtes jeune, tâchez de l'être long-temps!... Quant à votre ignorance, soyez certaine que mes conseils ne vous manqueront jamais.

— Ma chère maman, dit Eugénie les larmes aux yeux, j'aime mieux rester toujours votre compagne.

— Nous ne nous séparerons pas, mon enfant.

— Je n'ai pas encore dix-sept ans...

—Comment, Eugénie?.. vous vous opposez à un établissement honorable! Au surplus, reprit madame d'Arneuse, en jetant à sa fille un regard dont la sévérité la fit frémir, c'est votre affaire, comme je vous l'ai dit; mais il me semble que M Landon est...

— M. Landon !... s'écria la jeune fille, en versant tout-à-coup un torrent de larmes, et restant comme évanouie sur sa couche.

— J'en étais bien sûre, dit madame d'Arneuse à madame Guérin ; vous voyez, madame !... avais-je raison en soutenant qu'elle le haïssait ?...

— La pauvre petite, répondit la grand'mère étonnée, s'il lui était indifférent !...

— Ah ! s'écria madame d'Arneuse, elle s'y accoutumera ! Comment ai-je fait, moi ?... Et, aussitôt qu'elle se portera mieux, nous verrons à... Elle s'arrêta au bruit que fit Eugénie en se retournant. Madame d'Arneuse vit sa fille lui sourire à travers les larmes et l'amour perça dans ses yeux comme le soleil parmi les nuages.

Une joie, mêlée de pudeur, parut confusément sur ce pâle visage, et la jeune fille, palpitante, dit en balbutiant : « Ma mère, ce ne sont pas des larmes de chagrin,... j'éprouverai de la douceur à vous obéir, si...

— Aimeriez-vous M. Landon? demanda madame d'Arneuse interdite.

Eugénie baissa les yeux, rougit et garda le silence.

— Comment! s'écria sa mère en lui lançant un regard fixe et impérieux, comment, Eugénie, vous aimiez M. Landon, sans m'en avoir rien dit, sans me consulter !... Vous avez manqué de confiance en moi!... vous connaissez bien peu mon cœur et vos devoirs;... mais c'est une trahison !... Je vous laisse, mademoi-

selle, vous vous marierez bien sans moi !...

— Que fais-tu, s'écria madame Guérin? Ne te l'avais-je pas dit ?... Vas-tu gronder ta fille ?... Vois, elle se trouve mal !... Eugénie,... ma petite, ce n'est rien, tu l'épouseras : *il t'aime !...*

A ce mot magique, Eugénie regarda sa grand'mère d'un air presque stupide; de nuance en nuance son visage vint à sourire; elle leva les yeux au ciel et des larmes de bonheur sillonnèrent ses joues. Elle aurait voulu se mettre à genoux et prier... Elle prit la main de sa grand'mère, la serra contre son cœur palpitant; et, alors, madame d'Arneuse calmée s'approcha du lit, regarda sa fille, et, vaincue par l'aspect impo-

sant de son bonheur, elle lui pardonna.

L'espérance et la joie descendirent à tire d'aile sur cette maison, qui naguère était plongée dans le malheur.

L'arrivée de Landon ressemblait à ces apparitions du soleil qui, dans le mois de mars, chasse du ciel de noires montagnes de nuages par un seul de ses regards, et fait succéder l'azur le plus pur au manteau grisâtre des orages. Eugénie s'abandonna joyeusement à l'amour, madame d'Arneuse complota son avenir, madame Guérin remercia Dieu du bonheur qu'il lui envoyait sur ses vieux jours, Rosalie se regarda comme la plus habile soubrette du royaume et chacun, faisant mille projets, attendit le lendemain avec une vive impatience.

CHAPITRE X.

Le lendemain, M. Landon, persistant dans ses projets de mariage, se présenta et fut reçu avec un cérémonial inoui : lorsqu'il entra, madame d'Arneuse, quittant à peine sa bergère, lui montra d'un air solennel une chaise qui se trouvait à côté d'elle. Après quelques propos insignifians, Horace fit sa demande, et sa future belle-mère, avec un ton moitié familier, moitié hautain, lui répondit qu'elle n'apercevait aucun obstacle à cette union ; et, qu'après avoir satisfait a tout ce que *des gens comme il faut* exigeaient d'un

gendre, ce serait à lui à obtenir le consentement de mademoiselle d'Arneuse.

— Vous sentez, monsieur, dit-elle, que je laisse ma fille parfaitement libre... mais Eugénie est susceptible de s'attacher beaucoup; elle est d'une douceur d'ange; elle est un peu musicienne; je l'ai parfaitement élevée; elle peut devenir une femme brillante, et, quoiqu'elle ne soit jamais sortie de Chambly, elle sera très-bien placée dans un grand salon: ayant été moi-même à la cour autrefois, car... j'y fus présentée précisement en 89; j'ai eu soin de lui donner des manières distinguées... elle est tout-à-fait bien. Alors elle trouva l'occasion de prononcer son propre éloge en voulant faire celui d'Eugénie.

Essayant de prendre un petit air d'autorité maternelle mêlé de familiarité, elle lui tendit la main, et Landon embrassa sa mère d'adoption avec cordialité. Madame d'Arneuse, fière de cette marque d'amour filial, tâchait d'étendre déjà son empire sur son gendre, mais son masque de grandeur ne tint pas long-temps. En effet, Landon lui dit avec familiarité que la noblesse ancienne reprenant ses titres en vertu de la Charte que Louis XVIII venait d'octroyer, il était redevenu duc de Landon...

—Comment, monsieur... vous seriez le chef de cette noble et illustre maison... qui... La joie lui coupa la parole et tout à coup elle regarda son gendre avec respect.

— J'imagine, madame, qu'une telle bagatelle vous importe fort peu, dit Horace, quant à moi, noble ou plebéïen ce m'est tout un...

— Oh ! monsieur, je pense comme vous : une fois que nous possédons ce frêle avantage, on le méprise; c'est comme jadis notre pauvre académie, tout le monde voulait en être, et une fois admis vous n'y mettiez pas le pied; mais mademoiselle d'Arneuse, monsieur, ne fera pas rougir vos ancêtres...

— Ah! madame, je tiens si peu aux honneurs, ajouta Landon, que je me permettrai de vous cacher tous les miens, jusqu'à ce que je sache quel usage j'en dois faire dans la nouvelle situation politique où nous nous trouvons...

Ainsi Landon fut reçu comme l'amant d'Eugénie à la fin de l'été, et depuis l'hiver précédent la jeune fille l'adorait au fond de son cœur. L'opulence, l'amour, la jeunesse, la beauté, s'unissaient pour leur tresser une couronne de bonheur et l'orner des fleurs les plus brillantes.

Bientôt Eugénie, simplement mise et soutenue par sa grand'mère, entra au salon. Elle connaissait le mystère de cette entrevue, aussi rougit-elle, et, n'osant même plus lever les yeux, elle s'assit en silence, après avoir fait à Landon un salut plein d'embarras. Celui-ci lut, avec un bonheur mêlé de peine, les preuves d'amour écrites sur le front d'Eugénie : elle était maigre, ses doigts étaient effilés, ses joues un peu creuses, ses yeux renfoncés; mais

l'amour qui brillait à travers ces signes de dégradation rendit moins pesant à Landon l'engagement qu'il venait de de prendre de la rendre heureuse; il tressaillit même lorsqu'Eugénie parla, car sa voix eut alors un caractère de mélodie qui allait droit à l'âme.

— Croiriez-vous, dit-elle, que vous m'avez fait peur hier!..

A ce moment, elle pensa qu'il était là, qu'elle ne le perdrait plus; et, pliant sous le bonheur, elle versa de douces larmes qu'elle essaya de cacher; mais Landon les aperçut, et son cœur ému d'un sentiment qui ressemblait beaucoup à l'amour, parut oublier, pour un instant, l'image sublime de Wann-Chlore: il regarda Eugénie, et cette fois elle se crut

aimée : « Je me nourrirai donc en paix de sa chère présence, » se dit-elle. Et la gentillesse, la gaîté de l'amour, parurent sur son visage.

Lorsque Landon se leva pour partir, elle le suivit des yeux comme une hirondelle suit le premier vol de ses petits, et long-temps elle écouta le bruit de ses pas. Elle contempla le salon qui maintenant semblait revivre et se parer d'une beauté nouvelle, soupira doucement, regarda la chaise qu'il venait de quitter et se jeta dans le sein de sa mère, comme pour y verser une sensibilité dont la force l'étouffait.

L'événement de la veille, loin d'abattre Eugénie, lui avait sur-le-champ donné de la vigueur; car dans ces sortes de maladies la santé semble

être aux ordres de l'âme : la jeune fille était déjà plus forte, et la mort avait fui.

—Allons, Eugénie, lui dit sa grand'-mère, te voilà heureuse, ceci doit te faire encore plus chérir ta mère, s'il se peut, et suivre ses bons avis... Que je suis contente, cela me rappelle mon jeune temps... Et madame Guérin se mit à fredonner.

— Eugénie, reprit madame d'Arneuse avec gravité, j'ai bien des conseils à te donner pour la conduite que tu dois tenir dans la circonstance présente.

— Écoute bien ta mère, ma petite, dit madame Guérin.

— Il faudra, continua madame d'Arneuse, t'appliquer à n'être ni trop froide, ni trop empressée, ce-

pendant témoigner de la joie : Rosalie t'habillera tous les jours, nous verrons à te parer de notre mieux... Surtout, ma fille, sois toujours occupée quand il sera ici : étudie-toi à ne jamais, dans la conversation, dire quelque chose de mal-séant, pèse bien tes paroles, conserve un maintien modeste, cependant, mon enfant, lorsque tu seras mariée, songe à tenir ton rang, car tu seras duchesse...

— Duchesse !... s'écria madame Guérin.

— Duchesse de Landon, répéta madame d'Arneuse avec emphase ; hé bien ! Eugénie, tu ne parais pas contente ?.. Qu'as-tu donc ?

— Tous les duchés du monde me sont fort indifférens, répondit-elle.

— Veux-tu jouer le sentiment, lui répliqua sa mère, ton mari est bien, mais sa maison est encore mieux, sache en soutenir l'éclat... et surtout ne manque pas ce mariage-là par de pareilles idées... Et voyez donc, dit-elle à madame Guérin, le malheur veut qu'elle soit malade et pâle dans ce moment.

— Dépêche-toi de reprendre tes jolies couleurs, ajouta madame Guérin...

Enfin, les deux mères s'efforcèrent de lui dicter la manière dont elle devait exprimer ses sentimens et les graduer comme les *crescendo* d'une sonate; oubliant qu'à cette époque de leur vie elles avaient trouvé dans leur cœur plus que les avis de leurs mères. Cette scène ressemblait ab-

solument au mémoire que l'on donna à Louis XV pour la tenue de son premier lit de justice : « Ici le roi froncera le sourcil, là le roi s'adoucira, plus bas le roi fera un signe de tête, plus loin le roi saluera. » Eugénie devait sourire à son entrée, sourire à sa sortie, sourire à chaque mot... Eugénie écoutait et riait sous cape ; un seul battement de son cœur ne lui en disait-il pas mille fois davantage? aimer n'est ni un art, ni une science, c'est un instinct de l'âme.

Dès ce jour, le duc de Landon vint chez la marquise d'Arneuse avec l'assiduité d'un prétendu : les promenades, les doux jeux, les parties de plaisir firent de chaque jour un jour de fête. Par cette douce intimité, Eugénie apprit comment l'amour pou-

vait croître. En effet, elle découvrit par degrés les nobles qualités qu'elle avait seulement entrévues jadis; puis elle se mit à étudier les goûts, les pensées, les sentimens de son ami pour s'y conformer en tout : douce fut la peine et courte fut l'étude, car elle vit qu'il était tout simple pour elle de devenir une ombre de lui, tant elle identifia facilement son âme avec celle du bien-aimé. Aussi, son visage étant une image fidèle de son cœur, sa beauté primitive revint-elle promptement dans tout son éclat.

Cependant son bonheur ne resta pas long-temps pur et sans orages, car sa mère, reprenant son empire à mesure que sa fille revenait à la vie, ne tarda pas à s'immiscer dans

les sentimens d'Eugénie et voulut en commander l'expression comme les évolutions d'une parade.

Pour les amans, le monde et ses usages, la société et ses lois, les mœurs et leurs exigeances, les plaisirs, le langage, tout disparaît pour faire place à des rapports nouveaux qu'Eugénie conçut avec une merveilleuse aptitude : un de ses regards, un sourire, parlaient, un mouvement de tête peignait son amour, et son moindre signe valait mille fois plus que tout le jargon de la politesse. Un jour Landon lui apporta une jolie boîte à ouvrage en nacre ; sans mot dire, elle la posa sur la cheminée, puis, regardant Horace dans la glace, elle le remercia par un léger sourire et un signe de tête. Quand il

fut parti, madame d'Arneuse dit à Eugénie :

— En vérité, ma chère amie, je ne vous conçois pas, votre prétendu vous offre un de plus jolis cadeaux que l'on puisse faire, un bijou fort cher enfin, et vous le jetez là sans rien dire, sans le remercier, c'est vraiment étonnant, vous feriez croire que vous n'avez reçu aucune éducation; le pauvre jeune homme en a été touché.

— Cela m'a fait de la peine pour lui, ajouta madame Guérin.

— Enfin, continua madame d'Arneuse, vous êtes aujourd'hui mal coiffée et très-mal habillée... si cela continue, j'ai grand'peur de voir échouer le mariage.

— Ah! ma chère maman, dit Eu-

génie, est-ce qu'un présent est au-dessus de son amour?..

— Ah! vous en savez probablement plus que moi, mademoiselle; à votre aise... mais comme je n'ai pas envie de vous voir rebuter M. le duc par vos sottises, apprenez à le recevoir mieux que vous ne le faites. Il arrive, la plupart du temps que vous restez ébahie à le regarder comme la châsse d'un saint; sachez donc causer, répondre, et l'attacher par mille petites familiarités permises qui font le bonheur des amans. L'autre jour, il vous complimente très-galamment, vous ne répliquez pas par quelque douceur; hier il vous dit que vous cousez comme un ange, vous ne pouvez pas répondre que vous m'avez eu pour maîtresse; ah!

vous ne faites guère valoir votre mère!..

— Allons, reprit madame Guérin, ne te fâche pas, elle aura soin une autre fois d'observer toutes ces petites choses-là : vois-tu, mon cœur, dit-elle à Eugénie, il faut bien écouter ta mère, tu n'as qu'elle au monde, c'est tout notre bien, elle est si bonne: vois si elle épargne la moindre chose pour ton trousseau.

— Et voyez comme elle m'en remercie! plus on fait pour les enfans moins ils en sont reconnaissans! répondit madame d'Arneuse, qui voulait que ses obligations, en sa qualité de mère, fussent reçues comme des faveurs.

Il y avait néanmoins une espèce de fausseté dans le reproche qu'elle

adressait à Eugénie. Si le trousseau était en effet magnifique et même au-dessus de la fortune de madame d'Arneuse, sa fille n'entrait pour rien dans cette splendeur, elle était toute d'apparat et commandée par l'orgueil. Eugénie n'apportait pas de dot, et madame d'Arneuse, embarrassée, cherchait à se mettre dans les petites choses sur la ligne qu'occupait M. Landon dans les grandes. Elle soutenait même parfois que leurs maisons étaient aussi anciennes l'une que l'autre.

Ainsi Eugénie éprouvait mille petites contrariétés qui lui rendaient en quelque sorte son bonheur plus sensible, l'avenir plus désirable. Sa mère osait l'accuser de mauvaise grâce à témoigner son amour, et

elle frémissait si Horace lui prenait la main, tressaillait au moindre bruit de ses pas, allait secrètement caresser Brigand, son cheval favori, faire causer Nikel qui ne tarissait pas en louant son maître, elle avait des pressentimens de son arrivée, et souvent se surprenait à penser ce qu'il disait... Aussi Landon s'applaudissait-il chaque jour de sa résolution en admirant avec quelle ferveur il était aimé.

Mais plus Eugénie prodigua à Landon les témoignages d'un éternel amour et plus il fut en proie à des sentimens pénibles : obligé d'initier cette jeune fille aux mystères de sa vie passée, pouvait-il prévoir le résultat de cette triste confession? L'amour d'Eugénie était-il assez profond

pour souffrir une rivale sans cesse présente au cœur d'un époux? Aussi Horace se refusait souvent à parler; mais Guérard avait si fortement recommandé cette sinistre confidence, qu'il se voyait plus souvent encore forcé d'obéir à son vieux tuteur. Bientôt ces idées devinrent tyranniques. Landon sans cesse rêveur, craignant de perdre Eugénie, tourmenté par sa conscience, effrayé même au souvenir de Wann-Chlore, laissa paraître sur son front des nuages de chagrin qu'il ne put dérober aux yeux perçans d'Eugénie.

Elle ne regarda plus Horace qu'avec inquiétude; craintive, elle tâcha de deviner les secrètes pensées qui l'agitaient; elle examina son maintien, ses gestes, interprétant jusqu'aux

inflexions de sa voix. D'abord elle attribua ce changement à des imperfections qui vinssent d'elle, et crut lui avoir déplu. Elle se chagrina, pleura en secret, et, cherchant dans son âme les causes de cette soudaine tristesse, elle repassa ses propres discours et ceux de Landon avec une curieuse défiance, sans trouver jamais dans son cœur autre chose que les doux soins de l'amour. Sa sollicitude devint plus active, et la pauvre fille fut victime d'une anxiété affreuse quand elle vit le chagrin de Landon s'accroître sans qu'elle en pût découvrir les motifs.

Un soir, il se trouvèrent seuls au salon, assis près de la croisée qui donnait sur le jardin. La lumière du crépuscule avait disparu pour faire

place au pâle éclat d'une belle nuit, et l'aspect des cieux étoilés les avait graduellement plongés dans un religieux silence, quoique chacun d'eux semblât vouloir parler à l'autre : jamais Horace n'avait paru si agité à Eugénie, et jamais peut-être elle ne s'était vue elle-même si impatiente. Enfin l'un et l'autre paraissaient craindre et désirer tour à tour un mot. Cette scène était tout à la fois douce et cruelle ; mais quand Eugénie, s'avisant de lever les yeux à la dérobée, aperçut Horace qui, les bras croisés, la tête penchée, restait auprès d'elle avec l'expression de l'indifférence, elle trembla, ses craintes grandirent, et ce moment devint affreux. Cependant elle se plut encore à l'admirer à cette heure,

où son visage, exprimant tant de passion, ressemblait à ces figures auxquelles les grands peintres donnent les charmes de l'idéalité. Tout à coup Horace contempla Eugénie, leurs yeux se rencontrèrent, et les siens furent mornes. Elle frissonna, mais sa peine se changea promptement en plaisir, car il pencha la tête sur elle, et leurs chevelures éveillèrent en eux une douloureuse volupté, par un contact si léger, que l'âme paraissait être seule à la sentir. Horace prit la main de la jeune fille, la pressa, la sentit trembler, et fit tous les mouvemens d'un homme qui va parler, quand la peur le rendit muet et immobile. Eugénie se leva, voulut parler à son tour, et, glacée par la crainte, elle laissa rou-

ler sur ses joues deux larmes, dernier langage de l'amour.

Alors Landon porte lentement à ses lèvres brûlantes la main palpitante d'Eugénie ; mais à ce moment elle trouva le doute trop horrible, et, retirant sa main avec vivacité, mais après qu'elle eut été embrassée, elle dit en balbutiant : « Vous m'aimerez, n'est-ce pas ?.. »

A ces paroles Horace tressaillit, passa la main sur son front pour en essuyer la sueur, et répondit : « Eugénie, Eugénie !.. nous sommes séparés par du feu !... » Il s'arrêta.

— De grâce, achevez ! que craignez-vous ?..

— Je crains que vous ne soyez pas heureuse avec moi !...

Elle fit un mouvement de surprise et sourit légèrement.

— Oui, continua-t-il, je ne puis plus aimer comme vous, et... vous serez malheureuse...

— Je le suis en ce moment, dit-elle, plus que vous ne le sauriez croire; dès mon enfance le sort m'a poursuivie : je n'ai pas nourri une pauvre bête qu'elle ne soit morte; pas un oiseau n'a vécu gardé par moi ; la fleur que je soignais se fanait au lever du soleil ; j'ai pensé coûter la vie à ma mère; et, tout cela n'est rien, je vous vois, je vous perds!.. vous revenez à Eugénie et, un mois à peine écoulé, votre front s'obscurcit, vous êtes triste... Y a-t-il déjà une nouvelle infortune entre nous? quel est ce feu qui nous sépare?

— Ne le savez-vous pas? lui dit Horace ; ne faut-il pas vous raconter ma vie et vous faire connaître le cœur sur lequel vous vous appuyez... Si j'étais indigne de vous?

Elle frémit de terreur : à ce moment, l'étoile chérie par la jeune fille brillait de tout son éclat, elle crut y trouver un présage céleste de bonheur, la crainte s'enfuit : « Tenez, répondit-elle, voyez-vous cette étoile, c'est la mienne; elle est belle; nous serons heureux. Regardez-la, j'y attache bien du prix! »

Landon soupira, la reine des nuits se levait majestueuse ; aussi la montra-t-il à Eugénie qui ne vit rien autre chose que la main de son bien-aimé.

— Qu'avez-vous donc à me dire?

demanda-t-elle après un moment de silence, me laisserez-vous au supplice ?

Landon lui imposa silence par un signe et répondit :

— Demain, Eugénie, demain je vous révèlerai le secret de mon cœur, et vous verrez si vous pouvez être heureuse avec moi ...

— Qu'importe mon bonheur si je me suis consacrée au vôtre, si je ne puis vivre qu'à l'ombre de votre protection : semblable à cet astre, ma lumière désormais ne sera-t-elle pas tout empruntée, vos maux sont les miens.. dites, confiez-les-moi, je vous en prie : vous m'avez épouvantée...»

A ces paroles, les yeux d'Horace se mouillèrent de larmes d'attendrissement, et Eugénie pleura parce

qu'il pleurait. Il voulut répondre, son cœur était trop plein ; il jeta un regard d'effroi sur la jeune fille et s'échappa en la laissant stupéfaite de son désordre.

— Demain! se dit-elle : qu'a-t-il donc à m'annoncer?... Mon bonheur se flétrira-t-il comme les roses que je cultivais ?... Elle resta en proie à une terreur d'autant plus profonde que la cause en était cachée sous l'impénétrable voile de l'avenir et qu'alors il ne se présentait à son âme aucune idée consolante.

Son sommeil fut agité de songes pénibles et le matin, quand Rosalie l'habilla, « j'ai rêvé, lui dit-elle, que je nageais dans une rivière.

— Était-elle trouble ?

— Oui.

— Marianne prétend que cela signifie malheur.

— Et mes dents tombaient, ajouta Eugénie.

— Ruine complète! répondit Rosalie en riant; quand Marianne rêve ainsi, elle perd toujours à sa loterie! Vous pâlissez, mademoiselle?

— Ce n'est rien, répliqua la jeune fille. » Cependant l'impression causée par ces paroles était affreuse.

Elle attendit avec une douloureuse impatience l'arrivée de Landon, et quand elle entendit le bruit de ses pas elle frissonna; Horace lui parut sombre et sa voix la fit trembler.

Ils allèrent se promener avec madame d'Arneuse et madame Guérin : en marchant, Horace resta silencieux et troublé ; il évita même de

regarder Eugénie, et Eugénie, à chaque pas, sentait augmenter sa terreur. « Il semble, se dit-elle, qu'il s'agisse de ma vie. »

Landon répondit aux questions de madame d'Arneuse d'un air si distrait qu'elle garda le silence, et marchant avec sa mère, elle laissa Eugénie et Landon seuls.

— « Mademoiselle, dit-il alors en tremblant et d'une voix entrecoupée, il m'est impossible de vous raconter moi-même les événemens de ma vie... et il faut cependant que vous les connaissiez... Je prendrai donc quelques jours pour vous en écrire les détails... Alors vous prononcerez sur notre union. Vous vous croyez malheureuse, Eugénie? ah! vous verrez que des fleurs mal arrosées, des oi-

seaux qui meurent privés de liberté, ne rendent pas encore une vie infortunée; le malheur se repaît de fleurs plus belles, de sentimens plus nobles : s'il vient à nous? prenez garde, il n'est pas toujours vêtu de couleurs sinistres, il arrive souvent entouré du brillant cortége des joies de la vie, il sourit, sa parole est flatteuse, ce n'est que trop tard, et quand vous lui appartenez, qu'on demande avec effroi : « Qui es-tu ? » Espérons que la sueur glacée dont mon front se baigne à ce seul souvenir ne passera pas sur le vôtre...

Il lui pressa doucement la main; Eugénie essaya de déguiser sa terreur sous un sourire; bientôt elle se plaignit du froid, hâta sa marche et revint à la maison sans prononcer

une parole. Au sein du bonheur, elle se sentait frappée, et, comme Tantale, n'osait se baisser pour cueillir les belles fleurs que le prodigue amour jetait à ses pieds.

Une semaine entière se passa sans qu'elle reçût la moindre nouvelle d'Horace, et cette semaine fut plus pénible pour elle que toutes les souffrances de sa maladie : les réflexions les plus sinistres l'absorbèrent : « Et cependant, se disait-elle, que puis-je apprendre de plus douloureux ? Qu'il ne m'aime pas : et il m'aime puis qu'il m'épouse ; indigne de moi ?.. m'a-t-il dit, lui, si noble, si généreux !.. son chagrin ne peut donc venir que d'accidens qui nous soient étrangers, et une fois mariés, nous pouvons vivre loin du monde;

alors quel malheur peut se mettre entre nous ?..» Telles étaient ses idées, mais aussi telles étaient l'attente et l'incertitude, que son ardente curiosité ne pouvait être calmée que par le funeste écrit, la cause même de son effroi.

Enfin le huitième jour, Nikel vint apporter à Rosalie un assez gros paquet de papiers adressés par son maître à mademoiselle d'Arneuse.

« Tenez, ma gentille, il faut remettre ceci à votre jeune demoiselle, et en secret : prenons garde à nous, ces écritures sont pleines de poison, le général est mille fois plus triste depuis qu'il y travaille qu'en arrivant ici...

— Dites-moi donc, M. Nikel, cela n'empêchera pas les noces, j'espère.

— Je ne pense pas, le colonel a l'air d'aimer votre demoiselle...

— Pourquoi donc, M. le maréchal, dites-vous le colonel, le général. le capitaine, qu'est donc votre maître enfin? avant de nous marier, nous devons savoir qui nous épousons.

— Il est!... suffit, s'écria le chasseur d'un air sévère, j'allais oublier la consigne; ah! Duvigneau avait bien raison quand il disait que l'amour est le boute-selle de toutes les bêtises; mais encore quelques jours, et nous serons mariés... alors.

— Oh! alors, répliqua la soubrette vous ne ferez plus que mes volontés.

Pour toute réponse, le chasseur se contenta de faire claquer ses doigts par-dessus sa tête et il embrassa Rosalie sans que la Langue-

docienne pût se défendre des privautés du chasseur. En effet, depuis les accords, il gouvernait militairement ses amours, et Rosalie, en approchant du but, n'était plus si forte; la course avait été sans doute trop longue.

Néanmoins la Languedocienne, curieuse de connaître de quelle importance était le volumineux paquet qu'elle tenait, se débarassa des bras de Nikel, en lui faisant sentir sur l'épaule le pesanteur de son bras. Alors le chasseur portant la main à son front, comme pour la saluer militairement, répondit avec gaîté : « Merci, mon capitaine ! »

Rosalie trouva bientôt le moyen de s'acquitter avec prestesse de sa commission. Elle fut toute surprise de voir sa jeune maîtresse serrer soigneuse-

ment les papiers et garder le silence.

« Mais qu'est-il donc arrivé, mademoiselle, pour que vous soyez aussi triste... Savez-vous qu'hier au salon, ces dames parlaient déjà de vous.

— Ah, Rosalie!.. Rosalie!..» fut toute la réponse d'Eugénie, et la Languedocienne revint auprès de Nikel, stupéfaite de voir l'intrigue qu'elle avait si bien nouée devenir presque l'ouvrage de Pénélope. — « Que de mal aurons-nous eu pour en faire une duchesse!... dit-elle à Nikel.

Aussitôt que chacun dans la maison fut endormi, mademoiselle d'Arneuse consacra la nuit tout entière à lire le manuscrit de Landon. Elle tremblait tout à la fois de crainte et de curiosité en brisant l'enveloppe

sous laquelle étaient contenus les papiers, et l'importance que cette lecture devait avoir pour le bonheur de sa vie lui rendit ce moment solennel : ses mains étaient froides quand elle déploya ces pages qui allaient lui parler; elle oublia où elle se trouvait; le profond silence de la nature entière prêta une voix aux sifflemens de la pluie; et la jeune fille prit tout en présage. Le cri plaintif d'un oiseau, les oscillations de sa lampe, le craquement d'une boiserie, les coups répétés d'une araignée, le vol même d'une mouche, tout l'inquiéta et rendit les battemens de son cœur plus profonds et moins rapides. Elle aurait voulu que le vent fût moins triste, la nuit plus calme; donnant ainsi ses affections

aux immuables accidens de la nature.

La cloche qui sonna minuit l'effraya, soit qu'au milieu du repos des êtres vivans, le bruit d'une chose inanimée fût affreux, soit qu'Eugénie n'eût pas dépouillé les terreurs enfantines que cause cette heure à laquelle se rattachent tant de superstitions; mais il y avait en elle-même une cause suffisante de peur : son amour était menacé; d'effroyables, de sinistres pressentimens annonçant de lointains malheurs se levaient lentement dans son âme comme des fantômes. On doit pardonner à Eugénie des sentimens qui seraient ridicules dans toute autre situation, et cependant il existe peu de femmes capables de lire sans effroi, quand tout dort à huit lieues à la ronde, un

écrit qui doit apporter ou la vie ou la mort. Mademoiselle d'Arneuse trouva la lettre suivante en brisant l'enveloppe des papiers.

« Mademoiselle,

« Je vous envoie ce fatal écrit, il est baigné de mes pleurs. J'ai conçu de votre caractère une trop noble idée pour user de ménagemens avec vous, le malheur donne une forte trempe à l'âme, aussi vous ai-je retracé les moindres émotions de mon cœur comme elles furent ressenties. Après avoir rempli ce devoir, je le rendrai sans doute funeste à tous deux, car j'ai encore assez de courage pour vous avouer qu'en vous peignant les enivrantes joies de mon premier amour, tout détruit qu'il est, ma propre douleur m'a dit que

Wann-Chlore est toujours brillante au fond de mon âme. Je frissonne en voyant ainsi passer sur votre cœur le fardeau qui pesait sur le mien. Maintenant vos forces sont la mesure de nos espérances, oserez-vous vous charger de mon avenir?.. Toutefois, sachez que celle qui me tendra la main après avoir lu cet écrit doit m'être fidèle ou serait mille fois in-infâme. Mais si, trouvant ma couche trop douloureuse vous détourniez la tête, vous ferez bien, et moi... Cet effort vers le bonheur sera le dernier. Adieu donc. »

— Adieu! s'écria-t-elle, que vais-je lire?.. Des larmes obscurcirent ses yeux, et à peine vit-elle les premières lignes du manuscrit qu'elle déroula lentement.

HISTOIRE

DE

WANN-LA-PÂLE,

OU

MÉMOIRES D'HORACE,

DUC DE LANDON-TAXIS,

adresses à mademoiselle Eugénie d'Arneuse

« A L'AGE de cinq ans, mademoiselle, je fuyais la France sauvé par ma mère, dont le courage et la présence d'esprit avaient dérobé ma jeune tête au glaive des bourreaux; mais nous laissions derrière nous mon père en prison et à peine nos pieds touchèrent-ils la terre étrangère que nous apprîmes à la fois sa condamnation et sa mort. Ce coup terrible écrasa ma mère, elle périt à la fleur de l'âge. Je me rappelle qu'alors,

se défiant sans doute des écueils d'un monde aussi orageux et ne sachant plus à qui confier son enfant, elle me serra dans ses bras mourans, comme pour m'emmener avec elle en un monde meilleur. Quoique les événemens de mon enfance soient dans ma mémoire comme les confuses images d'un songe, ce seul souvenir me reste toujours terrible. On ne voit point impunément le dernier soupir d'une tendre mère! A ce moment nos biens étaient à l'encan, nos honneurs détruits, mon berceau proscrit, ma jeunesse sans guide, et la longue et brillante fortune d'une maison tout historique périssait dans un obscur village d'Allemagne, sans le dévouement d'un vieillard.

«Mon père avait pour intendant un procureur au parlement de Paris. C'était un de ces vieux serviteurs dont la fidélité passe de génération en génération, comme un des biens du patrimoine. Guérard nous fut légué par mon aieul chez lequel il avait débuté par être commis d'un secrétaire son intelligence ayant été remarquée, mon grand père l'avait fait élever avec tant de soin, l'avait protégé d'une telle bienveillance, qu'en 89 Guérard était devenu l'un des hommes les plus remarquables de son Corps. Ses connaissances, son instruction, son esprit, égalaient son attachement à notre famille dont il faisait presque partie. Lorsque l'orage éclata, mon père fut étonné d'apercevoir son intendant rangé parmi les plus fa-

meux adversaires de la monarchie. Guérard est toujours resté républicain, mais aux efforts qu'il fit pour sauver mon père, nous reconnûmes une justesse de calcul digne d'un homme d'état. Son dévouement faillit même le perdre, on le jeta dans la même prison que son maître et la voix consolatrice du fidèle serviteur fut la dernière que mon père entendit avant de marcher à l'échafaud.

« En restant mon unique appui, Guérard retrouva de nouvelles forces, il sortit de prison, vola me chercher en Allemagne, me ramena sur le sol paternel, me fit rayer de la liste des émigrés, protesta de mon dévouement à la république, acheta ceux de mes biens que l'on vendait, arrêta la dilapidation des autres, me

mit à l'abri des fureurs révolutionnaires en me cachant à tous les yeux et s'occupa de mon éducation avec tant de succès, que j'entrai, jeune encore, dans cette école célèbre, l'une des plus belles créations de la république.

« En 1807, n'ayant pas encore vingt ans, je sortis de l'école Polytechnique, recommandé par nos illustres maîtres. La faveur dont Guérard jouissait alors, l'amour de Napoléon pour les grandes familles de France, mon mérite peut-être, me valurent une lieutenance dans un régiment de cavalerie, arme que je préférais à toutes les autres. Le fanatisme guerrier dont j'étais animé m'emporta brusquement sur les champs de bataille et j'arrivai assez à temps pour

me distinguer dans la campagne par quelques actions d'éclat que je recherchais avec avidité. Alors Guérard, prêt à déserter son poste éminent, chagrin qu'il était du despotisme impérial, fit habilement valoir mon enthousiasme et profita du moment où Napoléon convoitait l'éclat de mon nom, pour m'obtenir, dans la garde impériale, le grade que j'avais dans la ligne.

« Satisfait de m'avoir placé dans un poste aussi brillant pour un néophyte, heureux d'avoir attiré sur son fils adoptif l'attention du souverain, l'incorruptible Guérard, entouré de l'estime publique, se retira à Neuilly comme dans un hermitage, mettant tout son orgueil en moi. Alors, comme aujourd'hui, mon nom prononcé

avec quelque éloge lui devint une fête et ma visite sa plus grande joie. Seul, il administre mes biens, prend soin de mes revenus, me guide dans la vie, partage mes plaisirs, mes peines, et son existence semble même n'être qu'un long reflet de la mienne. Notre amitié est telle que je ne lui ai jamais demandé les comptes de mon héritage, tant je mets de soin à lui laisser ma fortune comme à un bon père, et sa prévoyance est si maternelle, que mes prodigalités n'ont jamais épuisé les sommes qu'il dépose pour moi chez son banquier.

« Mais, mademoiselle, la nature, semblable au sort qui favorise les joueurs avant de les ruiner, fut même prodigue envers moi; j'avais trouvé un père, elle me donna un ami. Vous

vous demanderez comment j'ai pu devenir tout-à-fait malheureux ; ah ! vous verrez bientôt dans quelle pompe la vie s'est présentée à moi !

« Quand, au sortir de l'école Polytechnique, je me rendis à l'armée, j'y fus suivi par un jeune Italien nommé Annibal Salvati. Nous nous étions sentis entraînés l'un vers l'autre par une vive sympathie en nous rencontrant à notre examen d'admission à l'école. Une douce conformité d'âge, de mœurs et de caractère resserra les liens de notre amitié. Annibal était orphelin comme moi, comme moi il cherchait un frère dans le monde; tout conspirait à nous unir.

« Mon ami est d'une belle taille, ses yeux jettent du feu, son organe est flatteur, son parler poétique, ses

cheveux noirs se bouclent naturellement sur un front plein de noblesse et ses traits séduisans sont embellis par cette couleur olivâtre qui donne une expression si passionnée aux figures méridionales. Inégal d'humeur comme moi, il a plus de fougue peut-être, car il ne trouve jamais d'obstacles à ses désirs. Du reste l'expansion est pour son âme un besoin plutôt qu'une qualité, et il possède par-dessus tout cette grâce si indéfinissable qu'on l'a nommée *le je ne sais quoi*; il est brave, généreux, spirituel, modeste, excelle à tous les arts d'agrément, et je ne peux lui reprocher qu'une aveugle jalousie, passion qu'il doit sans doute à sa patrie et que mon amitié a vainement combattue. Tour à tour gais et tristes

l'un et l'autre, nous avons recueilli de cette discordance originale un contraste perpétuel de douleur et de joie, une consolation dans les maux, une vivacité dans les plaisirs, une espérance infatigable, une chaleur d'amitié qu'il serait difficile de vous peindre : mêlant ainsi nos affections, confondant nos pensées, nous soutenant l'un l'autre, nous avons plus d'une fois remercié l'indulgente nature d'avoir donné Horace à Annibal, Annibal à Horace.

« Salvati, pour ne pas me quitter, voulut servir dans la cavalerie, malgré sa répugnance; son dégoût pour cette arme était un pressentiment : à cette première rencontre où nos jeunes courages obtinrent de flatteuses approbations, Annibal, en me

sauvant la vie, reçut une blessure qui le força de quitter l'armée. Il revint à Paris où la protection de Guérard lui fit obtenir le titre de maître des requêtes, la place de secrétaire auprès d'un ministre, et sa fortune fut aussi rapide dans la carrière administrative que la mienne à l'armée.

« Vous pouvez facilement imaginer, mademoiselle, la brillante perspective qui s'offrait à nos regards : riches tous deux, tous deux puissamment protégés, bien accueillis dans le monde, nous marchions de fête en en fête, volant où brillait un espoir, essayant de toutes les illusions, déployant nos ailes pour la moindre lueur, heureux enfin comme on doit l'être à notre âge, quand le destin semble se plaire à jeter à vos pieds

toutes les fleurs de la vie; que, semblables aux enfans parmi les jouets, nous quittons l'une pour respirer le parfum d'une autre et, les mains pleines, nous envions de l'œil les couleurs éclatantes de celles que nous ne pouvons pas saisir; regrettant presque de ne pas tout embrasser, tout flétrir.

« Buffon a vu en nous deux êtres : l'homme extérieur et l'homme intérieur (*homo duplex*) : telle est donc, mademoiselle, l'histoire de ma vie extérieure, voilà tout ce qui intéresse la plupart des hommes : mais ma vie intérieure, cette succesion de sentimens orageux dans un cœur tranquille en apparence, forme une histoire bien autrement importante. Je vous présente cette vie avec une

candeur de sauvage : ne faut-il pas vous montrer tout entier l'homme qui doit vous accompagner toujours?..

« Lorsqu'au milieu de l'année 1808, je ramenai à Paris, Annibal blessé, j'obtins, outre ma promotion dans la garde, un congé de deux mois, afin de pouvoir soigner mon ami. Vers la fin de septembre, Salvati entra en convalescence et je devais le mener à ma terre de Lussy, en Bourgogne, pour achever sa guérison à la campagne, lorsqu'un jour la promenade matinale que je lui faisais faire nous conduisit jusqu'au boulevard Saint-Antoine. « Tu n'as pas vu cette jeune fille? me dit Salvati. — Non, lui répondis-je. — Eh bien, retourne-toi, et regarde-la! » Je me retournai pour la voir et je la vis. « N'est-ce pas ori-

ginal? me demanda-t-il. — Oh! très-original, lui dis-je avec un sourire forcé. — Voilà comme je me représente le vampire dont nous a parlé ce jeune anglais à Coppet. » Je ne répondis rien. — « Aurais-tu froid, reprit Salvati, tu trembles? — Va tout seul, lui dis-je en l'abandonnant. » Il me regarda d'un air inquiet et finit par sourire en me voyant attendre la jeune fille, et mesurer mon pas au sien. — « Annibal, ne te mocque pas de moi, et si tu m'aimes, laisse-moi seul? » Il s'en alla avec la soumission de la véritable amitié.

« Soigneusement enveloppée dans une espèce de manteau d'étoffe commune, mais d'une propreté recherchée, cette jeune fille semblait vouloir dérober ou ses formes ou sa toi-

lette aux regards des curieux ; sa tête était même cachée presque tout entière sous un grand chapeau de paille blanche et sa figure seule avait attiré l'attention d'Annibal. En effet, mademoiselle, la jeune inconnue était d'une pâleur effrayante et son visage ressemblait exactement à celui d'une statue, quand, sortant des mains du sculpteur, le marbre, vierge encore des injures de l'air, jette une molle et blanche lumière ; le tissu de sa peau avait une telle finesse, une transparence si vive que je croyais voir couler dans ses veines bleuâtres, non pas du sang, mais le lait le plus pur. Au milieu de cette blancheur éclatante, ses deux lèvres étaient comme deux branches de corail ; le reflet des longs cils de ses larges pau-

pières baissées dessinait sur sa joue une légère vapeur noire, et la flamme humide lancée par son regard en paraissait plus brillante encore ; mais ses yeux et ses sourcils noirs tranchaient bien davantage sur la couleur éblouissante de sa figure. Ses cheveux étaient cachés par un voile négligemment noué sous son menton. Sa démarche avait je ne sais quoi de magique, car j'ignore d'où peut venir cette ondulation délicieuse qui régnait dans le moindre mouvement de sa personne ; le bruit même de ses pas retentissait à mon oreille semblable à une douce harmonie, et je la suivais comme entraîné par le courant d'un fleuve.

« Elle avait pour guide un vieillard, simplement habillé, dont la marche

lourde et tremblante contrastait avec la légèreté de la sienne. La figure de cet homme était d'une laideur repoussante, ignoble peut-être au premier aspect; mais pour peu qu'on le contemplât, on reconnaissait tant de bonté, un tel accord dans les traits, une tranquillité si noble, un front serein si bien accompagné de cheveux blancs comme la neige, que votre âme était pénétrée de douceur; et son regard rencontrait-il le vôtre, vous obteniez une vivante image de ce qu'on nomme le *sublime*.

« Il était impossible de ne pas être vivement intéressé par cette alliance singulière de la laideur et de la beauté, de la vieillesse et de l'enfance; on ne voit pas, sans une émotion profonde, une rose sur une

tombe et l'hirondelle sous un monceau de neige ; aussi je cherchais vaguement à deviner le sentiment qui les unissait : chaque pas du vieillard excitait l'attention de la jeune fille, et les moindres gestes de la jeune fille, les soins du vieillard ; enfin l'entente parfaite de leurs mouvemens, l'accord de leurs yeux, celle de leurs âmes auraient fait croire qu'ils avaient une seule vie pour tous deux.

« Bientôt je me trouvai devant l'église Saint-Paul, ignorant comment j'étais venu là. En montant le perron, le vieillard et sa compagne furent assaillis par des pauvres qui accoururent vers eux comme les oiseaux de la campagne sur le blé ; il donna quelques pièces de monnaie à la jeune fille qui les remit aux mendians, dou-

blant ainsi le prix de cette faible aumône en la faisant passer par les mains de la jeunesse et de la beauté, ou bien était-ce pour attribuer à la jeune fille le mérite d'un bienfait compté par celui qui récompense le don d'un verre d'eau à l'égal d'une victoire? j'ignorais le véritable motif, mais je fus attendri par ce raffinement de tendresse qui semble se trouver sur cette ligne où commence l'amour, où finit l'amitié, et je me demandais avec une vive inquiétude: « Est-elle sa femme ou sa fille? »

« Je les suivis sous les voûtes sacrées de l'édifice, marchant avec une sorte de souffrance. Ils prirent de l'eau bénite, je ne les imitai pas; ils s'avancèrent vers un autel, s'agenouillèrent, je les suivis encore, et je ne

m'agenouillai point, mais tapi derrière un pilier, je m'applaudis d'être placé de manière à voir la jeune fille au moment où elle relèverait sa tête de dessus son livre de prières. Mes jambes chancelaient et parfois mes yeux étaient fatigués comme dans les songes, lorsqu'on cherche à voir une vision fugitive.

« Le vieillard quittant sa protégée pour aller à la sacristie, tourna plusieurs fois la tête vers elle avec une maternelle sollicitude, et revint aussitôt en ramenant un prêtre. Alors, et de ses mains tremblantes, il débarrassa la jeune fille de sa pelisse, l'aidant à étendre sur sa tête un voile blanc comme la neige, qui n'a pas touché terre. Je la vis tout entière : ses cheveux tombèrent sur son

front en boucles aussi noires que les fruits du troëne et me rappelèrent cette image de Milton : « *Un rocher d'albâtre environné de nuages.* » Elle était vêtue d'une robe blanche, doux symbole d'innocence, et le prêtre lui jeta, en montant à l'autel, un regard qui dévoila le mystère de cette scène. Elle joignit les mains et pria. Je répétai involontairement les paroles saintes que parfois elle prononça trop haut ; puis, rougissant en lui voyant tourner une page, me levant quand elle se levait, pliant les genoux quand elle s'inclinait, je me recueillis comme elle, me prosternant devant la créature quand elle adorait le Créateur, extase aussi pure que celle des séraphins confondus dans la lumière du Trône !

« Le silence profond de l'église et le jour sombre qui régnait m'imprimèrent une sorte de terreur, l'air était brûlant, ma main presque humide, mes vêtemens lourds. Que vous dirai-je ? comment vous peindre des joies aussi passagères et cependant si durables, si profondes. Je ne voyais plus que cette tête; chaque geste de la jeune fille donnait un charme de plus à ma vision; elle semblait se mouvoir dans une atmosphère lumineuse et son moindre mouvement amenait un nouvel accident de lumière : tantôt elle était éclairée par le jour mélancolique du dôme; puis quand elle s'inclinait, ses vêtemens se teignaient des couleurs de l'arc-en-ciel sous les reflets des vitraux des chapelles latérales;

les nuages, luttant avec le soleil au-dessus de l'édifice, la plongeaient tour à tour dans l'ombre ou la lumière; enfin, la chute de son voile et la main qui le relevait aussitôt, son souffle, la vapeur légère qui se jouait autour de ses lèvres, la pureté des contours de son visage, ses paupières vacillantes, les jeux de son sein, tout donnait une joie nouvelle à mon âme, à mes yeux, de nouvelles fêtes.

«Tout à coup le prêtre se retourna, et elle leva sa figure vers le prêtre. Il tenait le pain sacré suspendu, et, dans ce moment, il paraissait sur les marches de l'autel comme un céleste ambassadeur. La jeune fille le contemplait avec une joie pure, elle rayonnait comme une sainte. Il jeta sur elle un regard de bonté puissante,

et soudain releva sa tête vers la voûte, comme si tous les chérubins venus sur des nuages d'or et groupés en cercles harmonieux, eussent souri à cette fête de la terre, à ce premier banquet de la vierge. Il me sembla qu'un reflet de cette lumière qui enveloppe le trône de Dieu jetait son éclat inimitable sur ces trois êtres confondus dans une même admiration. Une molle et voluptueuse langueur m'avait saisi, j'étais comme assoupi, rêvant et plongé dans un monde nouveau, je serais resté là, toujours! Le prêtre déposa le pain de vie entre des dents rivales en blancheur des perles de l'Orient, la jeune fille baissa la tête, les cieux ouverts s'étaient refermés soudain. Je pleurai en voyant des larmes rouler dans les

rides du vieillard et je demeurai comme un homme ivre, ne pouvant plus me soutenir.

Lorsque ma fatigue fut passée, que mes jambes ne tremblèrent pas, je cherchai la jeune fille des yeux, elle avait disparu. Je me précipitai dans la rue et je ne la vis pas; je parcourus tout le quartier avec une vitesse qui me fit un bien extrême et il me fut impossible de la retrouver; nulle trace n'avait marqué son passage, personne ne l'avait vue. L'effroi s'empara de mon âme et je devins comme un enfant seul dans la nuit. « Demain! » me dis-je, et pour la première fois je compris l'éternité. Je revins lentement chez moi, après avoir été revoir avec une attention presque stupide le lieu où

Salvati m'avait dit. « Tu n'as pas vu cette jeune fille ? »

« Ne pensez pas, mademoiselle, que mon enivrement m'ait laissé compter mes sensations et me les décrire ainsi ; bien tard au contraire le souvenir est venu m'apporter ces images, comme au bord de la mer les flots jettent sur la grève tous les débris d'un vaisseau brisé par l'orage ; et maintenant je dois vous faire observer que les longues études dont Guérard s'était servi pour fatiguer l'ardeur de ma jeunesse, les occupations de l'école et mon amour de gloire, m'avaient laissé le cœur vierge. Jusqu'ici ma fougue s'était emparée des sciences, le monde ne m'avait offert qu'un tourbillon de plaisirs dont les atteintes venaient mourir à mon âme

sans l'effleurer, ainsi je naissais à la vie avec d'autant plus de force que le sentiment avait plus long-temps dormi dans mon cœur.

— Eh quoi! se dit Eugénie en laissant tomber le manuscrit, je pourrai avoir à moi cette âme si exaltée, si grande!... » mais reprenant bientôt les papiers, elle continua.

« Le lendemain arriva, et dès le matin je rôdais tour à tour sur le boulevard et dans la rue Saint-Antoine; enfin j'entrai dans l'église, espérant que la jeune inconnue y viendrait : que de fois j'allai de l'autel au portail, cherchant à l'apercevoir; et du portail à l'autel, trouvant chaque fois un nouveau plaisir à revoir la pierre sur laquelle elle était la veille. Mon front dégouttait de sueur, je

sentais les innombrables minutes du temps, comme les angoisses d'une douleur, et j'interprétais l'absence de la jeune fille par les idées les plus bizarres. A chaque personne qui entrait, je frissonnais, enfin les pavés de l'église étaient brûlans, et ma situation si intolérable, que j'allais sortir quand elle entra. Elle vint, s'agenouilla devant l'autel de la Vierge, et je la contemplai avec d'autant plus de bonheur, que depuis qu'elle avait disparu, je m etais occupé à me rappeler les moindres traits de son visage. Elle était sans manteau, vêtue simplement, sa taille était svelte, elle me parut avoir tout au plus quinze ans. En la revoyant ainsi, je tremblai de ma propre ivresse. Bientôt elle sortit avec son guide et je

les suivis lentement, craignant d'être aperçu, les perdant de vue, les rejoignant soudain; mais arrivé à la place Royale, je les vis entrer dans une maison qui formait le coin de la place et de la rue de Turenne.

Avec la naiveté d'un enfant, je ne songeai point à pénétrer dans la maison; satisfait de ne plus pouvoir perdre la jeune fille de vue et ne pensant même pas qu'il était possible que cette maison ne fût pas la sienne, je me contentai de l'examiner longtemps, en cherchant à deviner l'étage qu'ils devaient occuper; quand je me sentis fatigué, je retournai chez moi, comptant simplement revenir le lendemain à Saint-Paul. Ce fut ainsi que pendant quatre ou cinq jours, je vécus innocemment du bon-

heur d'aller contempler la jeune fille priant à l'autel de la Vierge. Mon imagination ne voyageait pas au-delà. J'étais heureux de me nourrir ainsi de sa vue, et je me sentais assez d'amour pour vivre de mon amour même. Avec l'imprévoyance enfantine du nègre qui, ne pensant pas qu'il dormira le soir, vend le coton de sa couche, je jouissais du présent avec ivresse, ignorant la joie que me causerait une parole prononcée par elle. Alors j'étais séparé du désir de presser sa main par une plaine aussi vaste, aussi brûlante que le grand désert : je pensais à *elle* dans le silence des nuits ; je me préparais à aller à Saint-Paul, comme pour un long pèlerinage ; je causais longtemps avec Salvati qui riait en déplo-

rant mon délire : n'étais-je pas fou quand je versais dans son âme le torrent de mes pensées? Souvent je lui disais que son cœur même ne me suffisait pas, que je voudrais pouvoir tout dire à la nature entière; mais plus souvent encore je voulais tout cacher, et, craignant même ses regards, je me réfugiais dans mon âme, le trouvant trop froid pour m'entendre.

« Cette joie primordiale que je croyais sans fin fut bientôt épuisée, et je m'accoutumai presque au tressaillement qui me saisissait à la venue de la jeune fille. Enfin bientôt elle cessa d'aller à Saint-Paul. Alors je tombai dans le désespoir, je voulus, avec le despotisme d'un enfant gâté, entrer dans le sanctuaire habité par *elle* J'attaquai cette idée

avec fureur; je me tourmentai en moi-même pour l'exécuter, et alors je fus en proie à une véritable folie. Le jour était trop vif pour moi, le bruit me faisait mal, tout me gênait. Ma divinité m'était ravie au moment même où je voulais me rapprocher d'elle, respirer son souffle, effleurer ses vêtemens, entendre sa parole, apprendre son nom pour le prononcer mille fois, lui parler pour lui plaire, au moment enfin où je voyais encore un autre vie à épuiser. L'amour, le véritable amour ne passe-t-il pas par mille teintes avant d'arriver à la lumière, comme l'insecte s'ensevelit dans un tombeau de soie avant de voltiger avec de brillantes ailes.

« Salvati me conseilla de séduire le

portier : « Tu apprendras bien, certainement par lui, l'histoire de ton vieillard, me dit-il, et je pourrai dresser quelque machine pour te donner tes entrées au logis, car tu es incapable d'ouvrir une porte ! » Je lui sautai au cou, lui disant qu'il avait plus d'esprit que tous les Crispins de théâtre, et je courus à la place Royale emporté par je ne sais quelle frénésie de joie et de bonheur.

« Quand arrivé devant la porte je saisis le marteau encore empreint pour moi des vestiges de ses doigts, le sifflement de la peur retentit à mes oreilles, et il me sembla que mon cœur cessait de battre. Etait-ce le bruit des ailes de mon ange? était-ce un pressentiment de malheur ?... La porte s'ouvre, je me trouve sous

le portique de *sa* maison. J'entrai dans la loge d'un air embarrassé, je rougissais; mais en voyant un vieil homme courbé sur un habit qu'il raccommodait, je m'assis, et prenant courage :

— N'avez-vous pas ici des étrangers? lui dis-je. Cette question, faite par un jeune homme décoré, sortant d'une voiture élégante, l'intimida. « Monsieur, répondit-il, tous nos locataires sont de fort honnêtes gens, tous tranquilles, et le gouvernement...

— Il ne s'agit pas de gouvernement, répliquai-je, en lui glissant une pièce d'or, je veux seulement avoir des renseignemens sur un vieillard, une jeune fille dont le visage est blanc... Alors le concierge remua sa tête chenue d'une manière significative,

et me dit : « Le vieux bon homme se nomme Wann ; je ne crois pas que la jeune personne soit sa fille, mais il y a quelque mystère là dessous : on ne les voit jamais ; ils sortent rarement ; ils sont Anglais, demeurent au second. Ce sont de fort honnêtes gens, *ça* ne fait point attendre son terme, mais *ça* n'est pas riche : M Wann copie de la musique, et la jeune fille joue toute la journée de la harpe. Je n'en sais pas davantage, car ils ont une domestique nommée *Nelly*, qui ne parle pas plus qu'un mur. »

« Après cinq ans la voix cassée du vieux portier retentit encore à mon oreille, et le souvenir de cette scène est aussi frais que si elle s'était passée hier, tant ma mémoire est puissante

quand je l'interroge sur les moindres détails de cette longue ivresse.

J'accourus à Annibal, comme s'il eût été chargé de penser pour moi. Il écouta gravement le récit que je lui fis et se mit à jouer une de ces scènes où le valet cherche à démontrer à son maître embarrassé la fertilité de son génie. Je le pressais de me trouver quelque expédient, et il termina ses plaisanteries en me disant : « Cherche *la Bataille d'Hastings!* »

La Bataille d'Hastings était un mauvais opéra que nous avions fait ensemble à l'école Polytechnique, et quand il prononça cet arrêt, je le suppliai de ne pas se moquer plus long-temps de ma souffrance; il répondit par sa phrase : « Cherche *la*

Bataille d'Hastings ! » J'eus mille peines à trouver ce manuscrit jeté parmi nos papiers inutiles.

« Ne vois-tu pas, s'écria Salvati en saisissant l'opéra, que c'est à cette œuvre que nous devrons le bonheur de contempler miss ! miss ! oh, dame ! miss la pâle ! En effet son père, véritable ou putatif, copie de la musique : alors il est musicien ou copiste ; si c'est un copiste, il est misérable, et nous enlevons la fille ; s'il est musicien, il est encore plus misérable, et nous enlèverons encore la fille pendant qu'il fera la musique de l'opéra.

—Salvati, lui dis-je, partage mon respect pour *elle*, ou je te renie pour mon frère.

—Oh ! oh ! cela devient sérieux ! mais, mon pauvre Horace, poursui-

vit-il, rends justice à ce dilemme triomphant. Sir Wann est-il copiste, tu iras voir copier toutes les partitions de ton compositeur; est-il musicien, ce sera certainement un Amphion et tu le conjureras de prendre la lyre pour donner quelque prix à ton poëme. Je te ferai même une musique baroque que tu lui porterais à copier, dans la première hypothèse, ou dont tu serais mécontent dans la seconde. Il ne s'agit plus maintenant que d'enlever les suffrages du sénat comique en lui livrant des assauts réitérés au rocher de Cancale. — Salve, mon cher Salve, lui dis-je en trépignant de joie, veux-tu me sauver la vie encore une fois, me guérir d'une fièvre qui me dévorerait, mets-toi sur-le-champ à l'ou-

vrage. Je suis incapable de raisonner, d'agir; je suis un enfant; prends mes lisières, et guide-moi. » Il sourit et tint parole à son sourire. Le comité ne résista pas long-temps à nos dîners, a notre crédit, à nos recommandations; enfin la pièce fut reçue; Annibal eut bientôt broché une musique d'écolier. Si pendant tout le temps que prirent ces intrigues, je restai privé de ma lumière et dans une obscurité profonde, si je ne murmurai point de ne voir que les murs de *sa* maison, c'est qu'alors à chaque instant brillait l'espérance d'entrer dans le temple habité par *elle*. La nuit, le jour, à toute heure même, une ombre s'élevait devant moi, s'animait lentement, grandissait, s'enveloppait de vêtemens bril-

lans comme le jour : et cette ombre, c'était *elle!* je la voyais non plus comme à l'autel de la Vierge, froide, calme, sans expression ; non, je donnais à sa pâle figure le ravissant sourire que je souhaitais, et souvent je disais à Salvati : « Vois comme elle est belle ! »

« Enfin par une charmante matinée d'automne, je partis pour la place Royale, accompagné d'Annibal qui me faisait répéter ma leçon. « Ne te trompe pas, me cria-t-il, quand il me vit descendre de voiture et courir sous l'arcade. « Montez au second, » me dit le vieux portier. Qu'on m'explique par quel phénomène ces paroles amenèrent la sueur sur mon front et la crainte en mon cœur. En gravissant l'escalier avec rapidité je

sentais croître dans mon sein une chaleur humide et profonde. Arrivé en un clin d'œil à la porte, je m'arrêtai soudain comme si j'eusse rencontré un invincible obstacle, et dans le silence j'entendais les fortes et cruelles pulsations de mon cœur résonner comme des coups. Je sonnai en tremblant, et les sons qui retentirent dans cet appartement me causèrent cette douloureuse sensation qui nous saisit quand un bruit aigu rompt la profonde paix de la nuit.

« Une femme dont les pas traînans me chagrinèrent parut et m'introduisit sur ma demande. Une fois que j'eus mis le pied dans cet appartement, je fus comme un hébreu atteignant la terre promise, je respirai plus librement dans un air moins

lourd; mais j'étais ébloui, et je ne recouvrai la vue qu'en me trouvant à mon insu assis devant le vieillard. « Que désire Monsieur? » Ces mots me réveillèrent en sursaut.

« Je crois me souvenir que mes yeux parcoururent alors la chambre avec une curiosité si avide qu'elle avait sans doute excité cette brusque demande; mais en ne voyant pas la jeune inconnue, la mémoire me revint, je répondis en rougissant et cherchant à répéter mot à mot la leçon de Salvati. — « Monsieur, j'ai l'honneur de vous apporter la musique d'un opéra.... — Comment, dit-il en m'interrompant, ai-je l'honneur d'être connu de vous? je suis étranger... — Une dame irlandaise, lady Pagest, que j'ai le plaisir de voir

souvent, m'a beaucoup parlé de vous et de vos talens...

« A ce moment, sa figure passive jusque-là, parut s'animer, ses yeux brillèrent, et je ne le trouvai plus aussi laid. — Les Irlandais!... s'écria-t-il, cela ne m'étonne pas, c'est moi qui le premier fis connaître leurs airs nationaux!... » Là mon embarras cessa, car j'eus assez de présence d'esprit pour deviner qu'il était musicien.

— « Monsieur, repris-je, voici le motif de ma visite : l'opéra que je vous présente est reçu au théâtre Feydeau; le sujet en est pris dans l'histoire irlandaise; et me plaignant à lady Pagest de la médiocrité de mon compositeur, elle me dit qu'elle avait entendu parler par plusieurs Irlandais de sir Wann : « S'il est ici

comme on le prétend, je l'aurai bientôt découvert, ajouta-t-elle, et vous irez à lui, car c'est l'homme qu'il vous faut. » Hier au soir, Monsieur, j'ai su votre demeure et ce matin je suis accouru vous offrir mon poème...

— Je n'ai jamais entendu parler de lady Pagest,... répondit-il, et je ne sais peut-être pas assez le français pour... Ces mots me glacèrent d'épouvante. « La bataille d'Hastings !... s'écria-t-il en prenant le manuscrit : oh, Erin! Erin (1)! (et il tremblait d'enthousiasme) pour toi, mon feu éteint se rallumera, et tout accablé que je puisse être sous le poids de la vieillesse et de l'infortune, pour toi, Erin,

(1) C'est le nom que les Irlandais donnent à leur pays.

je retrouverai la lyre de mon jeune âge!... » Sa physionomie était toute changée; elle annonçait de belles pensées dans le cœur, un noble langage sur les lèvres, de la sublimité dans l'âme. — Eh quoi! vous seriez malheureux? lui dis-je avec intérêt. — Et que vous importe? répondit-il avec la brusquerie anglaise. — Comment, m'écriai-je, n'êtes-vous pas un homme; et si votre infortune est de celles que l'or peut adoucir, lisez dans mes yeux, vous verrez que je me trouve heureux d'être riche, que j'ai un cœur, que vous l'avez gagné, que je suis tout à vous. Voyez mon front, est-il de ceux qui sont marqués du sceau de l'égoïsme! » Il me contempla en souriant avec ironie; puis, après un instant de silence,

il me prit la main et me dit : — « C'est bien ! »

« L'homme vertueux a-t-il autour de lui, comme les fils des dieux mythologiques, un nuage qui le préserve de toute souillure, et celui qui l'approche entre-t-il dans une sphère céleste, ou leur âme laisse-t-elle échapper un divin fluide qui donne aux gestes, aux paroles une puissance magique? cette phrase me fit rougir. Je ne méritais pas de l'entendre, car ma générosité était toute de calcul, et j'expiai ma faute en vouant au vieillard une amitié désintéressée.

« J'aperçois là une harpe, dis-je en cherchant à cacher mon embarras, n'est-ce pas la vôtre, n'êtes-vous pas quelque barde déguisé? » et je regardais tour à tour deux portes, dé-

sirant bien vivement recueillir quelques renseignemens sur la jeune fille dont il m'était interdit de parler.

— Ce n'est pas la mienne, répondit sir Wann.

« A ce moment une des portes s'ouvrit et soudain l'inconnue parut; mais en m'apercevant elle se rejeta brusquement en arrière. Le vieillard lui dit alors quelques mots en anglais; et, tout interdite, elle s'avança lentement les yeux baissés, puis faisant une salutation embarrassée, elle s'assit à quelques pas de moi. Le frémissement de sa robe, le bruit léger de ses pas retentirent dans le silence comme les sons dont Schiller a dit : « On les sent comme une brise du soir ». « Croyez-vous, me dit sir Wann, que je puisse être tout-à-fait

malheureux? — Vous êtes marié? lui demandai-je avec effroi. — Non, répondit-il en souriant, c'est mon Antigone. »

« La jeune fille leva ses longues paupières, et le remercia par un regard. Deux fois et à la dérobée, elle glissa sur moi ses yeux avec la taciturnité naïve des enfans qui semblent avoir peur à l'aspect des étrangers. A peine osait-elle faire un mouvement; et moi je ne jouissais pas du charme de me trouver auprès d'elle, car il y avait dans mon âme une sorte de stupeur semblable à celle que doivent éprouver les gens qui passent subitement de la misère à l'opulence; d'ailleurs je crus que j'allais rester là toujours. Bientôt la peur de paraître indiscret me prit et

je me levai en demandant à venir savoir quelquefois des nouvelles de l'opéra. Le vieillard me répondit de manière à me faire croire que je ne serais pas importun. Je sortis, et ce fut alors que je me reprochai mon silence, ma précipitation à m'en aller, mon peu d'esprit; mais j'avais le cœur plein de joie.

« Mademoiselle, il n'y a dans ce récit nul charme, nul accident qui puisse vous le rendre interessant, et cependant cette scène si rapide abonde de sentimens; ils y sont comme l'eau d'une source; mais comment vous les décrire? où trouver des images pour cette timide pudeur dont s'enveloppent nos premiers désirs, pour ce tressaillement intérieur devant une idole, et cette difficulté dans la pensée, dans

la parole, et cette crainte dans les regards, cette audace dans les vœux, ce sourire fixe, enfin ce délire comprimé qui fatigue et que l'on aime? C'étaient, hélas! des émotions vierges dont le charme s'enfuit à jamais.

« Jusqu'ici j'avais aperçu cette jeune fille comme les images éphémères d'un songe, tout ce que je pouvais me dire à moi-même pour me rendre raison de mon ivresse, si toutefois je raisonnais, c'est qu'elle me semblait *la plus belle;* mais maintenant j'allais en quelque sorte marcher pas à pas dans son âme, reconnaître sans doute une de ces âmes sorties des sphères voisines de la sphère divine, en admirer les perfections, étudier les nuances de son caractère comme les mille beautés de son visage. Ainsi

mon cœur ne passait pas d'un ciel à un autre sans en parcourir les brillantes merveilles; je montais de lumière en lumière jusqu'à cette région où les âmes brûlent du même feu.

« Je vous sauve, mademoiselle, le détail des teintes imperceptibles qui, de visite en visite, établirent une sorte de familiarité entre nous. Des volumes entiers ne suffiraient pas à décrire cette multitude de sentimens, de scènes intérieures, ces riens qui ont tant de prix, ces mots qui valent des discours. D'ailleurs, quelle expression pourrait peindre ces mystères des âmes qui, par une lente et graduelle succession de pensées, d'entretiens, se mêlent, s'infusent en quelque sorte, et deviennent une seule âme. Irai-je aussi vous expli-

quer ces autres mystères de la beauté vivante? vous dire quelle magique auréole se pose sur un visage adoré? la lumière est plus vive, l'ombre passe, les teintes se nuancent, l'iris de l'œil brille ou s'éteint, et chacun de ces accidens révèle une grâce nouvelle, peint un sentiment qui pénètre d'âme à âme comme le son dans l'écho; tout est voix, pensée, amour, et cette magie s'enfuit comme l'écharpe humide de la terre au matin; elle était là, elle s'est dissipée: le charme du lendemain n'est plus celui de la veille.

« Enfin, je passai presque toutes les soirées chez sir Wann, attiré non-seulement par la jeune fille, mais aussi par une certaine tranquillité dans la vie, par une égalité dans les

manières qui me séduisait en eux. Leur appartement était toujours tenu avec la simplicité anglaise; les meubles brillaient par la propreté; ils semblaient immobiles; tout annonçait le calme, la paix de l'âme. Rien n'effrayait l'œil comme chez le riche, on y reconnaissait sur-le-champ je ne sais quelle secrète harmonie entre les êtres et les choses. Pendant longtemps la jeune fille resta dans son appartement, et cette conduite si opposée à celle qu'autorise la liberté des jeunes miss me causa le chagrin le plus vif.

« Enfin, le jour ou je crus être assez l'ami de sir Wann pour montrer un désir, je lui demandai de me faire entendre la jeune fille jouer de la harpe, car ce soir-là j'étais résolu de

la voir. Sir Wann appela la jeune fille, elle vint. Elle était vêtue de sa robe de mousseline blanche, et ses cheveux noirs, tombant par des milliers de boucles, lui donnaient le charme dont la nature embellit ceux qui la laissent briller seule. « Vous allez voir, me dit sir Wann avec joie. » Elle s'assit devant nous, saisit sa harpe, leva les yeux au ciel avec une expression de génie et puis elle joua. Cette harmonie me pénétra comme la lumière quand elle traverse un corps diaphane; je ne me sentis plus vivre; mon âme n'eut plus qu'un sens; et, les sons, s'élevant d'abord comme un nuage de parfums qui monte au ciel, me parurent venir d'en haut, semblables aux voix entendues par les bergers de l'Évan-

gile. Je restai dans une attitude de stupeur, retenant mon haleine comme si elle eut dû troubler le pèlerinage de ces divins accords. Elle jeta deux fois les yeux sur moi, c'était de la flamme. Quand elle se leva, mon regard inquiet la suivit. « Pourquoi ne reste-t-elle jamais, dis-je à sir Wann? — Depuis quelque temps elle est plus recueillie, me répondit-il. » Je tressaillis. « Est-ce que mes aiguillettes feraient peur à votre fille? lui répliquai-je. — Ce n'est pas ma fille. — Et qu'est-elle donc? pourquoi cette blancheur de figure? et quelle est votre histoire?...

— Chlora! s'écria-t-il, reviens, mon enfant, Monsieur est notre ami. » Elle vint s'asseoir en silence auprès de moi, voilant toujours ses regards

de ses larges paupières, et quand elle les relevait, elle s'efforçait de regarder le vieillard comme si elle eût craint de me voir. Sir Wann me prit les mains et me dit avec onction. « Je vous crois bon, vous êtes notre ami, le seul que nous ayons dans Paris, je vais vous dire mon histoire. » Et alors, mademoiselle, il nous fit un long récit que je vais abréger.

« Il n'avait jamais été marié; et de sa nombreuse famille il ne lui restait qu'un frère, encore s'était-il écoulé dix-huit ans depuis leur dernière entrevue. A cette époque son frère partait pour l'Italie épouser une femme qu'il adorait, et la dissidence de leurs opinions religieuses les avait séparés sans qu'il eût reçu de ses nouvelles. « Voilà, dit-il en montrant la jeune

fille, voilà celle qui me tient lieu de tout sur la terre, et son histoire est un épisode de la mienne. On donnait à Londres l'un de mes opéras lorsque la salle de Drury-Lane brûla. Mistriss Jenny-Duls, danseuse célèbre, eut une telle peur au milieu de l'incendie qu'elle mourut dans mes bras. Elle était grosse; et, dans le tumulte ne trouvant pas de chirurgien, j'eus le courage de pratiquer l'affreuse opération qui sauva cette chère enfant. Par un phénomène inexplicable, la pâleur de la mère a passé sur le visage de la fille, et c'est alors que je la nommai Chlora ou Chlore (1), voulant

(1) *Chlore* signifie *blanche*. Ce mot vient de χλωρος, adjectif grec. Constance, empereur romain, a porté ce surnom à cause de sa pâleur.

ainsi lui rappeler sans cesse qu'elle a été conquise sur la mort.

« Après cette explication, il reprit le cours de son histoire : le pauvre homme, jusqu'à trente ans, avait mené la vie délicieuse d'un artiste; attachant sa barque à tous les rivages, s'arrêtant où il trouvait le bonheur, fuyant à tire-d'aile quand les nuages du chagrin et de la douleur annonçaient un orage. Ne voulant que les fleurs de la vie, il fut épris de cette insouciance sur l'avenir, de cette inhérence au présent qui caractérisent l'existence aventureuse et pittoresque des lutteurs dans la carrière *olympique* « où pour Capitole, dit-il en souriant, nous trouvons souvent un hôpital magnifiquement bâti. « Oui, mon jeune ami, continua-t-il,

j'ai cru, dans mon jeune âge, que tout en irait toujours ainsi : que les fêtes, les chansons, les festins, les amis et la vie oisive accompagneraient toujours le *convive du nectar*. Ces riantes idées sont vraies, sont belles à vingt ans ; mais quand j'en ai eu cinquante il m'a fallu quitter le brillant palais que je m'étais construit. N'ayant pas fait de provisions pour mon hiver, j'ai voulu mettre à profit mes prétendus talens ; j'ai trouvé ma veine glacée, ma verve éteinte ; les amis, ainsi que je le fis peut-être moi-même aux jours de mon bonheur, s'enfuirent comme la lumière à l'approche de la nuit ; les femmes ne me virent plus du même œil ; je n'étais plus jeune et j'étais pauvre ; n'avais-je pas mangé mon

blé en herbe, en vendant chacune de mes productions aux directeurs de théâtre? et, les barbares! me laissèrent à la porte de leurs festins: j'avais la gloire, eux l'argent. Ainsi, je me trouvai bientôt, à l'âge de soixante ans, n'ayant plus rien que de charmans souvenirs et un grand fonds de philosophie. Aussi, loin d'accuser le ciel, je n'accusai que moi-même et je cessai même bientôt de me dénigrer en approuvant tout ce que j'avais fait, comme étant au mieux, par la grande raison que nous ne sommes plus maîtres du passé.

« Alors je résolus, à l'âge de soixante-six ans, de passer en France et d'essayer d'y faire fortune. Je vins à Paris avec Wann-Chlore, elle avait cinq

ans. Cette chère petite me fut d'un rare secours, car il arrive un âge où nos affections et le besoin d'aimer qui brûle toujours un cœur tendre ne peuvent plus se porter sur les êtres qui charmèrent notre jeunesse; les femmes ont raison de nous fuir; un vieillard est un enfant gâté qui, à tous les défauts d'un homme, joint la tristesse d'un malade. A cet âge, celui qui n'a pas une âme à laquelle il puisse rattacher la sienne est un être complètement malheureux. On a bien des amis, mais y en a-t-il beaucoup... si j'en avais eu un seul, serais-je ici?

« A ces mots, je saisis la main du vieillard et notre attendrissement fut égal. Le moment de silence qui s'écoula nous laissa jouir de toute notre

sensibilité et nos âmes s'entendirent comme celles de deux amis habitués depuis trente ans à penser ensemble. Wann-Chlore nous contempla avec des yeux humides de joie : ce n'était plus l'extase, mais la douce émotion de la prière.

« Et, reprit-il, même un ami environné de tout son cortége de sentimens, apporte-t-il à notre âme les plaisirs que l'on éprouve à cultiver la plus belle des fleurs, à jouir de la naissance de ses couleurs, à voir son lent épanouissement?.. Que de pures voluptés dans l'union d'un homme et d'une jeune fille, quand elle a pour but de guider dans la vie un être faible, un être pétillant de candeur, de grâces, de tendresse! On recueille la première flamme de ce foyer qui brille dans

le cœur, on a ses premières caresses, son premier amour, et l'on s'échauffe au feu de ses confidences. »

« A cet instant je vis Wann-Chlore qui, la tête appuyée contre l'épaule de ce touchant vieillard, mêlant sa chevelure noire à ses longs cheveux blancs, me regardait avec un mol abandon, et de ses yeux à demi fermés s'échappait un doux rayon du ciel. « Tenez, me dit-il, croyez-vous que dans la nature il y ait quelque chose de plus enivrant que la pression par laquelle ma chère fille m'indique toute sa reconnaissance ? » Il la saisit, et, déposant sur son front un baiser de vieillard, un de ces baisers chastes et brûlans tout à la fois, il s'écria : « Oh, oui! tu me dois de la reconnaissance!.. non que je

l'exige, ajouta-t-il en changeant de ton brusquement : mais ne t'ai-je pas inspiré de bonne heure ce qui fait le charme de la vie, une philosophie douce, une décente gaieté? ne t'ai-je pas dotée d'une sensibilité profonde? et toi, ma fille, tu aimeras!.. Tu es religieuse, tu garderas ta parole; et, dans telle situation que te mette le sort, j'espère que tu auras toute la force et la grandeur que le ciel laisse aux femmes; tu ne perdras jamais ces richesses-là, non plus que les talens que je t'ai donnés. Enfin, je t'ai légué tous mes trésors, mon enfant, assurant ainsi ton bonheur moral; le reste n'est pas en mon pouvoir, l'homme n'est maître que de son âme; les jours et leurs événemens appartiennent à Dieu.

« Aussi, mon jeune ami, nous a-t-il affligés ; vous saurez, dit-il en me regardant, que Paris me fut aussi funeste que Londres : j'acquis la triste certitude que partout où les hommes sont entassés, ils perdent en expansibilité ce qu'ils gagnent en nombre ; que plus il y a d'intérêts divers, plus il y a d'égoïsme. Ainsi je végétai long-temps, donnant des leçons d'anglais et de musique, travaillant à mon âge autant que je le pouvais... Je vous épargnerai le récit des événemens qui nous ont fait descendre par des lignes impercetibles jusqu'à cet état de médiocrité, d'indigence, dirais-je, dans lequel nous végéterons désormais, car notre situation présente est triste. En rassemblant toutes mes ressources, j'ai à peu près

réuni quarante livres sterling de rente qui nous suffiront j'espère, à moins, dit-il en me regardant d'un air ironique, que notre opéra ne nous donne une fortune; mais, sans la refuser, je ne le souhaite plus. Avec notre système d'économie, une bagatelle est devenue une jouissance. Une parure pour Chlora, un meuble, choses qui feraient sourire un riche de pitié, nous procurent d'innocentes joies. Leur possession ne satisfait-elle pas une masse de désirs dont notre cœur a été long-temps ému? et, dans la vie, le bonheur n'est pas autre chose. Qu'un homme attache du prix à la conquête d'un brin de paille, le souhaite, soit traversé dans son désir, s'expose à des dangers, il frémira de plaisir en saisissant ce

fétu. L'âme est une fée, sous sa baguette le plus beau diamant, le dernier coquillage de la terre, sont égaux et prennent le rang qu'elle daigne leur assigner. Or, il faut songer que si la vie de l'homme est là (il montrait sa tête), elle est encore bien plus là (et il montrait son cœur).

« Vous voyez, mon ami, si je vous crois digne de ce titre, en vous dévoilant ce que nous fûmes, ce que nous sommes; en vous le disant je n'ai pas semé mon infortune dans un mauvais cœur, vous me comprenez?» Il me serra la main.

« Tel est en substance, mademoiselle, le récit du vénérable vieillard. A chaque mot son âme tendre s'échappait de ses lèvres; il enchaînait par ses discours et il était impossible

de l'écouter sans attendrissement. Je m'étonnais qu'il n'eût pas réussi en France; mais nous sommes si insoucians! Insensiblement la jeune fille s'était rapprochée de son bienfaiteur, et depuis le moment où elle l'avait pressé si tendrement, elle était restée sur son sein comme sous l'aile protectrice de la philosophie. Sa jeune tête aux contours frais et purs, ses cheveux abondans, sa bouche entr'ouverte, la naïveté de sa pose, tous les trésors de la vie qui brillaient en elle, formaient un riche contraste avec cette tête de vieillard, dont le large front ombragé par de longs cheveux blancs était creusé de rides parallèles, dont les yeux n'avaient plus qu'un feu sec, dont les contours étaient flétris. La jeune fille était là

comme une violette éclose dans le creux d'un vieux saule.

« Les derniers sons de la suave musique encore errans dans mon oreille et mêlés aux dernières paroles du vieillard, ce tableau, le silence, le charme de cette soirée, avaient détruit en moi toute idée terrestre. J'étais prêt à dire comme les apôtres sur la montagne : « *Dressons une tente et restons ici!* » Nos regards se confondirent, et, pénétré d'attendrissement, je m'écriai les larmes aux yeux : « Et moi aussi, je suis orphelin !... » Alors l'accent de ma voix, les traits de mon visage, mon geste, eurent une magique puissance, car Wann-Chlore se leva soudain, et le vieillard, me tendant la main, me dit avec la voix de l'âme :

« Voulez-vous être mon fils ? » Je me précipitai sur son sein et l'embrassai. Quand je relevai ma tête, Wann-Chlore était là, des larmes la rendaient encore plus belle ; et, me prenant la main, elle me dit d'une voix tremblante : « Vous serez donc mon frère ! » Son attitude inspirait une douce confiance sans l'exprimer encore; elle était émue, mais craintive. Sa tendresse n'avait-elle pas franchi la chaste enceinte de son âme? aussi, toute confuse, elle baissa les yeux ; et, comme la Galatée de Virgile qui s'enfuyait pour être suivie, elle cacha sa tête dans le sein du vieillard.

« Telle fut sa première parole d'amour. Elle retentit souvent à mon oreille, mais alors elle tomba dans mon cœur comme le cri de

grâce dans celui du captif. A ce moment elle sembla me tendre une main secourable, et nous entrâmes dans le même ciel. L'habitude de nous voir devint un besoin du cœur, et si, pendant long-temps timides l'un et l'autre, nos manières eurent je ne sais quel embarras ravissant, ce fut la source d'un charme nouveau. Ah! le malheur a voulu que nos mains moissonnassent la moindre fleur éclose sur les bords de notre chemin!

« Bientôt à notre insu, vint insensiblement une délicieuse entente dans la pensée, une même intention dans les mouvemens, une même vie dans les regards, une identité parfaite dont nous sentîmes les charmes sans pouvoir les définir. La timidité s'enfuit. Nous étions libres et livrés à cette

précieuse facilité de pensées, d'actions qui existe entre un frère et une sœur. J'arrivais comme chez moi; le vieillard et la jeune fille m'attendaient : parlait-elle, j'accourais; souhaitais-je un regard, je l'obtenais; nous avions les jeux de l'enfance, comme nous en avions la pureté; enfin voulais-je entendre ses chants, j'apportais la harpe, et soudain elle satisfaisait à mon désir avec cette tendre soumission qui semblait m'accorder un secret empire. Aussi le moindre de ses signes était un ordre auquel j'obéissais avec une joie qui lui disait : « Je suis à toi ! » Chère nous fut cette ivresse et long-temps je savourai la douceur de ses regards sans lui confier mon bonheur; et, se conformant à mon silence, Wann-

Chlore s'enveloppa dans une tendre réserve : mais cette chasteté d'âme formait un voile à travers lequel brillait son amour. Telle souvent une statue d'argent, sortant des mains de l'artiste créateur, jette une vive, blanche et pure lumière sous la gaze dont elle est enveloppée avant qu'on la produise aux regards.

« Mais la nature de mon caractère me condamnait à dévorer ces enivrantes délices avec la même avidité qui m'avait fait passer du bonheur de la voir en secret, à celui de venir vivre auprès d'elle; et, de cette joie, aux voluptueuses émotions de la folle Espérance. Je m'accoutumai trop vite, hélas, à cette vie d'innocence et de paix!.. Je voulais... Que voulais-je ? aujourd'hui je suis embarrassé de le

dire, je suis honteux d'avoir si peu vécu dans ce matin de l'amour; et je ne peux expliquer cette progression dans mes désirs, que par un instinct terrible qui pousse toujours l'homme vers de nouveaux rivages. Eût-il l'univers tout entier, son œil inquiet se tournerait vers les cieux. Je voulais alors savoir si j'étais aimé, je voulais savoir si cette chère créature était à moi!.. Et à qui pouvait-elle appartenir? J'étais le premier, le seul être qu'elle eût aperçu sur sa route.

« Aujourd'hui mille preuves d'amour reviennent à ma mémoire comme des remords : combien de fois elle resta sans faire un point à sa broderie, croyant travailler en m'écoutant; avec quelle naïveté elle contemplait mon uniforme; comme elle

tremblait en touchant les aiguillettes; et comme elle tressaillait quand je lui parlais ! Je n'étais pas content du bonheur d'être *attendu !* de savoir que dans un coin du globe, un être, toute faiblesse et tout amour, me voyait comme son seul protecteur, me donnait tous ses soupirs; de loin, entendait mes pas; accourait à ma rencontre; épiait un regard; conservait dans son cœur chaque parole, comme un monument, chaque sourire, comme une fête; et, par cet entier dévouement, marchait vers la perfection de l'amour sans croire aimer. Je voulais plus! je voulais qu'elle confessât son amour, quand moi-même je ne l'osais pas encore. J'étais comme ce monarque insensé de l'Écriture, qui, possédant la Judée,

voulait s'enorgueillir de sa propre grandeur en comptant ses sujets.

« Un soir que ces idées avaient jeté sur mon front un voile d'inquiétude, sir Wann nous laissa seuls par hasard. Wann-Chlore était depuis un moment penchée sur sa harpe; et, rêveuse parce que je rêvais, elle en tirait des sons vagues comme nos pensées. Elle semblait badiner avec l'harmonie par maintien et pour cacher des craintes ; je n'osais parler, elle était muette. La lampe se trouvait placée derrière nous ; alors la lumière, en glissant autour d'elle, la laissait presque dans l'ombre et sa chevelure enveloppait son visage ; elle me regarda et tressaillit; je vins m'asseoir auprès d'elle et, levant mes yeux supplians vers les siens, je

saisis sa main pour la presser doucement. «Oh! s'écria-t-elle, Horace, ne me prenez jamais ainsi la main!... » Elle quitta sa place et courut s'asseoir loin de moi. Alors je pleurai : m'observant à la dérobée, elle revint avec un délicieux abandon, en voyant couler mes larmes, et tout émue, me dit : « Horace, vous aurais-je fait de la peine. — Oui, répondis-je. Elle parut en proie à une vive douleur. « Ecoutez, chère Chlora, repris-je en la regardant avec une tendre sollicitude, nos âmes s'entendent et nous ne parlons pas; n'y a-t-il pas entre nous un monde de pensées qu'un mot peut détruire comme un rayon de lumière dissipe la nuit?» « Oh, oui!» dit-elle avec naïveté. «Eh bien, continuais-je, m'aimez-vous

comme je vous aime ? » « Oui, » répondit-elle avec un sourire d'innocence et une simplicité d'attitude qui m'imprimèrent un respect profond. « Mais, m'aimez-vous comme je vous aime, autant que je vous aime? « Je ne sais, dit-elle avec un regard où se peignaient confusément la pudeur et l'amour, mais je croirais que c'est plus, car je ne vous aurais jamais demandé si vous m'aimiez. » Pourquoi ? répondis-je dans mon désir de prolonger le charme de cette scène. — Parce que j'en étais sûre ! — Ange céleste ! m'écriai-je ; et, poussé par mon ivresse : « N'y a-t-il pas, lui dis-je, une dissonance entre ce *vous* et j'aime? Est-ce là le mot du cœur ? »

« Elle baissa les yeux qu'elle releva soudain pour me regarder avec un em-

barras qui peignait son amour; puis voilant encore une fois ses regards, elle s'assit en silence, semblable à ces généreux coursiers qui se couchent quand on leur demande une tâche au-dessus de leurs forces, et elle pleura. Je tombai à ses pieds : « Reçois, donc, m'écriai-je, le don de mon âme, sois ma sœur, sois *ma femme !* je t'aime, et pour toujours !... »

« J'ignore le torrent d'idées que j'exprimai, mais je sais qu'elle pleurait de joie et que je tenais ses mains embrassées, lorsque sir Wann entra... Wann-Chlore ne changea pas d'attitude, elle reporta seulement ses yeux brillans à travers ses larmes sur son protecteur immobile qui nous regardait avec inquiétude.

« Ami, dit-elle, je t'ai écouté !... sans le faire taire, ajouta-t-elle en se retournant vers son père; j'ai pris plaisir à t'entendre !... Oh! mon cœur en est gonflé ! Il m'a semblé, Horace, que tu parlais pour moi... Ah ! ajouta-t-elle, je t'aime depuis long-temps!

« — Mauvaise, dit M. Wann en l'interrompant et venant s'asseoir entre nous deux, pourquoi donc me l'avez-vous nié l'autre jour ?...

« — Mon père, dit-elle avec un sourire tout à la fois plein de la finesse d'une femme et de la naïveté d'un enfant, c'est que je voulais le dire, à lui, le premier...

« — Enfans ! s'écria sir Wann avec le sourire de la vieillesse, aimez-vous... soyez heureux! Jeune homme, me dit-il, quand tu ne l'aurais pas

aimée, j'aurais été à toi un jour; et, te prenant la main, je t'aurais dit : « Ami, tu as une belle âme; je l'ai reconnue au seul son de ta voix, à un geste, à ton front; sans cela tu ne serais pas mon ami. Écoute : Chlora est un ange, épouse-la. Tu l'aurais épousée. Vous auriez été heureux parce que vous êtes nés au même ciel; aujourd'hui je réponds de votre bonheur; je suis vieux, et les vieillards voient quelquefois dans l'avenir, ils en sont plus près que tous les autres. Mais, mes chers enfans, je n'aurais pas parlé sitôt que vous; j'eusse attendu quelques années; vous êtes trop jeunes : Horace, à peine es-tu majeur, et Chlora n'a pas encore seize ans. Va, mon ami, cours au champ d'honneur, sois brave, ne te fais

pas tuer, car elle mourrait, je la connais; mais sois brave, acquitte ta dette envers ta patrie, et reviens: tu trouveras Chlora telle qu'elle est aujourd'hui... Je serai son protecteur, jusqu'à ce que je l'aie unie à une plus durable protection... Mes chers enfans, ajouta-t-il en nous rassemblant sur son sein, vous ferez le plus beau couple de la terre!...

« Wann-Chlore leva les yeux au ciel et les reporta sur moi, en tenant la main du vieillard; et cette muette réponse, qui disait : « après Dieu, c'est toi!... » Cette attitude, ce groupe... Ah! je vois tout encore... malheureux!

« Comme deux anges qui vont en mission sur terre, et s'ignorant l'un l'autre, ne se reconnaissent qu'au

moment où la flamme céleste brille au-dessus de leurs têtes, nous avions été deux mois entiers livrés au charme de marcher de jouissance en jouissance dans une carrière au milieu de laquelle la Religion et la suave Musique nous avaient servi de tendres interprètes; réunis maintenant, nous confondîmes nos cœurs en un seul et dès lors s'ouvrit une ère nouvelle de sentimens plus tendres. Nous allions parler cœur à cœur, nous étions amans! Voilà, mademoiselle, comment la vie s'est ouverte pour moi, voilà comment le malheur m'accueillit! »

A cet endroit Eugénie s'arrêta, ses larmes l'empêchaient de lire, son cœur était gonflé, elle respirait à peine, et une vague douleur errait

dans son âme. « Que leur est-il donc arrivé ?... » se dit-elle tout émue de l'expression de cet autre amour. Elle reprit bientôt.

« Le reste de cette soirée, la plus délicieuse de ma vie, fut en rapport avec le bonheur qui l'avait commencée. Wann prit sa harpe et joua d'inspiration, et ma tête me semblait trop lourde à porter en entendant cette harmonie divine qui respira la gaieté des anges, l'amour et sa gracieuse ivresse.

« Le lendemain, quand je racontai cette scène à Salvati, ses yeux brillèrent d'un éclat inusité; il me sauta au cou, m'embrassa et me dit : « Horace, tu es heureux, toi !... tu as trouvé le plus grand bien !... oh ! j'en suis presque heureux ; ne suis-je pas

ton ami, ton frère?... Tu es aimé et je ne le serai jamais, moi!... où trouver une autre Wann-Chlore!

« Oh! lui dis-je, j'avoue qu'elle est unique!... » Je m'arrêtai en lui en parlant, car je vis ses yeux se remplir de larmes.

« Il me serra la main pour me remercier de mon silence et me dit avec une expression de voix que je n'ai point oubliée, car elle m'a dévoilé toute son amitié : « Je ne puis plus être ton confident, ton bonheur me tue!... attends que je sois aimé!...

« Noble ami, lui dis-je, ton amitié, celle de mon tuteur, celle de sir Wann, et... l'amour de Chlora, c'est trop de bonheur pour un seul, oh! que je vive!... nul n'est plus heureux sur terre!

« Dès-lors mes jours se passèrent tout entiers auprès de sir Wann et de sa fille adoptive. J'abandonnais mon hôtel dès le matin, pour n'y rentrer que le soir. Les jours nous paraissaient des heures et les heures des minutes. Je ne suis jamais entré dans la chambre où elle demeurait sans voir errer le plus doux sourire sur ses lèvres adorées. La naive liberté qui régna dans nos discours, dans nos enfantines caresses pouvait être avouée devant les anges. Jamais il n'y eut sur terre d'amour plus pur, plus vivement senti; il n'y avait plus deux êtres : mille fois ma pensée fut prévenue par la sienne, comme mille fois nos mouvemens furent ordonnés par la même volonté. Que d'heures entières nous passâmes à nous voir, en

silence, détachés de toute affection terrestre, comme dans un rêve ou comme lorsqu'on regarde le ciel.

« Un souvenir entre tous les autres est resté dans mon âme comme une éternelle pensée. Elle était occupée à broder et je baisais à la dérobée tout ce dont elle se servait!... Elle me voyait bien mais elle feignait de l'ignorer et riait. *Elle riait!..* Je crois être fou en me rappelant ce rire, je songe que ce charme est indescriptible; c'est comme une étoile, il faut la montrer! Une lueur surnaturelle semblait l'environner, ses cheveux contenaient une rose blanche au-dessus d'un front plus éclatant que la fleur. Sa pose virginale n'excluait en rien l'amour qui brillait dans ses yeux, et sa tête, doucement penchée

comme pour fuir un regard qu'elle savourait avec bonheur, ajoutait à toute sa personne une grâce que l'on croyait deviner pour la première fois... Le jour, car elle était placée dans l'embrasure d'une croisée, passant à travers des rideaux d'une douce mousseline, ne tombait que sur elle, et semblait la caresser doucement; tout à coup elle se retourna, et, tirant de son sein une petite croix noire qu'elle portait toujours, elle me dit : « Embrasse plutôt ce gage d'un autre amour et je pourrai confondre mes deux cultes en un seul!... » Je couvris la croix de caresses, mais emporté par mon ardeur, je déposai sur sa main un baiser brûlant.

« Elle la retira avec un petit geste d'humeur et me dit : « Horace, c'est

trop!... » Le feu s'échappa de ses yeux comme un éclair quand elle ajouta : « Tu me fais mal! n'est-ce pas assez que je t'aime!.. » Il faudrait l'avoir entendue pour apprécier cette pudeur, charme toujours nouveau! Laisser voir son amour trop brûlant lui paraissait un crime, et un jour elle déchira une lettre pour éviter de me la montrer. « Elle m'aurait donné de l'orgueil, » disait-elle.

« Honteux à mon tour, je m'en allai à côté de sir Wann qui écrivait sa musique et je me mis à regarder les notes qu'il traçait en fredonnant. « Jugez-moi, lui dis-je à voix basse, suis-je coupable pour lui avoir embrassé la main?... — La question, me dit-il en souriant, est difficile à résoudre; elle est et n'est pas votre

femme tout à la fois; mais ne vous plaignez pas de sa colère, dit-il en s'interrompant et il se retourna vers elle.

— Elle méconnaît, dis-je assez haut, la nature de l'amour qu'elle m'inspire; c'est l'adoration la plus pure; et cette caresse, toute d'âme, ne peut... A ce mot, je sentis deux lèvres de rose se poser sur mon front. Je me retournai sur-le-champ, je vis Wann prosternée, disant, avec un accent comique plein de reproche, d'amour et de gaieté : « Aurais-je offensé mon maître ?... Là, elle conciliait sa chaste réserve et son amour; là, elle brillait de ce charme que nous trouvons à notre maîtresse quand elle franchit une barrière sans que sa vertu en soit ternie, sans que son amour s'en affaiblisse...

« Mais cette scène est dénuée de vie. Enfin chaque minute en amenait une semblable et toutes étaient marquées par la plus douce folâtrerie. Je ne m'attache, mademoiselle, à vous peindre ce profond amour sous tous ses aspects, dans toutes ses phases, que pour vous rendre la catastrophe plus horrible peut-être; mais aussi pour vous grandir à vos propres yeux, quand vous songerez que je vous confie mon bonheur, après avoir été trahi par Wann-Chlore.

« Cette intimité presque conjugale nous faisait connaître l'un à l'autre, et chaque jour nous nous confessions innocemment que notre amour croissait, à notre grande surprise. Wann-Chlore s'était imposé la loi de se

conformer à mon caractère. Elle me disait souvent qu'elle se surprenait à désirer souffrir pour moi. Elle développa sa gaieté parce que la gaieté me plaisait et cependant la mélancolie avait des charmes pour elle; car à elle, plus qu'à tout autre, il appartenait de rire comme les anges et de pleurer comme eux. Elle sacrifiait ainsi ses plus chères pensées à mon bonheur. Elle aurait, disait-elle, voulu rassembler toutes les perfections pour moi, et la nature les lui avait données à profusion.

« Ce soin perpétuel de Wann-Chlore à satisfaire mes désirs, ce contentement de voir mes pensées les plus fugitives devenir la loi sacrée d'une créature plus parfaite que moi ont peut-être flatté mon jeune amour

propre outre mesure, et peut-être est-ce la cause secrète de ce charme qu'elle avait pour moi. Quoi qu'il en soit, le son et l'écho, deux glaces polies se renvoyant le même reflet, sont d'imparfaites images de notre union, elle était arrivée à toute la perfection que nos sentimens peuvent avoir sur cette terre. Irai-je évoquer parmi mes douloureux souvenirs d'autres scènes pour vous convaincre de la supériorité de cette trop chère créature? j'ajouterais à mon chagrin, et vous n'auriez que de faibles idées de cette vie céleste. Ah! mademoiselle, croyez plutôt que Wann-Chlore n'avait d'autre mérite que celui de me plaire; que j'étais aveugle, et laissons périr la mémoire de tant de bonheur!

« Un jour j'arrivai plus tôt que de coutume, Wann-Chlore avait encore ses cheveux emprisonnés dans quelques fragmens de l'ouverture de notre opéra. « Sainte Thérèse !.. dit-elle en riant, quand vous parliez à Dieu vous ôtiez vos papillotes ?.. Dieu me préserve donc de paraître jamais devant le roi de la terre sans être parée !.. » Et elle s'enfuyait avec un ensemble de gestes et de peureuses précautions, me regardant, m'évitant, de manière à exciter cette folâtrerie si douce pour le cœur ; et, murmurant, elle disait : « Il ne m'arrêtera pas, vous verrez que j'aurai la honte de courir à lui ! » — O Wann !.. tu t'arrêteras !.. lui dis-je. Elle me regarda, restant stupefaite d'apercevoir des teintes de chagrin répandues sur mon

front. J'avais reçu l'ordre de partir et je ne savais comment le lui apprendre. Elle accourut près de moi, m'amena vers son père, et, me prenant la main, me dit : « Qu'as-tu donc?.. » avec un accent, un regard, une contenance, qui me donnèrent une plus haute idée de son amour que tout ce qu'elle avait répandu de bonheur, de grâce et de gentillesse sur les deux mois et demi que j'avais passés auprès d'elle. Quelquefois, une voix m'éveille la nuit et j'entends : « Qu'as-tu donc? » Wann est là, avec son geste, son regard... Je la vois et je frissonne, il me semble qu'elle me dise : « *Je t'aime toujours.* »

« Le vieillard dit en me regardant avec anxiété : « Je ne vois pas dans la nature de malheur pour nous!...

— Il réside dans un seul mot, lui dis-je. L'horreur régnait, le silence était si grand qu'on ne peut le comparer qu'à leur attente. — « Je pars!... — Ce n'est que cela!... s'écria Wann en voyant son père pâlir. J'ordonne, dit-elle, à tous les boulets, balles, obuses, mitraille et toutes autres inventions de l'enfer de respecter cette tête chérie, parce qu'elle appartient à un ange!... et s'il y a des régimens entiers devant toi, tu les vaincras, parce que je serai avec toi; je volerai au-devant des dangers pour les prévenir; et je rirai bien lorsqu'après la campagne je tiendrai sur mon sein une tête couverte de gloire! » La nature avait fait là un trop grand effort, les plaisanteries étaient dites froidement; elle tomba

sur moi, presque rouge, en disant : « J'étouffe, et j'ai froid!... » Je la réchauffai dans mes bras, je la couvris de baisers. Elle revint, et voyant mes yeux lui sourire, elle sourit à son tour. « Il y est encore!... dit-elle avec un reste d'effroi ; oh! ajouta-t-elle, ne nous quitte pas d'une minute jusqu'au moment fatal. »

Cette crainte de Wann-Chlore répandit sur les derniers instans que nous avions à passer ensemble, une mélancolie qui me montra combien je lui étais cher. « Ne viens plus en uniforme, » medit-elle un jour après avoir embrassé mes épaulettes sans que je m'en fusse aperçu. Ordinairement le soir, elle me disait *adieu*, désormais elle ne prononça plus ce mot cruel. Il ne lui échappa aucune plainte, elle fut

même parfois gaie, affectant une force qu'elle n'avait pas. Elle joua de sa harpe avec enthousiasme, elle fit briller l'exaltation de son âme, mais il n'y avait plus cette harmonie secrète dont la cause première est dans le cœur. Elle me regarda bien avec le même sourire, mais il y avait dans ses yeux un voile inexplicable de tristesse.

« Un soir elle dit, même au milieu d'une conversation qui ne roulait pas sur mon départ : « Cette guerre me sera fatale!... » Elle s'habilla avec la même recherche, mais il y eut quelquefois des oublis dans sa toilette. Elle voulut un jour que je lui amènasse le cheval que j'avais acheté pour l'armée; elle descendit dans la cour, le caressa et le flatta. Une autre aurait accusé le chef du gouvernement, se serait plainte de son

ambition, de son insatiable cruauté; elle était Anglaise, elle l'aurait pu... non, elle gémissait en secret et n'accusait personne. Je me trompe, elle s'accusa maintes et maintes fois que son amour lui eût fait négliger ses devoirs religieux et craignit d'avoir mécontenté le ciel.

« Horace, me dit-elle un soir, ce matin j'ai été à Saint-Paul, je me suis assise sur *la même chaise*, j'avais le même livre, c'était la même église, le même Dieu, les mêmes prières; hé bien, ce n'était plus la même chose, je mêlais involontairement d'autres idées à ma méditation sainte, les mêmes paroles n'avaient plus le même sens pour moi; enfin j'ai senti que je ne pouvais plus prier sans toi!... alors, ajouta-t-elle, j'ai dit à Dieu que c'était lui qui m'avait donné mon

amour et qu'il ne nous condamnerait sans doute pas!...

« A chaque moment, il sortait de sa bouche et à son insu les paroles les plus tendres et les plus touchantes; elle était née pour aimer. L'on voyait que la douleur causée par mon départ était une idée permanente qui se trahissait en tout et malgré elle. Sa harpe disait : « je souffre !... » Son attitude le redisait encore; le son de sa voix indiquait sa peine; son regard en était empreint; elle s'asseyait comme une personne à qui tout est insupportable, et ce spectacle ne m'apportait, comme à elle, que douleur, une douleur plus forte meme, car je la voyais s'efforcer de me sourire comme autrefois.

« Pour sir Wann, il ne craignait pas de se plaindre, et la douleur de

ce vieillard était effrayante; elle ressemblait à celle d'une mère qui, dans un incendie, voit périr son dernier enfant; il me suivait des yeux comme s'il ne devait plus me revoir; rien ne pouvait le rassurer; il était triste, morne, abattu.

« Enfin le jour fatal arriva; lorsque Wann et son père me virent entrer en habit de voyage, elle s'écria : « C'est donc vrai!... » Elle resta immobile et plongée dans toute l'horreur de cette situation terrible, quand on trouve le désespoir là où l'on voudrait encore du doute.

« Je devais dîner avec Wann-Chlore et son père : nous dînâmes, c'est-à-dire que tous les trois nous fûmes assis autour d'une table sur laquelle on servit des mets : « Qu'il parte!... » s'écria Wann avec un geste d'horreur;

et elle s'enferma dans sa chambre sans qu'aucune prière pût l'en faire sortir. « Horace, disait-elle, que je n'entende même pas ta voix!... » J'embrassai M. Wann et je partis. Alors j'avais froid jusqu'au cœur.

« Telle fut l'aurore d'un amour qui dura cinq années, toujours aussi pur. Jamais deux âmes ne s'emparèrent l'une de l'autre avec une telle force. L'amour, la jeunesse, la beauté, l'opulence, radieuses, m'ouvraient le seuil de la vie, de cette vie en comparaison de laquelle toutes les autres ne sont que ténèbres. Avec quelle fierté je regardais autour de moi, en contemplant la masse d'hommes au sein de laquelle je marchais!..

« La veille de mon départ, j'avais indiqué à Wann-Chlore et à son père, Salvati, comme un ami dévoué dont

la place au ministère de la guerre devait nous être d'un grand secours, et il leur rendit en effet d'importans services, à moi, de bien cruels!

« Au moment où je partais, nous nous trouvions vers la fin de l'année 1808, je me rendais à l'armée d'Allemagne; et par la suite, je passai en Espagne, pour n'en sortir que furtivement au commencement de la fatale année de 1814. Vous savez, mademoiselle, combien ces cinq années furent orageuses; j'obtins rarement des congés, et lorsque j'arrivais à Paris, je consumais toutes ces journées de grâce au sein de l'amour. Telle vous avez vu Wann-Chlore, telle elle fut toujours. Il faudrait vous répéter les mêmes idées. Afin de m'éviter de continuer à écrire une histoire dont chaque événement renouvelle mes

douleurs, je vais vous joindre ici la correspondance de mon ami Salvati; je vous choisirai parmi ses lettres celles qui vous suffiront pour connaître la suite de mon histoire; mais n'attendez pas de moi que je vous donne une seule de ces lettres de Wann-Chlore dont il sera question. Elles sont soigneusement cachetées et jamais leur fragile enveloppe ne sera brisée par moi. Je ne puis même, sans une émotion profonde voir l'endroit où elles sont déposées; alors mes yeux sont comme éblouis, ma tête se trouble, je me sens embrasé par un feu dévorant, Wann-Chlore est là vivante, elle me parle, je la vois, il faut sortir car je succomberais sous le faix trop pesant de ces terribles souvenirs.

FIN DU TOME DEUXIÈME

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.